ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DI·fusion

Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Rigot, F. (1932). *L'éducateur dans le roman français de 1789 à 1848* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté des Sciences psychologiques et de l'éducation, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/270354/3/c92988f5-a166-4331-b54f-94bdc5c7061c.txt

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

---------- **English Version** ----------

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

Fernand Rigot,
32, pl. du Tir National,
Schaerbeek.

Sujets des thèses annexes.

I. C'est dans la région S.-W de la Loire que certains thèmes de l'art roman se sont renouvelés sous l'influence du drame liturgique, et, de là, se sont propagés.

Exemple : le thème de la Résurrection.

II De tous les martyrs populaires, Annessens fut un de ceux qui méritent le moins leur popularité.

III. L'examen psychologique et physiologique des acteurs en scène, pourrait donner d'utiles indications sur la genèse et le mécanisme des émotions.

COMMUNICATION AUTORISEE
Le

UNIVERSITE LIBRE BRUXELLES

Université Libre de Bruxelles.
Ecole de Pédagogie.

371.1
R 449
cop. 1

Fernand Rigot.

L'EDUCATEUR
DANS LE ROMAN FRANÇAIS
de 1789 à 1914.

Dissertation pour l'obtention du grade de
Docteur en sciences pédagogiques.

1932

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE BRUXELLES

Fernand Rigot.

LIMINAIRE.

De longues hésitations nous ont retenu au début de cet ouvrage. Nous ne savions comment désigner l'ensemble de la gent enseignante dont nous avions entrepris l'étude.

Longuement fut examiné le mot "magister", presque vidé de sens, mais auquel nous aurions aimé insuffler une vie nouvelle. Trop péjoratif, il fallut rejeter enfin ce vocable, et nous l'avons abandonné à son sort immérité. Nous nous sommes arrêté enfin au mot "éducateur" bien que, parmi les exemples recueillis, trop de textes donnent un démenti brutal, tristement ironique, à tout ce qu'il semble contenir de grand et de beau...

"Pédagogue," peut-être, en dépit de son acception presque outrageante aujourd'hui, aurait pu servir, si le sens n'en avait été trop étendu. Car furent pédagogues des gens qui n'enseignèrent jamais, tels Montaigne et Spencer, alors que, sans être des pédagogues, bien des gens se frottèrent à l'enseignement pratique, comme le fit Alphonse Daudet.

"Educateur", donc, couvre ici tout ce qu'on a coutume de nommer maître, sous-maître, instituteur, directeur, gouverneur (et leurs féminins), ou professeur.

Et si les nécessités de notre étude exigent que nous employions souvent les termes "magister" ou "pédagogue", "éducateur" sera bien pour nous l'étendard des hommes et des femmes à qui l'on confie l'avenir de la race.

97286

LE MAGISTER, PERSONNAGE LITTERAIRE .

Dans la galerie de personnages créés par les romanciers, le magister fait une tardive entrée. Et sans doute est-ce J.-J. Rousseau, qui, par l' "Emile", donna quelque vie à cet être nouveau du monde littéraire. C'est pourquoi nous saluons ici le maître genevois comme un précurseur.

Sans doute, le magister avait bien, de ci de là, fait quelque apparition dans des rommans antérieurs; mais il avait passé comme une ombre, et nul ne s'était soucié de ses pensées et de son sort. C'était, en effet, un bien petit personnage, qui ne pouvait trouver place, ni dans les romans grandiloquents à la Scudéry, ni dans les fadeurs des bergeries. Et, dans l' "Emile" même, nous ne le voyons apparaître que comme un Deus ex machina, agissant au bon moment pour orienter la vie de son élève; mais, de lui, nous ne saurions rien, si nous ne voyions en lui Rousseau même,- combien idéalisé, combien irréel!

Rien, en effet, sur son âge, son existence passée, et celle qu'il mène à côté d'Emile. Rien de précis sur son savoir ou son esprit. Rien, surtout, en ce qui regarde ses peines et ses joies, son coeur et son âme. Et rien encore sur sa façon de vivre, et, pour tout dire, sur ses moyens d'existence.

Mais l' "Emile" a éveillé la curiosité du monde, et, de l'élève, on passera bien quelque jour au maître. Des années s'écouleront, et il faudra arriver bien après la grande Révolution pour voir apparaître le magister en tant qu'être "romancé".

Nous ne croyons pas qu'on l'ait, jusqu'ici, considéré, d'une manière systématique, sous cet aspect. De nombreux livres ont paru sur la pédagogie; de nombreux traités didactiques ont été élaborés. Sous une forme catégorique, certains auteurs ont chapitré les maîtres, sous-maîtres et sur-maîtres. Mais nul ne s'est, croyons-nous, livré à une étude d'ensemble sur le personnage du magister, tel que l'ont compris et conçu les écrivains du siècle écoulé.

Il nous a paru que la période allant de la Révolution française à la Grande-Guerre formait un tout. Sans doute, elle a été agitée par maints soubresauts; des cataclysmes ont fondu sur l'humanité; des révolutions nouvelles ont bouleversé l'ordre social. Mais les transformations n'en ont pas moins été lentes, et nous pouvons suivre le travail patient accompli par notre personnage, pour percer enfin, et devenir un des acteurs du drame, de la comédie ou de la farce littéraires.

Nous nous sommes borné au roman français, jugeant la matière assez vaste déjà. Mais il ne serait pas moins ~~intéressant~~ curieux de rechercher les aspects présentés par le personnage du magister dans la poésie, dans le théâtre, dans les essais et dans les traductions d'auteurs étrangers. Sans doute, serait-ce une oeuvre bien ~~attachante~~, celle qui s'occuperait d'étudier le magister dans la littérature européenne. Enfin, nous nous sommes plu à signaler, dans la bibliographie de ce modeste essai, quelques romans français postérieurs à 1914, romans où l'on retrouve le personnage qui fait l'objet de cette thèse; peut-être pourrons-nous être utile, ainsi, au chercheur que tenterait le prolongement de cette étude.

SYNTHESE .

"La littérature fut dès toujours
"l'expression de la société, la société
"fait les artistes au lieu que les ar-
"tistes fassent la société, et l'humani-
"té trouvera toujours dans les livres ce
"qu'elle-même y aura mis"

Charles Bigot.

(Dictionnaire de pédagogie de F.Buisson)(1)

Les grands auteurs du début du I9e s. ne se sont point tournés vers cette figure nouvelle. Le vent n'était point encore orienté vers elle. Ni Chateaubriand, ni Mme de Staël, ni Charles Nodier n'ont pensé au magister. Les derniers représentants des classiques, par définition même, ne pouvaient s'en occuper. Un Baour-Lormian, un Népomucène Lemercier, auraient cru déroger en employant un personnage d'un si mince relief. Et d'ailleurs, le roman n'était pas leur fort.

La Grande Révolution, qui a bouleversé tant de choses, en a fait tant disparaître, et en a créé tant de nouvelles, n'a guère mis en valeur, cependant, l'éducateur. A peine vient-il, péniblement, de naître à la légalité. Comment voulez-vous que l'instituteur soit déjà un personnage de roman ? Il vient, tout au plus de recevoir un nom d'une façon officielle! Le professeur d'université, lui, va entrer dans la vie administrative quelques années après, sous l'Empire. Les professeurs particuliers sont de trop petits personnages, pour que les romanciers imbus de la raideur néo-antique puissent le prendre comme porteurs de leurs pensées.

Le milieu n'est pas favorable. L'imitation des Grecs et des Romains, avant I789, ne pouvait évidemment faire entrer

(1) Hachette, Paris, 1882, t. II, p. 1926.

le magister dans le cadre du roman, ~~nous l'avons constaté déjà.~~ Les oeuvres licencieuses se prêtaient mal à son emploi; ~~les protagonistes habituels étant des gens de noblesse ou des coubrettes, et~~ le caractère quelque peu austère de ses fonctions ne convenait pas du tout à ce genre de littérature.

Après la Terreur, ce personnage naturellement sévère et grave, à la vie obscure, n'éveillait pas l'attention. Et puis, au bas de l'échelle sociale, on pouvait trop facilement, et souvent trop justement, le confondre avec le bedeau ou le porcher communal.....

Ce n'est qu'au moment où changent les moeurs, ce n'est qu'au moment où la "démocratisation" ambiante aura agi, que l'on verra apparaître cette marionnette nouvelle dans le guignol romanesque. Bien entendu, la marionnette aura la voix de son temps; nous verrons se refléter l'époque de l'homme sensible, nous entendrons parler la rigueur néo-classique, nous assisterons aux tourmentes romantiques et nous arriverons peu à peu à l'étude parnassienne, puis réaliste, pour passer enfin à l'examen social de celui qui forme la jeunesse, et qui fut si longtemps considéré comme un domestique intellectuel, un sot ou un cuistre.

Car il a fini par conquérir son droit à la vie littéraire. Timidement ~~au début~~, puis poussant des pointes de plus en plus hardies, C'est d'abord la série des ouvrages où il est épisodique, ou mal indiqué, où sa fonction sociale est accessoire; puis l'éducateur ~~le magister~~ devient, par ses fonctions mêmes, le protagoniste véritable du roman tout entier.

METHODES DE TRAVAIL.

Nous devons, avant tout, commencer par un aveu : nous avons, au début du présent travail, procédé sans méthode aucune.....

Nous avions lu un certain nombre de romans où nous avions rencontré des magisters. L'idée nous était venue de grouper les divers renseignements ainsi obtenus, afin d'en déduire si possible, soit quelques principes, soit quelques indications utiles. Nous nous figurions que rien ne serait plus simple, et qu'il suffirait de quelques ouvrages bien choisis pour arriver à nos fins.

Mais, justement, pour faire un choix dans les ouvrages, il est nécessaire d'en lire un grand nombre. Nous avons donc relu tous ceux que nous connaissions, et cela nous a semblé absolument insuffisant. Nous nous sommes alors adressé à nos amis et nous avons obtenu quelques titres de plus. Jusqu'à ce moment, l'idée d'un classement ne nous était pas encore venue. Il fallut ~~alors~~ y songer. L'hésitation était permise : fallait-il mettre ensemble tous les instituteurs, puis toutes les institutrices, puis tous les régents, et tous les directeurs, et tous les inspecteurs; ~~enfin, tenir compte uniquement des catégories; fallait-il ne tenir compte que~~ des catégories, quelles seraient-elles, les romans où l'éducateur occupait toute la scène, ou, tout au moins, avait le rôle prépondérant; allions-nous ne prendre que l'élite des grands romanciers; écarterions-nous, ou non, les romans étrangers ?

Ne croyez pas que là s'arrêtaient nos hésitations : fallait-il, dans chaque auteur, ne prendre qu'un roman, ou plusieurs, ou tous ceux où l'on rencontrait ce nouveau type littéraire ?

Si l'ordre chronologique pur et simple était choisi, fallait-il prendre pour base la date de publication du livre, ou le temps où se passe l'action ?

En fin de compte, nous nous sommes arrêtés à ce plan :

I° L'ordre serait chronologique.

2° Dans cet ordre chronologique; il serait tenu compte, autant que possible, du double facteur : date de la publication, époque où se situe l'action.

3° L'analyse du roman même ne serait faite que dans une faible mesure, et strictement selon les nécessités.

4° ~~Le magister~~ L'éducateur, lui, serait mis à l'avant-plan du travail, puisqu'il s'agissait d'analyser son caractère, tel qu'il se dégage de l'oeuvre des écrivains.

5° Les romans étrangers seraient écartés, parce que le travail ne serait déjà que trop étendu.

6° La séparation en types selon le degré de l'enseignement est purement arbitraire, et ne permettrait pas de dégager la physionomie générale du "magister". Cependant, le professeur d'Ulrich serait généralement écarté, parce que son enseignement ne s'adresse plus à la prime jeunesse.

7° Chaque auteur ne fournirait qu'un ou deux exemples, -les plus typiques.,

8° Seraient écartés d'office les romans où le magister ne figurerait pas en tant ~~que magister~~ qu'éducateur, mais bien plus comme un homme étiqueté ~~magister~~ héolagique, par hasard.

9° Les romans où ~~le magister~~ l'éducateur ne joue qu'un rôle épisodique, même très court, ne seraient pas écartés, si l'épisode était susceptible de donner des indications utiles.

Chose curieuse, plus nous avancions, et plus il nous semblait que nous omettions certaines oeuvres marquantes.

Nos amis et connaissances, nous ayant fourni tous les renseignements qu'il était en leur pouvoir de fournir, nous avons cru bien faire en étendant le cercle de nos recherches, et nous avons adressé à des centaines de bibliothécaires la lettre circulaire suivante :

Monsieur le Bibliothécaire,

Je prépare actuellement un travail dont le sujet est *Le Magister dans le Roman français de 1789 à 1914.* Nul n'étant plus qualifié que vous pour apporter une utile contribution à une tâche pareille, je me permets de faire appel à votre bienveillante obligeance.

Je cherche des romans, écrits en français (peu importe la nationalité de l'auteur), parmi les personnages desquels on trouve soit un instituteur ou une institutrice (primaire ou non), soit un précepteur, un professeur ou un régent, soit encore un directeur ou une directrice d'école, de pensionnat, d'institution pour jeunes gens ou jeunes filles (qu'ils soient laïques ou religieux).

Quel que soit le rôle tenu dans l'ouvrage par un des personnages ci-dessus (principal ou épisodique, long ou bref, important ou accessoire), je vous saurais un gré infini, si vous pouviez me documenter à ce sujet et m'indiquer:

Le titre du roman. — Le nom de l'auteur. — L'éditeur, et l'année d'édition (si possible).

(Vous trouverez ci-joint un formulaire qu'il suffira de remplir et de me retourner par la poste, le cas échéant.)

Si infime le renseignement puisse-t-il paraître, soyez persuadé, Monsieur le Bibliothécaire, qu'il peut être utile, et c'est pourquoi j'ose insister très vivement auprès de vous pour que vous accordiez à ma demande une favorable attention.

Permettez-moi, Monsieur le Bibliothécaire, de vous présenter mes remerciements anticipés, et

Voici le modèle du formulaire, joint tout timbré à notre lettre, et portant au verso notre adresse, et une marge destinée à recevoir le nom et l'adresse du correspondant bénévole:

Le résultat dépassa bientôt notre attente. Nous succombâmes sous l'avalanche des titres. Il fallut procéder à une sélection sévère, faire une fiche pour chaque nouveau renseignement, et vérifier à chaque retour ultérieur. Bien entendu, les mêmes titres se retrouvent souvent. "Ces dames aux chapeaux verts", d'Acremant (ce nom souvent déformé, devenant par exemple Ackermann...) sont mentionnées un nombre impressionnant de fois. De même: "La maternelle" de Frapié, "Claudine à l'école" de Willy et Colette, et, naturellement, "Le petit Chose" de Daudet.

La tâche se révélait presque irréalisable. Elle dépassait nos forces. Un coup d'oeil jeté sur la liste alphabétique des titres convaincra aisément les plus sceptiques.

De plus, tout livre où paraît un éducateur ne fournit pas nécessairement vingt traits intéressants, comme on pourrait, à première vue, se l'imaginer.

Bien souvent, l'éducateur en question ne l'était que par l'effet du hasard, non point auquel il avait été soumis, mais auquel l'auteur lui-même s'était plié. Le psersonnage aurait aussi bien pu être géomètre, arpenteur, employé d'état-civil ou sergent-major (voir "Marcelin Gayard" de Frapié, "Le maître d'école" de Soulié). La profession n'était qu'une étiquette maladroitement épinglée, et rien, en dehors de ce détail, ne pouvait, dans le roman même, déceler le pédagogue. Mais mes correspondants ne s'étaient pas embarrassé de ces choses, et ils avaient fidèlement répondu à mes questions.

A première vue, pourtant, combien apparaît enfantin de rechercher, à travers les romans, quelque type spécial! Nous faisons un nouvel aveu:nous nous y sommes trompés aussi. Or, la tâche nous a paru bien difficile parfois, et la méthode dite "des erreurs et des essais", nous avons eu l'occasion d'en vérifier, -plus abondamment que nous ne l'aurions désiré, - la décevante réalité. Nous avons pu le constater surtout en ce qui regarde les fiches; au début, nous nous contentions d'en faire uniquement par noms d'auteurs; puis il a fallu faire un classement des volumes eux-mêmes; alors est venu l'ordre chronologique; puis, couronnant le tout, une série de fiches classant les livres par tendances, une autre pour les ouvrages inutilement consultés, une série concernant la bibliographie, une dernière portant le nom des ouvrages signalés, mais non dépouillés...

Non seulement nous n'avons pu employer tous les documents qui nous ont été signalés, ni recueillir tous ceux qui auraient pu l'être, mais nous n'avons pu employer même tous ceux que nous avons recueillis, ~~et ainsi,~~

~~On trouvera moins étrange aussi, sans doute, que~~ Nous passons sous silence certaines oeuvres,-romans écrits par des maîtres cependant,-ou ~~nous~~ nous nous contentions de les citer. Nous n'avons point voulu nous laisser égarer, nous n'avons point voulu sortir du chemin que nous nous étions tracé. A quoi bon copier des passages entiers, fort bien écrits sans doute, mais qui n'auraient rien apporté de neuf ou d'intéressant, en ce qui regarde l'éducateur,ou l'homme qui croit être un éducateur!

Enfin, puisque nous parlons de passages fort bien écrits, constatons que, si nous nous sommes abstenu de faire la critique des ouvrages d'où nous avons fait surgir notre personnage, ~~de~~ l'envie ne nous en a pas manqué pourtant,bien souvent.. Combien de fois ne nous sommes-nous pas murmuré avec tristesse:

- Hélas, que de choses bonnes à dire, bien pensées, sont dites si mal !

Si mal même qu'elles en devenaient lassantes.

Puisse notre réflexion ne pas se tourner contre nous-même, en s'appliquant au modeste résultat de nos efforts.

EXAMEN DE LA BIBLIOGRAPHIE.

Il pourrait sembler, au premier abord, qu'un personnage "romancé" aussi commun que le magister, devait susciter quelque étude d'ensemble. Or, c'est avec étonnement que nous ne trouvons,à son sujet, qu'un nombre infime de travaux. Inutile de parler, par exemple, de "L'Instituteur" d'Ernest Pérochon (collection : "Les caractères de ce temps"). Il ne s'agit là que d'un caractère et d'une catégorie spéciale du type magister. Le maître d'école personnage de roman n'y est pas même évoqué. Voyons donc où nous pouvons trouver quelque exemple d'un travail analogue à celui que nous avons entrepris. Dans l'ordre chronologique, nous avons :

I.- Conférence de M. Jean Chantavoine (Bulletin de l'Association amicale des Instituteurs et Institutrices publics laïques de l'Aube, 8è année, n° 34, octobre I908; Paris)

Cette conférence s'est donnée lors de l'Assemblée générale de l'Association Amicale, le 9 juillet I908. M. Jean Chantavoine, en débutant, dit :

(p.I08) "Je voudrais vous parler de l'instituteur dans la littérature contemporaine, plus spécialement dans le roman contemporain."

Ceci, ~~vous le voyez~~, restreint singulièrement le sujet. Mais, où nous voyons ce sujet se réduire encore, c'est dans le nombre de livres étudiés. M. Chantavoine s'est borné, en effet, après avoir passé très sommairement sur "Le Nouveau jeu" et "Le Vieux Marcheur" d'Henri Lavedan, et "Les Primaires" de Léon Daudet, à étudier :

"Jean Coste", d'Antonin Lavergne

"L'Institutrice de Province", de Léon Frapié

"Les Egarés" de Jean Nesmy.

Mais, contrairement à ce que l'on pouvait supposer en lisant l'introduction de la conférence, l'auteur ne dégage pas la physionomie de l'instituteur ou de l'institutrice étudiés; il se borne à analyser chacun des trois romans, constate que les deux premiers sont écrits par des hommes témoignant de la sympathie au personnel enseignant laïque, et le troisième par un romancier hostile. Enfin, il dégage, de son étude, un enseignement moral à l'usage de ses auditeurs.

Cependant, si la conception du travail de M. Chantavoine n'a pu nous aider dans l'élaboration du présent ouvrage, nous y relèvons quelques traits qui nous semblent dignes d'être notés, précisément parce qu'ils sont en formelle opposition avec ce qui nous paraît être la réalité:

(p.I20) "Les instituteurs n'étaient pas né/ pour être des héros de roman. Pour les contraindre à le devenir, il a fallu une déformation de notre littérature traditionnelle, mise à profit par l'esprit de parti; et de ces efforts artificiels, rien de très bon n'est encore issu. Non, décidément, vous n'êtes pas des héros de roman.....Vous valez mieux que cela."

Soit, Mais les notaires, les commerçants, les ouvriers, les paysans ne sont, si nous le prenons ainsi, des héros de romans, - pas plus que l'instituteur., Eux aussi, dans ces conditions, valent mieux que cela! Et qui/oserait prétendre qu'ils étaient nés pour être des héros de roman ? Et qui encore oserait dénier au romancier le droit de voir ses personnages comme il l'entend, et de les prendre où il lui plaît?

M. Jean Chantavoine oppose avec beaucoup de pertinence le roman de moeurs et le roman professionnel. Le premier fut créé par Balzac, de 1830 à 1850. Voici comment le juge Chantavoine:

p. 109. -"Il réduit les aventures des héros à celles de la vie "journalière, dont il fait revivre avec une prodigieuse puissan- "ce d'observation, la complexité (...) (1). D'autre part, il mon- "tre sur chaque personnage qu'il met en scène le reflet de son "entourage et, si je puis dire, le pli de sa profession. A cha- "cun de ces individus se superpose le type social dont il est le "représentant". Il oppose donc à ce roman de moeurs, le roman professionnel, dérivé du précédent, mais de vues infiniment moins vastes, et qu'il définit, p. 110 : "Ainsi, peu à peu, le "grand roman de moeurs du grand Balzac s'est morcelé, et a engen- "dré le roman professionnel (...). Le décor, accessoire chez "Balzac (...) devient ici l'essentiel (...) Le plus souvent, ces "romans professionnels veulent être, par surcroît, des romans "d'actualité (...) En devenant un roman d'actualité, le roman "professionnel (...) tombait fatalement dans la polémique, le "pamphlet".

Nous ne discuterons pas les conceptions de M. Jean Chantavoine. Constatons seulement que c'est le roman lui-même qui l'intéresse, - donc, son intrigue, et la thèse défendue par l'auteur, bien plus que le personnage de l'éducateur, alors que c'est la physionomie particulière de celui-ci que tente de dégager le présent travail.

La conférence de M. Chantavoine souffre de ses tendances hybrides. Après avoir analysé les romans, l'auteur reprend

---

(1) Nous userons, dans ce travail, du signe (...) chaque fois que sera faite une coupure dans un des textes empruntés.

le personnage qu'ils veulent décrire et conclut :

p.120.-"...les romans où l'on a essayé de vous peindre pour
"un public qui vous connaît peu ou vous connaît mal, et où,
"soit par antipathie soit par une sympathie maladroite, on
"n'est guère parvenu jusqu'ici qu'à vous travestir,"c'est de la
"littérature",(....) Si votre image répugne à entrer dans un li-
"vre, à épouser les formes d'une intrigue romanesque, si elle
"brise ce cadre à la fois trop étroit et trop fragile, c'est (..)
"qu'elle est trop complexe, trop vivante, trop grande".

N'en déplaise à M.Chantavoine, il nous semble bien que c'est fonder un jugement sur un bien petit nombre d'exemples.... Voyons si nous trouverons, dans le travail suivant, une tentative qui réponde mieux à nos propre efforts:

2.-"L'Institutrice dans le roman contemporain", par R.Orth (L'Educateur moderne, Paris, Prieur & Cie, 8e année, déc.1913 et 9e année, janvier 1914) (Conférence faite par M.Orth, Inspecteur d'Académie de l'Aube, à l'assemblée générale de l'Association amicale des anciennes élèves de l'Ecole normale de Troyes)

Constatons [illegible] que le travail de M. Orth et celui de M.Chantavoine ont vu le jour dans l'Aube. Simple rencontre, nous dit le conférencier, et nous le croyons volontiers, parce qu'il a pris, non plus les romans eux-mêmes, mais la physionomie de l'institutrice telle qu'elle se dégage des romans les plus propres à la situer dans la vie sociale. Ceci nous rapproche davantage de notre propre sujet. Néanmoins, M.Orth s'est borné à parler de romans parus entre 1900 et 1913, ce qui limite fort la portée de son travail. D'ailleurs, M. Orth dit lui-même:

p.435.-"...Je ne vous parlerai pas de la place qu'occupe le ro-
"man d'instituteur dans l'histoire du roman français."

Il ramène ses vues aux (p.435) "principales questions qui
"semblent dans notre vie d'instituteurs, matière à étude pour
"un écrivain"(...)"Et ces questions me semblent pouvoir se rame-
"ner à trois groupes essentiels (P.436) Elles concernent votre
"vie sentimentale, ou votre rôle social, ou votre milieu, et Mel-
"les sont par conséquent d'ordre psychologique ou d'ordre économi-
"que, ou d'ordre pittoresque..."

M.Orth passe en revue un certain nombre d'ouvrages. Il signa-
le le cas traité par Jean Bertheroy."L'histoire de la très intéres-
"sante Lucie Guérin, marquise de Ponts." institutrice soumise aux
tentations les plus diverses parce qu'elle est préceptrice d'une
jeune fille riche. Il examine aussi les "Anges gardiens",-les
institutrices,-de Marcel Prévost, et qui sont les gouvernantes
étrangères reçues sans garantie ni contrôle (p.437-438) "aventu-
"rières avisées (...) jouant du coude à travers la société.

Avec beaucoup de finesse, M.Orth sépare la femme de l'insti-
tutrice. Il fait remarquer que, par exemple, dans "Un bohémien
passa"de Georges Pourcel, si la jeune institutrice suit le bohé-
mien, c'est parce qu'elle est femme,-et non institutrice.(p.438)"
"C'est un coup de tête ni plus ni moins". Il étaie du reste sa con-
ception en étudiant immédiatement après "Céleste Prudhomat" de Gus-
tave Guiches. Céleste n'a pas la vocation, mais "c'était pour la
"famille une élévation dans l'ordre social, et cette considération
"lui (le père de Céleste) suffit pour imposer à Céleste la vocation
"de l'enseignement", et M.Orth, après avoir constaté le déchaîne-
ment des instincts chez le personnage, dit très justement :

"...Cette institutrice-là l'est bien peu".

Evidemment. Mais elle est institutrice, toût comme la jeune femme du bohémien. Ce sont des faits. Ils sont regrettables, mais il serait vain de les nier. Sans doute, vous direz-vous :

- Mais ce ne sont que des romans !

Oui, ce sont des romans, et des personnages de romans. Mais ces personnages existent. Il y a des magisters sans vocation, sans esprit de sacrificë, sans noblesse, comme il y a des cuisiniers, des ministres, des cantonniers, des comédiennes et des ferblantiers qui ne sont pas dignes de l'être. Car toute profession a ses règles et sa morale. Partout on peut mettre de la dignité, de l'abnégation, de la conscience professionnelle, et partout se trouvent des individus amoraux.

Mais cela est particulièrement grave dans l'enseignement, parce que c'est tout l'avenir qui s'engage, sous la férule symbolique, et il est bon que le romancier dénonce, soit les abus, soit les tares: il fera surgir le remède, parce qu'il aura révélé le mal.

M.Orth ne s'est pas borné a examiner les romans. Il a étudié encore le théâtre, et il signale "Blanchette" de Brieux. Ne nous y attardons pas, puisqu'il ne s'agit point ici de théâtre, et voyons ce que dit notre auteur de "L'Institutrice de province" de Léon Frapié. Ici, Louise Chardon, l'institutrice, a la vocation..(p. 441) "Elle a l'habitude et d'ailleurs le goût de la résignation "(....) C'est une âme dolente, pleine de foi dans son oeuvre édu- "catrice, tout à fait étrangère au vice"(...)"L'Institutrice vous "est présentée comme vouée à la stérilité, au célibat".

M. Orth conclut; p.442: "il ne faut pas que les jeunes insti- "tutrices passent à leurs propres yeux et aux yeux des autres com- "me des demi-cloîtrées. Et cela dans l'intérêt des enfants comme

dans leur propre intérêt."Pourtant,(p.449, déc.)."En voici une, "et des plus nobles, qui n'échappe pas à cette critique".IL s'agit du roman de M.Dériès: "Journal d'une institutrice". L'action se passe "lors de la laïcisation d'une école" p.442: "Pour ménager la transition, on conseillait aux jeunes laïques "une sorte de tenue intermédiaire, qui tenait à la fois de la te- "nue laïque et de la tenue écclésiastique". Madeleine Lenormand n'adopte pas seulement ce costume, mais de plus, conforme sa vie à cette semi-prise d'habit et se laisse aller à un mysticisme qui lui donne (p.442) "de sa tâche une idée si spéciale" que cela de- vient" un apostolat exclusif de la vie courante".

Mais voici "Davidée Birot" de René Bazin (janv.1914 p.4) "Il (Bazin) s'est efforcé de rester strictement dans la vérité "moyenne et actuelle en nous présentant la vie sentimentale de "Davidée Birot, ancienne élève de l'école normale de La Rochelle, "exerçant, sans aventures extraordinaires ni coups de passion,ses "fonctions d'institutrice publique en l'an 1909 ou 1910. Et son "but est de démontrer la faillite de la morale laïque, "tout simplement" (janv.p.5) "Davidée Birot est une jeune fille "douée d'une vive sensibilité, mais avec de l'empire sur soi, por- "tée à la réflexion avant d'agir, courageuse dans l'action et "d'une droiture de sentiment irréprochable. On ne peut guère de- "mander davantage à une institutrice comme qualité et équilibre de "qualités".

M.Orth, s'il ne le dit pas explicitement, constate ici le même fait que M.Chantavoine: l'instituteur,-ou l'institutrice,-devient, sous la plume du romancier, un personnage de polémique. René Bazin, en effet, par petites touches tendancieuses, tente d'amener son lecteur à la conclusion (janv.p.6) "qu'il n'y a de vertu que fon-

"dée sur des principes religieux, et que la pensée de Davidée qui "s'est orientée vers le mariage, ne peut que s'orienter en même "temps et définitivement vers la foi en son dogme". Et M.Orth, à son tour, fait oeuvre de pamphlétaire et de polémiste, en prenant énergiquement la défense de l'enseignement laïc. Enfin, à juste titre, M.Orth s'élève contre cette parole que Bazin prête à Davidée Birot: "Les institutrices sont des déclassées par leur ins- "truction même", ce qui la rapproche de "celles qui nous préoccu- "paient avant elle" (janv.p.8).

L'auteur fait alors une constation curieuse:

(janv.p.9) "....toutes ces héroïnes dont nous venons de parler "sont jeunes, elles subissent leur crise (...). Nous ne voyons pas, "et c'est regrettable, la crise aboutir à l'harmonie de l'être et "des choses, à l'équilibre moral". Mais, après avoir examiné quelle doit être après cela le devoir des jeunes institutrices, il nous parle d'un livre de Mme René Waltz, née Henri Chantavoine : "Vers les humbles", où, précisément, on voit une jeune fille qui trouve la joie dans le don de soi.

Le rôle social de l'instituteur est ensuite recherché par M. Orth, à travers la littérature contemporaine (janv.p.10) "...est- il une victime de la société moderne", comme le croient M. Lavergne "(Jean Coste") et M. Maill aux ("Kèr Avès")? Sera-t-il uniquement le pédagogue ou l'éducateur des âmes et des coeurs, comme le demandent M.Dériès ("journal d'une institutrice"), René Bazin ("Davidée Birot") et ces charmants Erckmann et Chatrian ("Histoire d'un sous-maître"), et encore Noël Vauclin ("Mémoires d'un instituteur ~~français~~") ? Sera-t-il l'apôtre de la patrie, ou le propagandiste des idées contraires, comme l'examinent Jean Nesmy

("Les Egarés"), Emile Zola ("Vérité")?

Tout cela, sans doute, est du plus grand intérêt. Mais où M. Orth ~~semble~~ atteint le fond même de la question, c'est quand il dit :

(janv.p.II)."...il semble qu'il convienne de connaître avant tout "ce petit personnage qui règne à l'école et qui s'appelle l'enfant" afin de juger le magister à sa tâche." Or, si ce n'est dans un ou- "vrage qui est un chef d'oeuvre (...),"La Maternelle" de Frapié, "(...) l'enfant n'apparaît guère à côté du maître".

C'est là, justement, que nous avons trouvé le plus de difficultés dans notre propre étude. L'instituteur, le professeur, tous ces éducateurs rencontrés dans les romans que nous avons lus, étaient en général fort peu situés dans leur milieu scolaire. C'est pour cela ~~du reste~~ du reste, que nous avons écarté un grand nombre d'ouvrages,- nous nous sommes expliqué à ce sujet à un autre endroit de ce travail. Cela ~~nous~~ semble d'autant plus bizarre qu'il ~~nous~~ paraît incontestable que les romanciers ont dû puiser dans leurs propres souvenirs, se sont vus encore sur les bancs de l'école, examinant celui ou celle qui leur versait le savoir en s'aidant de pensums ou à force de bonté et de patience. Cela s'avère ~~nous semble~~ plus étrange encore quand nous avons constaté que même les éducateurs devenus écrivains oubliaient les enfants pour ne songer plus qu'au côté matériel, social de la vie du magister, ou sombraient dans de banales et ~~insipides~~ insipides histoires sentimentales.

M.Orth dit encore (janv.p.II)"Emile Zola, dans son roman Vérité "(...) nous parle d'enfants bruyants et indisciplinés, que l'insti- "tuteur Froment arrive à éduquer à force d'autorité, de bonté et de "justice, et pas une seule fois, il ne vous fait voir Froment à la "besogne, faisant classe, donnant sa leçon."

M.Orth s'est senti gêné, à un moment donné, par le cadre étroit qu'il s'était assigné: L'institutrice dans le roman contemporain. Il se met à parler de l'instituteur; il signale (janv.p.I1) "un livre étrange et atroce, celui de Thierry: "L'homme en proie "aux enfants" ou l'auteur semble s'être donné à tâche de nous ins- "pirer l'horreur des élèves dont il est le professeur". Il ne borne pas là son incursion dans d'autres domaines:" (janv.p.I2) "Mais la vérité des personnages qui entourent l'école n'est souvent pas davantage respectée. Je ne citerai que ceci : "l'inspecteur primaire apparaît à la plupart de nos écrivains com- "me un être grotesque, ridicule par sa mise, borné par son intelli- "gence, de caractère plat, tyrannique et odieux, bref comme un mons- "tre, comme un monstre tel que je crois bien que les dits écrivains "n'en ont jamais vu un seul, ou que ceux qui en ont vu ont contre "ceux-là des raisons de rancune personnelle qui les aveuglent". Et il cite les inspecteurs décrits par Zola, Frapié, Nesmy et Bazin. (janv.p.I3) "....les inspecteurs d'académie ne sont pas davantage "ménagés par les mêmes auteurs que parce que, personnages trop "lointains sans doute, il leur sont presque totalement inconnus".

Heureusement, Noël Vauclin, lui, ne malmène pas les inspecteurs pas plus que M.Deries. "(janv.I3)"Mais M.Deries est ins- "pecteur d'académie".....

M.Orth conclut fort justement :

(janv.p.I4) "... Parmi ces contradictions (celles des écri- "vains) sachons trouver et aimer le monde primaire tel qu'il est, "image du peuple d'où il sort, dont il partage les aspirations, "dont il prépare l'avenir, à force de volonté, de dévouement, d'ef- "fort vers la vérité, de foi en la tolérance et en la bonté. Que "certains faiblissent devant la tâche, succombent aux coups du sort,

"se trompent sur leur vocation, subissent par suite d'influences "extérieures ou d'instincts secrets, des déformations qui nous af- "fligent, disons-nous bien qu'ils sont des exceptions dans la foule, "qu'ils sont des hommes et comme tous ces hommes, sujets à l'erreur "et au malheur, et qu'il en est ainsi parce qu'ils sont des hommes "et non parce qu'ils sont des instituteurs."

En verité, chacun peut se rallier à ces paroles sages, et les appliquer à d'autres magisters, plus élevés dans l'ordre hiérarchique ou social, que les modestes instituteurs.

Enfin, nous trouvons, pour épuiser les sources du présent travail :

3.- Romans pédagogiques, par Ariam (journal "Le Soir, 18 nov. 1923)(1)

Ariam, après avoir résumé avec netteté l'évolution du roman, signale "que nous possédons aujourd'hui un certain nombre de romans "pédagogiques, dont il serait intéressant d'étudier les caractères. "Dans un travail de ce genre n'interviendraient pas les romans où "les instituteurs et les institutrices ne jouent qu'un rôle épiso- "dique".

Cette dernière remarque est juste en effet, si l'on ne s'arrête qu'au roman dit "pédagogique". Mais, pour qui étudie le personnage de l'éducateur lui-même, il n'est pas possible de s'arrêter aux seuls romans où il est le protagoniste. Ce serait écarter mille renseignements intéressants, et nous nous proposons de le montrer pleinement par la présente étude. Bien entendu, il ne s'agit nullement d'aller rechercher tous les romans où apparaît un éducateur quelconque, et d'y puiser quelques renseignements. Les uns ne nous donneraient rien de particulier au sujet du personnage pris en tant que pédagogue; d'autres ne feraient que répéter ce qui a été vu ailleurs. Dans l'ensemble, ce serait une longue perte de temps

(1) Bruxelles.

et une accumulation d'efforts pénibles aboutissant à un bien mince résultat.

Ariam examine quelques livres, qui lui semblent bien représentatifs. Il cite fort justement " Le petit Chose" d'Alphonse Daudet, que l'on s'étonne de voir passé sous silence par MM. Orth et Chantavoine. Et, puisque le nom de ce dernier vient sous notre plume, disons en passant que "Le petit Chose" donne un démenti cruel à ses affirmations: (p. 110, Chantavoine, op. cit.) " Le roman professionnel tombait fatalement dans la polémique" (p. 120, op. cit.) " Non, décidément, vous n'êtes pas des héros de roman..." (p. 120, op. cit.) "... et de ces efforts artificiels, rien de "très bon n'est encore issu".. M. Chantavoine semble n'avoir pas lu le "Petit Chose".

Ariam cite ensuite " Les trois demoiselles du père Maire", de Louis Dumur, dont nous donnons plus loin de longs extraits, puis, "La Maternelle" et"L'institutrice de province" de Frapié. Au sujet de ce dernier ouvrage, il dit: " Le livre est d'un pessimisme excessif, qui s'écarte singulièrement de la vérité." M. Ariam fait une remarque analogue au sujet de "Jean Coste, ou l'instituteur de village" par Antonin Lavergne, et note, ainsi que pour "Les barbacoles" de Jules Normand et"Les égarés" de Jean Nesmy: "Le procédé (...) consiste soit à accumuler sur la tête d'un seul "et même personnage fictif une série de malheurs qui, dans la réali- "té, se sont dispersés sur un grand nombre de têtes, soit à conclure "d'un individu à une catégorie entière d'individus et à généraliser "quelques faits isolés."

Et, à juste titre, il qualifie le procédé d'arbitraire... Puis vient encore "Le don du maître" de D. J. D'Orbaix, mais Ariam qualifie improprement ce livre de "roman"; il passe ensuite à "Léon Chatry,

instituteur" par Jules Leroux, et à "La vie de François Cuzol", par Ferdinand Bouché.

A propos [redacted] de Leroux, il écrit: "Son livre, qui date de 1893, est l'histoire captivante, tantôt simple ou amusante, tantôt triste ou cruelle d'un instituteur d'un village des Ardennes françaises". "... l'on sent que l'écrivain, qui était instituteur, a raconté des choses vécues".

Enfin, à propos du livre de F. Bouché, il note que: "les scènes d'école sont beaucoup moins nombreuses que dans le livre de Leroux; en revanche, la critique de certaines réformes pédagogiques est faite avec un visible plaisir".

L'article de M. Ariam oriente brusquement la question sur une voie tout autre. M. Chantavoine a analysé le roman en fonction de l'instituteur; M. Orth analyse l'institutrice à travers le roman; M. Ariam, lui, semble chercher, sous le personnage, le maître d'école, ses méthodes, et les idées pédagogiques émises par les divers auteurs dont il a analysé les ouvrages.

4. - Peut-être pourrait-on signaler les critiques faites, à l'époque de leur apparition, des diverses oeuvres dont nous avons parlé ou dont nous parlerons encore. Mais ces critiques ne peuvent nous intéresser en aucun point. Oeuvre de littérateurs, elles n'ont pour but que l'examen littéraire du livre dont elles parlent, et s'occupent fort peu de sa portée pédagogique, ou, si le protagoniste est un magister, de ce personnage en tant qu'éducateur.

Pas plus de renseignements dans les histoires de la littérature. (Petit de Julleville, Lanson, Brémont, Bédier et Hazard et autres).

Pas de renseignements non plus dans les histoires de l'instruction et de l'éducation (telles celles de Compayré ou de Guex).

Pas la moindre indication dans le dictionnaire de la littérature de Loliée, ni dans le dictionnaire pédagogique de Buisson...

La tâche s'est donc présentée à nous dans toute son ampleur. Nous avons trouvé quelques sentiers à peine tracés. Puissions-nous avoir laissé une route un peu plus large dans l'immense forêt littéraire dont nous n'avons exploré qu'un bien petit coin: en effet, comme nous l'avons dit déjà, nous n'avons pas osé étudier le magister décrit dans les romans postérieurs à 1914, ni les éducateurs au théâtre, dans la poésie, dans les essais, dans les romans étrangers traduits en français, dans la littérature européenne, dans la littérature générale.

C'est pourquoi nous disons que notre effort a été bien modeste, et nous prions le lecteur de trouver ici nos regrets de n'avoir pu faire plus et mieux.

L'EDUCATEUR VU PAR LES ROMANCIERS .

1794.

La chronologie nous oblige à parler tout d'abord d'un ouvrage où nous devons, sous le portrait de celles qui enseignent, deviner, ~~plutôt que nous ne trouvons~~, les dispositions et les méthodes. Cet ouvrage est

ADELE DE SENANGE,

par Mme de Souza,

Paris, Garnier frères, (éd. de 1865), dont la première édition date de 1794.

L'auteur nous promène, à la suite d'un de ses héros, dans une institution religieuse. Dans une des classes:

p. 74.- "Une des petites se tenoit mal; la maîtresse n'eût qu'à "la nommer pour qu'elle se redressât bien vite; et il me parut "que si c'étoit un défaut dans lequel elle retomboit souvent, la "religieuse avoit pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence..."

Ce qui dénote un esprit de suite assurément remarquable.

Au cours de cette visite faite par le protagoniste du roman à l'institution religieuse dont il parle, une jeune fille jette sa soie dans la cheminée.

p. 74.6 "La supérieure fût la ramasser, ouvrit doucement la fe-"nêtre, et la jeta dans la rue: Peut-être, lui dit-elle en sou-"riant,quelqu'un plus patient et plus pauvre que vous la ramasse-"ra... La jeune fille rougit, et la supérieure, pour ne pas aug-"menter son embarras, chercha à m'éloigner..."

N'oublions pas, en effet, que Mme de Souza ne décrit, dans ses romans, que des personnages appartenant à la meilleure noblesse. Bien entendu, il ne s'agit pas ici, de donner un enseignement solide, mais d'apprendre aux jeunes filles les belles manières, et de leur donner cette fausse sensibilité si particulière à l'époque qui a précédé la Révolution française.

Evidemment, l'auteur doit avoir vu ce dont elle parle, et les propos suivants lui ont été fournis par des religieuses elles-mêmes:

p. 74.- "Tout en marchant, je lui demandai pourquoi elle avoit "repris cette jeune pensionnaire devant moi, et cependant sans "la gronder. Il y a peu de jours, me dit-elle, qu'elle est avec "nous, et elle avoit besoin d'une leçon. Pour rien au monde, je "ne l'aurais reprise devant une personne d'une faute réelle."

p. 75.- "Nous reprenons rigoureusement celles qui annoncent "des dispositions fâcheuses; nous montrons, nous conseillons "doucement le bien. Ce n'est pas l'obéissance, mais le goût "qui doit y porter, et nous louons, nous chérissons celles qui, "plus avancées, croient à la perfection et la recherchent."

L'auteur a reçu l'éducation superficielle dont ce qui précède donne quelque idée; elle a gardé, des religieuses qui l'enseignèrent, un souvenir assez terne. Elle les représente ici pleines de qualités vagues, qui en font des êtres impersonnels, destinés à modeler la jeune fille parfaite. Ce n'est pas de ces ombres qu'il sera possible de dégager un véritable portrait d'éducatrice...

ALEXIS , ou LA MAISONNETTE DANS LES BOIS ,

"manuscrit trouvé sur les bords de l'Isère et publié par"

Ducray-Duménil, F. - G. ,
Paris, Belin-le-Prieur, 1818, 4 vol. 16°
(9e édition)

Début du XIX e s.

Ducray nous offre un abbé sermonneur, moraliste, dans le goût du temps, revenu de tout et surtout des hommes:

pp. 63-64, t. I.- "Les hommes ne vous cultivent que par besoin, "orgueil et désoeuvrement".

Comme tout bon misanthrope,

p. 64.- t. I.- "Il chérissait la solitude".

id.- "Nous emportions toujours un livre, mais un livre de mo- "rale, sérieux et bien sombre".

ce qui, peut-être, était un peu déprimant pour un jeune esprit.

Les Jésuites avaient encore à l'époque une discipline plutôt rude. La férule, chez eux, régnait en maîtresse; mais, comme il était malséant pour les religieux de s'abaisser à la vile application des coups, ils s'en remettaient à d'autres du soin de fustiger la jeunesse récalcitrante. Un jour, l'abbé Dumont et Alexis vont au collège de Navarre; l'enfant se trouve mal:

p. 57.- "M. Dumont et mon domestique me portèrent dans l'ap- "partement du principal, où je ne revins à moi que pour me trou- "ver entouré de pédans en robes noires, à mines rébarbatives, qui "se disaient d'un ton flûté: - Voilà comme sont tous ces enfans! "La paresse, l'oisiveté, tout cela les travaille; et puis on est "gâté chez ses parens! mais ici il faut changer de ton, sans

"quoi l'on a affaire à l'homme au martinet."

Cependant, sous la robe peut se découvrir un caractère plus sympathique, si nous en jugeons par certains traits.

p. 7, t.I.- "M. Dumont entra et me glaça d'effroi.

"C'était un abbé âgé d'environ quarante ans, grand, sec et "maigre, mais qui portait sur sa physionomie un caractère de pro-"bité et de franchise qui diminua la terreur qu'il m'avait ins-"pirée d'abord, et me fit peu à peu rapprocher de lui."

Le jeune élève met un certain temps à s'habituer à son Mentor. Celui-ci s'aperçoit de la crainte qu'il provoque, et il dit à l'enfant:

p. 56, t. I.- "...il n'y a en moi que mon habit de lugubre. "Je serai votre ami".

Mais, sans doute, se trompe-t-il lui-même en disant que seul son habit est lugubre, car

p. 59, t. I.- "Il (M. Dumont) était sombre, sérieux, et son ca-"ractère s'accordait parfaitement avec le mien."

——— — ———

Si M. Dumont avait un caractère probe et franc, il manquait tout à fait de sens pédagogique. L'étrange précepteur! Au lieu de donner à l'élève une vitalité bien nécessaire, au lieu de lui inspirer l'énergie, l'indispensable amour de vivre, l'enthousiasme, il tient à cet enfant, à ce jeune homme, des discours démoralisants! Il lui donne encore des lectures déprimantes!...

A côté de lui, bien moins rassurants encore sont les "pédans" du collège, prêts à remettre à l'homme au martinet un enfant malade et trop impressionnable. Les geôles de jeunesse captive dont parlait Montaigne ne semblent guère avoir, deux cents ans plus tard, changé de geôliers...

ANATOLE ,

1827

par Sophie Gay. (action: vers 1820)

Bruxelles, 1827, chez J.-B. Duxpon.

Nous n'avons trouvé, dans les oeuvres de l'époque, aucun document réellement intéressant, entre la Révolution et la Restauration. C'est plus tard que les auteurs s'occuperont de cette période. Seule, Sophie Gay nous offre un portrait que nous voulons retenir, celui d'une gouvernante étrangère. Tout de suite, nous nous imaginons une vieille fille gourmée, - en dépit de cent exemples contraires. Mais Sophie Gay confirme la règle en nous décrivant son personnage, et non pas au moyen d'une exception. Hélas, la gouvernante a, de plus, un abominable caractère. Ecoutons parler la petite Isaure, qui la subit avec terreur:

p. 19,- t. I.- "J'aurai sept ans. Miss Birton dit qu'à cet âge-"là, on n'est plus un enfant. - Qu'est-ce que c'est que miss Bir-"ton? - C'est ma nouvelle gouvernante que maman m'a donnée pour "m'apprendre l'anglais; mais je ne crois pas qu'elle reste long-"temps ici; elle se plaint toujours. - Tu ne lui obéis peut-être "pas assez? - Ce n'est pas cela qui la fâche, mais elle dit qu'on "n'a point assez d'égards pour elle: par exemple, hier on ne l'a "pas invitée au concert; et elle m'a grondée toute la soirée. Je "pourrais bien la faire gronder aussi, moi, si j'allais répéter "tout ce qu'elle disait hier de maman."

Ce caractère inspire l'horreur. On comprend aisément la vanité blessée; on conçoit parfaitement la dignité froissée; mais que la colère pousse la gouvernante à parler mal, devant une enfant de sept ans, de la mère de cette enfant, voilà qui est parfaitement odieux. Cependant, cet épisode ne semble pas avoir été inventé de

toutes pièces. Ce sont là choses observées, et probablement même, des réminiscences, comme ce qui suit:

pp. 118-119.- "Isaure (...), suivie de sa gouvernante anglaise, "dont l'air capable et sévère annonçait quelque chose de solen-"nel. En effet, elle réclame quelques instants de silence, pour "qu'Isaure pût faire entendre le compliment qu'elle devait adres-"ser à sa mère. La pauvre enfant, plus tremblante qu'un criminel "que l'on va juger, se plaça au milieu d'un grand cercle, et, les "yeux fixés à terre, elle balbutia quelques mots d'anglais qu'el-"le avait appris sans les comprendre..."

On se demande, après cet exemple, si les enfants soumis à la férule n'étaient pas plus heureux. Représentez-vous la malheureuse fillette affligée tout le jour de ce tyran femelle... Les autres, au moins, avaient quelques heures de répit. Ici, non! Et quelle méthode! Ne sent-on pas la terreur d'une pauvrette soumise au supplice du psittacisme le plus pur et le plus odieux, et probablement houspillée à tout propos?

La gouvernante de Sophie Gay est une femme aigrie, acariâtre, à laquelle est soumise sans contrôle une enfant dont elle doit former le caractère, - on se demande par quel miracle... Cette femme venue de l'étranger n'a pas la moindre notion de ce que peut être un enseignement rationnel, ni de la psychologie des enfants. Elle use évidemment de brutalités et de menaces, pour que l'élève retienne par coeur des mots qu'elle ne comprend pas, et c'est sur cette victime qu'elle passe ses accès de mauvaise humeur, quand elle se sent trop durement rappelée à la bassesse de sa condition. Le tout forme un ensemble vraiment antipathique.

CONTES A MON PETIT-FILS, vers 1830

par Pigault-Lebrun.

Oeuvres, Paris, Barba, s.d., 3 vol. 4°
date probable: 1832.

Voici qu'apparaît un maître d'école excellemment campé. Nous trouverons ici de nombreuses, de précieuses indications sur l'enseignement et les maîtres des années 1820- à 1830.

L'enseignement officiel existait en France; mais, conjointement, il y avait des écoles privées. Monsieur du Perron, père très faible d'un fils très mutin, se met en quête d'une école où son rejeton trouve enfin à qui parler.

p. 1.- "Il (M. du Perron) lut au-dessus de la porte d'une mai-"son modeste, située près de la Sorbonne: Ecole de Lâtre. "Ah! ah! "se dit-il, M. de Lâtre a encore la modestie de s'appeler maître "d'école! Il ne doit pas être très jeune; par conséquent, il "tient à l'ancienne méthode d'enseignement, qui certainement est "la bonne. Entrons". Il entra.

Si l'on veut bien se reporter brusquement à nos jours, après avoir savouré comme il convient la description de ce maître extraordinaire qu'est M. de Lâtre, on conviendra sans peine qu'un monde sépare les maîtres d'aujourd'hui de ceux d'il y a un siècle:

p. 1.- " Tout était vieux dans cette maison. M. de Lâtre avait "au moins soixante ans; sa tête, dépouillée de cheveux, était "couverte d'une ample perruque que recouvrait un vieux bonnet "de velours noir, d'où pendaient quelques petits bouts de ganse, "qui avait été entière et même dorée. Le vénérable personnage "était enveloppé dans une vieille robe de chambre à grandes f "fleurs; un pavot, qu'on distinguait encore assez bien, prenait "entre les deux épaules, et la queue allait se cacher dans la

"poche droite."

Ne croyez pas que ce portrait soit forcé. Je suis persuadé, au contraire, que Pigault-Lebrun a vu l'homme dont il parle, et, sans doute, le ~~xxx~~ retrace-t-il d'après ses propres souvenirs d'écolier.

p. 1.-"M. de Lâtre se leva lorsque M. du Perron parut. Sa robe "de chambre s'ouvrit, laissant voir une culotte courte, qui, de "rouge qu'elle avait été, avait pris une teinte de betterave. "M. de Lâtre tenait autant aux modes anciennes qu'aux vieilles "méthodes, car un pantalon eût caché des jambes de coq, qu'il "était bon de dérober à la curiosité. L'ajustement était terminé, "en bas, par des pantoufles de buffle tailladées, parce que M. de "Lâtre avait beaucoup de cors aux pieds. En revanche, ses mains "très sèches étaient très saines, et il faisait des exemples "d'écriture qui étonnaient ceux qu'on citait comme les meilleurs "dans l'art de peindre."

Voilà, ~~malheureusement,~~ en dépit de la note élogieuse au sujet de l'écriture (sans compter, qu'après tout, elle n'avait rien à voir avec l'aspect du personnage), voilà un accoutrement bien propre à susciter les rires et les moqueries des enfants. ~~Mais, bonnes gens!~~ mais M. de Lâtre avait des arguments péremptoires pour arrêter toute tentative d'insubordination, et faire rentrer les quolibets dans la gorge des imprudents:

p. 1.- "Le dossier de son fauteuil, très-élevé, et dont le "siège était couvert de paille, offrait aux regards, à droite "une férule de bois, et à gauche une poignée de verges, élégam- "ment suspendue par une ficelle au bout de chaque montant du "fauteuil. Des murs rembrunis complétaient le tableau."

Comme on peut le voir, les Jésuites n'avaient pas le monopo-

le des instruments menaçants. Mais, [redacted] que pensaient les parents, de pareilles méthodes? [redacted] Le premier sentiment éprouvé par M. du Perron semble assez [redacted] l'exprimer:

p. 1.- "La férule et les verges le (M. du Perron) révoltèrent. "Il allait se retirer, sans avoir proféré un mot."

Seulement, M. de Lâtre ne se laisse pas prendre sans vert. Il parvient à convaincre M. du Perron, au moyen des arguments suivants, - qui paraissent bien être le reflet de ce que disaient à cette époque les partisans de la méthode coercitive:

p. 1.- " Monsieur, lui dit le maître d'école, vous avez sans "doute un fils, et vous craignez qu'il perde ici les habitudes "de mollesse qu'il a contractées chez vous. Ne vous arrêtez pas "au vase, mais à la liqueur qu'il contient, a dit Phèdre. Voyez, "interrogez au hasard quelques-uns de mes écoliers."

Le père le fait, et est étonné du savoir des enfants:

p. 1.- Il (M. du Perron) félicita M. de Lâtre. "Mais cette fé- "rule, ces verges! - Monsieur, c'est avec des férules et des "verges qu'on m'a fait monter ce que je sais dans la tête; je "me suis bien trouvé de cette méthode. C'est aussi avec ces ins- "truments que je force ces enfants à apprendre ce qu'ils doivent "savoir. - Mais, monsieur... - Mais, monsieur, dans les nouvelles "écoles, on met les enfants en prison, ou on leur donne de longs "pensum à faire chez eux. La prison leur fait perdre du temps, "et les pensum (sic) les privent de leur soirée, qui doit être à "eux quand ils ont travaillé pendant une grande partie de la "journée. Une paire de férules, une courte fustigation sont "bientôt données et reçues; d'ailleurs, je réserve ces châtiments "consacrés par des siècles d'expérience, pour les occasions plus "ou moins graves."

La défense des verges mise à part, ce maître, après tout, ne raisonnait pas si mal. De fait, on se demande ce qui était le plus révoltant: mettre un pauvre enfant en prison, ou bien lui administrer une dure fessée? L'argument qui devait avoir le plus de poids dans l'esprit des gens, était celui des "siècles d'expérience", tant il est vrai que l'on se dégage avec peine des entraves du passé. C'est, du reste, par cet argument de "l'expérience" que se défendent, de nos jours encore, des méthodes pédagogiques, qui manifestement, ne répondent plus aux données que nous possédons actuellement sur la psychologie des enfants. Quant à la question des pensums, ne semble-t-il pas que l'on entende parler un pédagogue moderne? Le brave M. de Lâtre n'était pas moins avancé dans d'autres matières. En ce qui concerne le domaine moral et social, par exemple, il avait des idées bien curieuses; ainsi, le jeune Edmond, un jour, se rebiffe quand son voisin, mal habillé, le touche:

p. 1.- "... Levez-vous tous deux, et mettez l'habit bas... "L'habit, le gilet. Robert, demandez-lui en latin comment il se "porte. - Quomodo vales?- Edmond, répondez. - Je n'entends rien à "son baraguin. - Vous êtes nus tous deux; vous voilà réduits à ce "que vous valez réellement ..., etc. "

Nous trouvons trace de la vieille coutume française, dont nous ignorons l'origine, et qui consiste à récompenser les enfants méritants au moyen d'une décoration.

p. 4;- M. de Lâtre avait conservé, avec sa férule et ses verges, " ces croix d'argent qui suspendues à la boutonnière de l'en- "fant, attestent sa capacité ou sa bonne conduite."

Le fils de M. du Perron, Edmond, fait une gaminerie, qui lui vaut d'être griffé par le chat de M. de Lâtre. Ce dernier décide

d'expulser Edmond.

p. 5. - "M. de Lâtre avait la fermeté qui convient à un chef "d'institution, et (...) il était incapable de flatter des pa- "rents exigeants et déraisonnables."

Ce dernier trait achève de nous rendre M. de Lâtre bien sympathique. Après tout, on comprend que c'étaient surtout ses qualités, et non pas tant les verges (dont il faisait d'ailleurs un usage des plus modéré), qui lui faisaient obtenir beaucoup de ceux qui lui étaient confiés.

Pigault-Lebrun nous présente donc un homme assez modeste pour se nommer "maître d'école", mais cependant très fier de sa science. Cette science, qu'il reconnaît avoir reçue sous la menace des verges, il la communique avec l'aide de la férule. Il trouve, pour défendre les châtiments corporels, des arguments de bon sens, mais non pas, pour cela, fort probants, parce qu'ils ne sont pas puisés aux sources mêmes de la pédagogie et de la psychologie. Ce manque de psychologie ~~xxxxxxxxxx~~ révélé par ses propos, se dénote encore dans son accoutrement, propre à le rendre ridicule, et éclate aussi dans ses discours grandiloquents.

A côté de cela, il montre une louable fermeté de caractère, et applique dans sa classe les principes égalitaires dont son cerveau est plein. Au demeurant, c'est le premier éducateur sympathique que nous rencontrons, et c'est aussi le premier qui se trouve si bien campé. C'est, en outre, un des rares que nous voyions évoluer parmi les enfants, le milieu naturel de l'éducateur, - et aussi un de ceux dont les réactions devant les élèves soient le plus justement décrites, même quand elles vont jusqu'à la colère.

UNE FILLE D' EVE , vers 1830

par Honoré de Balzac.

Paris, Flammarion, s. d.

Comment parler du roman français sans penser à Balzac? Aussi nous sommes-nous évertué à chercher dans les oeuvres de ce maître quelque portrait frappant de l'éducateur. Mais celui qui a étudié avec tant de soin et d'amour le commerçant, le banquier, le curé, la vieille fille, l'avare et le prodigue, a oublié dans son coin obscur le maître d'école et le professeur. Tout au plus, y a-t-il songé de ci de là au cours de son oeuvre abondant. C'est ainsi que, dans "Une fille d'Eve," , il nous parle d'un professeur de musique.

La comtesse de Granville cherche, pour ses filles, un maître qui les instruise en l'art musical. Elle trouve un Allemand vieillot, dont Balzac nous trace un portrait charmant. Mais nous ne le voyons pas un instant à l'oeuvre en tant que professeur. Pourtant, quelques notes nous seront utiles:

p. 12. - "Ce vieillard apocryphe tint tant de place duprès des "deux Marie, elles prirent tant d'amitié pour ce candide et grand "artiste qui se contentait de comprendre l'art, qu'après leur ma- "riage, chacune lui constitua trois cents francs de rente viagère, "somme qui suffisait pour son logement, sa bière, sa pipe et ses "vêtements".

Six cents francs! - la belle affaire! Une fort belle affaire, en vérité, et vous en jugerez ainsi, pensons-nous, quand, un peu plus tard, nous examinerons la situation des maîtres d'école de village. Balzac nous assure que:

p. 12. - "Six cents francs de rente et ses leçons lui firent "un Eden".

La renommée d'un professeur s'établit moins d'après ses mérites que selon sa chance: il suffit d'avoir le pied dans l'étrier.

p. 12. - "Dès que les mères de famille apprirent que la comtes- "se de Granville avait trouvé pour ses filles un maître de musi- "que, toutes demandèrent son nom et son adresse".

Ce brave Allemand vieille manière avait du reste le goût sûr, en dépit de ses ridicules, et voici les maîtres qu'il prisait, et dont les oeuvres faisaient l'objet de son enseignement:

p. 13. - "Mozart, Beethoven, Haydn, Paësiello, Cimarosa, Hummel et les génies secondaires développèrent en elles mille sentiments."

---- -- ----

A part cette dernière phrase, rien ne nous est dit sur l'enseignement lui-même, et il nous est permis de rêver longtemps sur les"génies secondaires" que l'on dédaigne de nous nommer. Il n'y a rien surtout sur la façon dont ce sympathique fantoche s'y prenait pour enseigner les gammes et les arpèges. C'était là le moindre souci de Balzac...

LOUIS LAMBERT ,

1833

(action : vers 1814)

par H. de Balzac.

Paris, Calmann-Lévy, s. d.

Nous avions espéré, dans "Louis Lambert" - le seul, à notre connaissance, des romans de Balzac où il soit longuement question d'un collège, trouver quelques portraits de maîtres à l'ancienne manière. Nous n'y avons trouvé que quelques notes fort incomplètes, au milieu d'une prestigieuse description de la vie de collège elle-même (1).

Voici les quelques textes, relatifs aux professeurs , qui nous ont paru présenter quelque intérêt:

p. 15.- "Le père Haugoult, le Régent de semaine, était assez "bon homme, mais dépourvu de hautes connaissances; il manquait "de ce tact si nécessaire pour discerner les différents caractè-"res des enfants et leur mesurer les punitions suivant leurs for-"ces respectives."

Cette dernière remarque pourrait être celle d'un excellent pédagogue. Y a-t-il rien de plus absurde, en effet, que l'octroi d'une punition uniforme, quel que soit le coupable, ou quel que

---

(1) A ce propos, il serait hautement souhaitable de voir un jour s'effectuer un travail de recherche analogue à celui-ci, mais ayant pour objet l'étude des écoles vues par les littérateurs, ou encore, de l'écolier tel que le conçoivent les romanciers. Bien des notations psychologiques, souvent d'une remarquable acuité, pourraient être ainsi rassemblées, et donneraient peut-être d'utiles indications sur certaines réactions juvéniles encore obscures.

Le collège où est placé Louis Lambert appartient à l'ordre des Oratoriens, et est situé à Vendôme. Pour celui qui désire avoir une vue quelque peu nette sur ce qu'était une institution de ce genre vers 1814, - et une institution ayant conservé presque intégralement son aspect et ses coutumes antérieures à la Révolution, - la lecture de "Louis Lambert" sera de nature à le satisfaire entièrement.

soit le méfait? Ce qui, à un enfant, paraîtra dérisoire, accablera un autre. Balzac n'était pas seulement un grand écrivain...

p. 28. - "Il existe une lutte continuelle entre les maîtres et "les écoliers, lutte sans trêve (...). A ce métier, la patience "échapperait à des anges. Il n'en faut donc pas trop vouloir à "un pauvre préfet d'études, peu payé, partant peu sagace, "d'être parfois injuste ou de s'emporter."

Cette remarque de Balzac laisse rêveur: "peu payé, partant, peu sagace"... Et pourtant... Quels sont les individus qui se proposent à des emplois mal payés, sinon ceux qui ne se sentent pas les aptitudes exigées ailleurs? Or, s'il est un métier où des aptitudes nombreuses, spéciales et remarquables sont nécessaires au plus haut point, c'est bien celui de l'éducateur.

p. 29.- "Sans cesse épié par une multitude de regards moqueurs, "environné de pièges, il se venge quelquefois des torts qu'il se "donne sur des enfants trop prompts à les apercevoir."

N'est-ce pas là une observation d'une rare profondeur, et bien propre à faire réfléchir un maître vraiment consciencieux ?

Balzac décrit les châtiments auxquels les élèves étaient soumis Il constate que

id. - "... l'amour-propre offensé parlait chez le maître par sa "férule. Parmi les souffrances physiques auxquelles nous étions "soumis, la plus vive était certes celle que nous causait cette "palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos "faibles mains de toute la force, de toute la colère du Régent."

Quelle misère!... Songer qu'un regard de mépris jeté par un enfant à quelque indigne pédant, lui valait une série de coups de férule, appliqués "de toute la force, de toute la colère du

Régent" qui le tenait "à genoux au milieu de la salle" (p. 29), - songer à cela soulève le coeur d'une juste indignation.

Les régents de Balzac sont issus des classes peu aisées. Ils sont dépourvus de hautes connaissances, mais aussi, ils sont mal payés. Bien qu'ils soient parfois assez bons hommes, ils ont de graves défauts, des défauts effrayants chez un éducateur: peu sagaces, injustes et colériques, se vengeant bassement des torts qu'ils se donnent . Mais le plus gros reproche que leur fait l'auteur, c'est leur manque de tact, ce tact que nous nommons psychologie; de plus, il condamne la brutalité injuste, qu'une peccadille pouvait déchaîner.

LA PEAU DE CHAGRIN , 1832

(action: vers 1830)

par H. de Balzac.

Paris, Calmann-Lévy, 1898.

Balzac, dans d'autres romans, a rencontré encore l'éducateur. En voici un qui,

p. 1.- "Vers la fin du mois d'octobre 1829,"

vit à Paris, et dont voici le portrait, deux ou trois ans après:

p. 223. - "Dans les premiers jours du mois de décembre, un "vieillard septuagénaire allait (...) par la rue de Varenne (...), "cherchant l'adresse de monsieur le marquis de Valentin avec la "naïveté d'un enfant et l'air absorbé des philosophes. (...) un "caractère despotique éclatait sur cette figure accompagnée de

"longs cheveux gris en désordre, desséchée comme un vieux parche-
"min qui se tord au feu"

L'amphigouri ne lui fait pas défaut, et c'est en termes choi-
sis que s'exprime ce pédagogue:

p. 225. - "Mais je suis son père nourricier, s'écria le vieil
"homme. Si votre femme l'a jadis allaité, je lui ai fait sucer
"moi-même le sein des muses. Il est mon nourrisson, mon enfant,
"carus alumnus! J'ai façonné sa cervelle, cultivé son entendement,
"développé son génie, et j'ose le dire à mon honneur et gloire,
"N'est-il pas un des hommes les plus remarquables de son époque?
"Je l'ai eu,sous moi, en sixième, en troisième et en rhétorique.
"Je suis son professeur.

" - Ah! monsieur est M. Porriquet ?"

Les jeunes gens riches échappés à la férule ne semblent pas
avoir conservé un bien grand respect pour leur ancien maître. Ra-
phaël de Valentin reçoit cavalièrement le vieillard.

p. 232.- " - Bonjour, père Porriguet, dit Raphaël à son profes-
"seur en pressant les doigts glacés du vieillard".

Celui-ci a des goûts littéraires bien arrêtés. Croyant que son
ancien carus alumnus a fait un poème, il s'en informe xxx :

id.- "Le style en est pur, dans doute,? demanda le professeur.
"Vous n'aurez pas, j'espère adopté le langage barbare de cette
nouvelle école qui croit faire merveille en inventant Ronsard ? "

C'est le défenseur xxxx de la tradition classique:

p. 232-233. - " - Oh! tout est dit, reprit le professeur. Dans
"les sciences, la grammaire doit se prêter aux exigences des dé-
"couvertes. Néanmoins, mon enfant, un style clair, harmonieux,
"la langue de Massillon, de M. de Buffon, du grand Racine, un

"style classique, enfin, ne gâte jamais rien."

Porriquet est intarissable. Raphaël regrette de l'avoir reçu:

p. 233. - "Se rappelant trop tard la verbeuse élégance et les "éloquentes périphrases auxquelles un long professorat avait ha- "bitué son maître..."

Et voici un passage qui nous éclaire singulièrement sur la précarité des situations sous la monarchie française après 1830:

id.- "Porriquet mit une heure à lui raconter les persécutions "dont il était l'objet depuis la révolution de juillet. Le bon- "homme, voulant un gouvernement fort, avait émis le voeu patrioti- "que de laisser les épiciers à leurs comptoirs, les hommes d'Etat "au maniement des affaires publiques, les avocats au Palais, les "pairs de France au Luxembourg, mais un des ministres populaires "du roi-citoyen l'avait banni de sa chaire en l'accusant de car- "lisme. Le vieillard se trouvait sans place, sans retraite et "sans pain."

Le malheureux en est réduit à s'humilier, et sollicite un modeste emploi:

id.- "Il venait prier son ancien élève de réclamer auprès du "nouveau ministre, non sa réintégration, mais l'emploi de pro- "viseur dans quelque collège de France".

Le professeur Porriquet a laissé envahir son cerveau par les phrases qu'il a prononcées toute sa vie. Il parle avec emphase, même dans le malheur. Septuagénaire, à une période de l'existence où l'on serait en droit de se reposer enfin, il doit aller mendier l'appui de ses anciens élèves pour trouver encore une place, dans un collège de province. La pension, la stabilité des emplois, la limite d'âge, ce sont encore là des choses perdues dans les bru-

mes de l'avenir. Comme compensation, le professeur a un savoir livresque, et le souvenir protecteur et condescendant de ses anciens disciples...

Pourtant, cet homme ne manque pas de mérite. On sent qu'il a eu toujours l'amour de son métier. Il a enseigné avec enthousiasme ce qu'il croyait juste et beau, et il se tient au courant des idées qui naissent autour de lui, - ce qui n'est pas trop mal pour un vieillard de soixante-dix ans, au caractère despotique.

LE ROUGE ET LE NOIR, 1831

par Stendhal (Henri Beyle).

Oeuvres complètes, Gust. Barba, s. d.

S'il est une oeuvre marquante, au premier tiers du XIXe siècle, c'est incontestablement "Le rouge et le noir". Nous n'examinons pas ici, bien entendu, les mérites littéraires des romans où nous trouvons un éducateur quelconque; mais force nous est de constater que les portraits dus aux maîtres de la littérature ont une puissance d'évocation qui surpasse de loin les autres, et, par cela même, ont une portée autrement grande.

En dépit de la brièveté des passages où Julien Sorel, le héros, est étudié sous son aspect de précepteur, ces endroits sont pleins d'une rare substance, et frappent peut-être plus encore parce qu'ils sont concis.

L'action se passe quelques années après 1815, et, si le jeune

Sorel n'ose professer l'admiration qu'il a pour Napoléon, l'exemple de celui-ci le hante. Mais qu'était donc Julien Sorel?

p. 4. - "C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf "ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais "délicats, et un nez aquilin".

id.- " Objet du mépris de tous à la maison, il haïssait ses "frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place pu-"blique, il était toujours battu".

Comment ce petit paysan, régulièrement châtié par son père, a-t-il acquis l'instruction qui fera de lui, un jour, un précepteur? Parce que, dans le village, un vieux chirurgien des armées vient manger sa maigre pension, et se prend d'amitié pour l'enfant.

id. - "Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la jour-"née de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-"à-dire ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie".

Tout cela ne doit pas constituer un bagage scientifique et philosophique bien lourd.

M. de Rênal, ambitieux et orgueilleux, veut donner un précepteur à ses fils. Il dit à Mme de Rênal:

p. 3.- "Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du scieur de planches (...); il surveillera les enfants qui commen-"cent à devenir trop diables pour nous."

Suivent les raisons qui ont motivé son choix:

id.- "C'est un jeune prêtre ou autant vaut, bon latiniste, et "qui fera faire des progrès aux enfants; car il a le caractère "ferme, dit le curé. Je lui donnerai trois cents francs et la "nourriture (...). Mais le curé dit que ce Sorel étudie la théo-"logie depuis trois ans avec le projet d'entrer au séminaire; il "n'est donc pas libéral.

Aux trois cents francs, on ajoutera un habit noir, afin que, par son aspect, le précepteur en impose dès l'abord à ses élèves. Julien Sorel se rend chez M. de Rênal; en route,

p. 5. - "Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller "faire une station à l'église."

N'insistons pas... Suivons ce Tartufe chez M. de Rênal. Celui-ci le reçoit avec gravité, et lui dit:

p. 7.- " - Maintenant, monsieur, car d'après mes ordres, tout "le monde ici va vous appeler Monsieur (...), il n'est pas con-"venable que les enfants vous voient en veste."

Julien Sorel se voit doté d'une redingote. M. de Rênal pousse la bonté, - ou l'habileté, ou l'orgueil ? ,- jusqu'à lui faire confectionner un costume neuf, tout noir.

La prise de contact avec les enfants se fait avec une certaine solennité.

p. 7. - "Enfin, Julien parut. C'était un autre homme. C'eût "été mal parler que de dire qu'il était grave. C'était la gravité "incarnée. Il fut présenté aux enfants et leur parla d'un air "qui étonna Monsieur de Rênal lui-même".

" - Je suis ici, messieurs, leur dit-il, en finissant son allo-"cution, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est "que de réciter une leçon. Voici la Sainte Bible, dit-il en leur "montrant un petit volume in-32, relié en noir. C'est particuliè-"rement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la par-"tie qu'on appelle le nouveau Testament. Je vous ferai souvent "réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne.

Ceci ne manque point, malgré le danger qu'offre une telle expérience, d'une certaine habileté. Elle ne prouve rien en faveur de l'intelligence de l'individu; mais elle est bien propre à

frapper l'esprit des gens non avertis...

id.- " - Ouvrez-le au hasard, continua Julien, et dites-moi "le premier mot d'un alinéa. Je réciterai par coeur le livre sa- "cré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'ar- "rêtiez.

"Adolphe ouvrit le livre, lut un mot, et Sorel récita toute "la page avec la même facilité que s'il eût parlé français.(...) "Les enfants voyant l'étonnement de leurs parents, ouvrirent de "grands yeux."

"Cette scène valut à Julien Sorel le titre de monsieur; les "domestiques eux-mêmes n'osèrent pas le lui refuser."

C'est à ses facultés de phénomène de foire, que Julien doit d'être considéré comme supérieur à la domesticité, et particulièrement par cette domesticité même, dont, autrement, il aurait fait partie. Son savoir réel n'inquiète guère. Aucun des assistants ne serait d'ailleurs en mesure d'en examiner l'étendue

Le petit paysan est donc devenu monsieur. Va-t-il aimer l'état qui sert ainsi son ambition?

p. 7.- "Des enfants l'adorèrent, lui ne les aimait point; sa "pensée était ailleurs. Tout ce que ces marmots pouvaient faire "ne l'impatientait jamais. Froid, juste, impassible, et cepen- "dant aimé, puisque son arrivée avait en quelque sorte chassé "l'ennui de la maison."

Triste raison, hélas, d'être aimé...

Julien Sorel, sur qui tant d'études ont été écrites, n'a jamais, pensons-nous,été considéré dans son rôle de précepteur. A cet égard, il n'est qu'un petit paysan qui a reçu une instruction décousue, donnée en dépit du bon sens. On exige de lui, en

tout et pour tout, quand on le choisit comme précepteur, qu'il sache le latin et ne soit pas libéral.

C'est le type même de l'ambitieux, et la médiocrité de sa condition l'aigrit contre tous. L'enseignement qu'il donne est d'un vide incroyable. Il n'a pas reçu la moindre formation pédagogique, et, par surcroît, n'a, dans ce domaine, pas la plus petite lueur de bon sens. Il s'imagine, parce qu'il a de la mémoire, que la mémoire est la seule faculté à cultiver.

Le précepteur est haussé au rang de "monsieur", non pas tant pour que ses élèves le respectent et ne le considèrent point comme un domestique déguisé, mais pour que soit flattée la vanité du maître qui l'emploie.

Dans le domaine où Julien Sorel aurait peut-être pu montrer quelque humanité, dans ses rapports avec les enfants, il se révèle ce qu'il sera toujours jusqu'au point culminant du drame: froid, impassible, et cependant aimé...

Seul, en tout cela, éclate le mot "juste", et nous ne voyons nulle part Julien user de brutalités. Son abominable énergie morale agit jusque sur les enfants, qu'il fait plier sur son passage, comme il essayera de faire plier le monde, sans cris inutiles, mais en employant sa force impassible et froide.

VIE DE HENRI BRULARD, 1832

par Stendhal.

Publiée par Henry - Debrage.

Paris, librairie ancienne Champion, 1913

Un autre magister apparaît dans un roman, peu connu, de Stendhal. Mais ce nouveau personnage n'a pas même en sa faveur la jeunesse et la beauté de Julien Sorel, ni sa justice. C'est un abominable vieillard que l'abbé Raillane, le précepteur de Henri Brulard.

Le livre a été écrit en 1832 (lettre de Stendhal à Levavasseur, de Paris). L'action se passe entre 1786 et 1800, période que Stendhal lui-même détermine dans le livre, en l'appelant: "Enfance".

Avant Raillane, Henri Brulard a eu un autre précepteur.

p. 82.- "Joubert, mon pédant montagnard (...) qui me montrait "le latin, Dieu sait avec quelle sottise en me faisant réciter "les règles du rudiment, chose qui rebutait mon intelligence, "mourut".

A tout prendre, pourtant,

id.- "Cet affreux pédant, homme de cinq pieds six pouces, hor- "riblement maigre, et portant un redingote noire, sale, déchirée, "n'était cependant pas méchant au fond."

Aussi le pauvre Henri perd-il beaucoup en perdant Joubert, parce qu'il tombe après sur un triste sire.

id.- "Mais son successeur, M. l'abbé Raillane, fut dans toute "l'étendue du terme un noir coquin. Je ne prétends point qu'il "ait commis des crimes, mais il est difficile d'avoir une âme "plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus par-

faitement dégagée de tout sentiment d'humanité."

Bref, rien en lui qui excitât la sympathie. La répulsion qu'éprouve pour lui son élève devient littéralement maladive.

p. 83.- "Mon père le prit apparemment par vanité."

Cet abbé, en effet, était assez prisé comme précepteur, et choisi par des hommes connus et ~~xxxxxx~~ respectés.

id.- "Il venait de finir l'éducation de Casimir et Augustin "Périer et de leurs quatre frères."

Le résultat n'était pas, malheureusement, ce que Périer père eut pu en espérer:

id.- "Tous ces frères étaient fous au mois de mai, eh bien! je "crois qu'ils devaient répartir cet avantage à notre commun pré-"cepteur, M. l'abbé Raillane.

"Cet homme, par adresse, ou par instinct (...)était ennemi "juré de la logique et de tout raisonnement droit."

Nous nous imaginons volontiers l'effroyable retentissement d'un tel caractère sur des malheureux affligés de ses manifestations pendant des jours, des semaines, des mois entiers...

La seule qualité qu'il possédait, il la détruisait par un abominable mépris de la santé des autres:

p. 93.- "Une seule disgrâce manquait à ce Jésuite, il n'était "pas sale, mais au contraire fort propre. Il avait le goût des "serins des Canaries, il les faisait nicher et les tenait fort "proprement, mais à côté de mon lit."

Le malheureux Henri, qui couchait dans une chambre humide, sans soleil, devait subir l'épouvantable odeur répandue par une trentaine de serins qui vivaient là.

Au moins, l'abbé Raillane donnait-il un enseignement quelque peu remarquable à ses élèves? Fort remarquable, certes, mais par

ses défauts:

p. 96.- "Raillane, comme un vrai journal ministériel de nos "jours, ne savait nous parler que des dangers de la liberté," "(...) nous rendant ainsi le service de faire de nous des lâches".

Ceci pour les sentiments. Il y a mieux encore pour l'intelligence:

p. 100.- "Un jour, mon grand-père dit à l'abbé Raillane:

" - Monsieur, mais pourquoi enseigner à cet enfant le système "céleste de Ptolémée, que vous savez être faux?

" - Mais il explique tout, et d'ailleurs il est approuvé par "l'Eglise".

Au siècle des philosophes, c'est un peu excessif. Mais Raillane a beau expliquer tout, l'élève est malheureux:

p. 96.- " ... je devins sombre et haïssant tout le monde. Mon "grand malheur était de ne pouvoir jouer avec d'autres enfants."

Admirons surtout ce résultat:

p. 91.- "Mon horreur pour le métier de cet homme et pour ce "qu'il enseignait par métier arriva à un point qui frise la manie"

Pas plus que Julien Sorel, Raillane, le second éducateur que nous présente Stendhal, n'est sympathique. Son aspect même devait faire fuir la confiance. A ce propos, on n'a pas encore assez mis en relief, jusqu'ici, la nécessité, pour le pédagogue, d'avoir xx quelque prestance, et un physique suffisamment attrayant. L'exemple de Pestalozzi, laid, ne peut se mettre en travers de cette théorie. Ce qui ne nuisait pas à l'éducateur suisse (et qui sait?), ne peut être érigé en règle pour la moyenne des hommes, qui n'ont pas son génie. D'autre part, Pestalozzi avait la beauté que confèrent les qualités de coeur.

Raillane, et surtout son prédécesseur Joubert, sont les maîtres du "par coeur". Faire réfléchir, faire observer, éveiller les bons sentiments et ouvrir l'esprit, tout cela leur est étranger; apprendre, eux-mêmes, l'art d'enseigner, est le moindre de leurs soucis.

L'abbé Raillane n'a ni la beauté physique, ni la beauté morale que l'on peut, que l'on doit même, quand il s'agit de l'éducation, exiger de l'éducateur. Avec ses vices, sa malhonnêteté, le manque de conscience de son enseignement, il ne pouvait produire que des sots, des monstres ou des fous.

Stendhal dit: "je ne prétends pas qu'il ait commis des crimes"; or, c'est est un, que de fausser l'esprit des enfants, sciemment. De plus, dès que ceux-ci s'en aperçoivent, ils perdent, avec raison, le respect dû au maître et à son enseignement.

LE MAITRE D'ECOLE,

1839

par Frédéric Soulié. (action: entre 1800 et 1815).

Bruxelles, Société belge de Librairie Hauman et Cie, 1839.

Titre menteur s'il en fût! A peine trouvons-nous, dans tout le livre, quelques notes sur le maître d'école lui-même, ou sur son état. Tout le reste est un fatras d'aventures ineptes. Mais, enfin, le peu de chose qui puisse nous intéresser, donne cependant de suffisantes indications pour que l'on prenne la peine de les signaler.

p. 2.- "A une demi-lieue de Bourgoing (...) on voyait, en 1814, "une chétive maison...),

celle de Brutus, le maître d'école. C'est un enfant trouvé, baptisé ainsi par un officier d'état-civil imprégné des principes révolutionnaires de son époque.

p. 5.- "Au commencement de l'empire, lorsqu'on organisa les "lycées en régiments..."

on avait recueilli Brutus par charité dans l'un d'eux, et il tenait là l'emploi de "tambour". Il frappait des baguettes à toute heure du jour, pour le réveil, pour les repas, pour l'étude et pour les jeux. Enfin, Brutus

p. 8.- "... avait passé de l'état de tambour à celui de chien "de cour ou de pion comme disent les écoliers."

Ne trouvez-vous pas quelque âpreté dans ce terme de "chien de cour" ? N'importe, le pauvre Brutus monte en grade, et

id.- "... la restauration le trouva surveillant la classe des "élèves de septième, toujours malheureux, toujours bafoué, tou- "jours triste et morose."

Comment était-il devenu maître d'école à Bourgoing ? Qui donc avait pensé à le retirer de sa geôle ? L'Etat tutélaire, l'Université? Napoléon avait pensé à tant de choses !... Mais non:

id.- "Le vieux curé (de Bourgoing) avait résolu de doter sa "commune d'une école primaire; et comme son grand âge ne lui per- "mettait pas de remplir les fonctions d'instituteur avec la régu- "larité nécessaire, il avait appelé Brutus près de lui comme sup- "pléant. C'était une bien pauvre existence qu'il lui offrait, mais "toujours valait-elle mieux que sa position précaire au collège".

Cette existence, pourtant, ne le comblait guère:

p. 9.- "Le recteur de l'Académie avait alloué à Brutus cent cin-
"quante francs et un diplôme de capacité; la commune avait fourni
"sa quote-part au salaire de l'instituteur en le logeant gratis
"dans la maison dont nous avons parlé plus haut à charge pour lui
"de la tenir en bon état, ce qui représentait par an un loyer de
"soixante francs et quatre-vingts francs de réparation. Enfin le
"revenu de Brutus se complétait avec la rétribution payée par les
"garçons et les petites filles, et qui était de vingt sous par
"mois, dont dix sous étaient affectés aux frais de l'école atte-
"nant au presbytère, et dix sous étaient les appointements de
"Brutus. En somme, tout cela pouvait constituer une place de trois
cent cinquante francs."

Le maître d'école, qui doit avec cela nourrir une mère acariâ-
tre et une soeur exigeante, essaie d'augmenter ses ressources, et
il y parvient en donnant des leçons particulières.

p. 15.- "(M. Langefay, l'intendant) avait donc prié Brutus de
"venir donner des leçons particulières de lecture et d'écriture
"à ses charmants (ceci dit par antiphrase) marmots, et le maître
"d'école avait trouvé que c'était pour lui une bonne fortune ine
"commensurable, car M. Langefay ne lui avait pas offert moins de
"six francs par mois pour ses bons soins; et encore arrivait-il
"à Brutus d'attraper par ci par là une place à la table de l'in-
"tendant lorsque celui-ci était en humeur de faire xxx une partie
"de dames ou de dominos".

En somme, il était aux ordres de ce serviteur.

--- --- ---

Nous n'avions pas vu encore le maître d'école de village. Il
est peu instruit, peu payé, peu considéré. Il groupe dans sa clas-
se unique filles et garçons, dont il dépend en quelque sorte,

puisqu'ils le rétribuent, - de quelle médiocre façon!

Mais nous ne l'avons pas vu dans son vrai rôle. Nous ne savons rien de son enseignement, de ses méthodes, de ses propos, ni de son influence. Nous ignorons les réactions de l'auteur devant l'oeuvre de pédagogue du personnage qu'il campe, et nous aurons souvent l'occasion de faire une remarque identique pour d'autres romanciers.

Soulié, - comme tous ces auteurs qui ne se donnent pas la peine d'examiner l'efficacité de l'enseignement donné par le héros dont ils ont pourtant fait un éducateur, - s'occupe infiniment plus de l'aspect extérieur des choses qui concernent le magister: le logis, la rétribution des services, les rapports sociaux. Mais l'essentiel de la mission est oublié. La pédagogie est bien le moindre souci de ces auteurs qui ont prétendu mettre en scène un pédagogue. Que n'aurait-on pu tirer, pourtant, des rapports entre maître et élèves, entre maître et parents, surtout à cette époque, où le métier d'instituteur n'était pas encore entré dans une phase administrative aussi étroite que de nos jours.

L' AMOUREUX TRANSI

1840

par Paul De Kock. (action: entre 1830 et 1835).

Paris, A. Degorce-Cadot, s.d.

Qui l'eût cru, qu'il fût possible de trouver dans les livres de Paul De Kock de quoi se documenter sur l'éducateur ?... Pourtant, ses romans populaires ne sont pas à écarter, - du moins sous ce rapport. La meilleure des preuves en est fournie par "L'amoureux transi", Le héros de l'histoire naît vers 1820, et reçoit un précepteur vers sa douzième année. Le roman lui-même a vraisemblablement été écrit vers 1840, et le portrait du magister, quoique forcé, doit avoir été fait d'après nature. Bien des traits auront été fournis involontairement par un être réel comme l'auteur, et dont nous retrouverons les caractères essentiels dans un autre des romans de Paul De Kock, analysé plus loin.

p. 66.- "Le nouveau personnage (...) était un homme d'une qua-
"rantaine d'années, d'une taille moyenne, plutôt maigre, d'une
"figure commune, dans laquelle perçait le désir de se donner de
"l'importance et l'habitude de s'incliner servilement devant tous
"ceux qui, par leur position ou leur fortune, étaient au-dessus
"de lui."

Ce caractère de servilité semble être un cliché dont l'auteur se sert avec complaisance. Mais savourons la suite, et remarquons le nom donné à ce professeur:

p. 67.- "Monsieur Gérondif avait les cheveux bruns, épais,
"longs et gras, qui étaient taillés droits par devant, un peu au-
"dessus des sourcils, et qui, par derrière, cachaient le collet
"de son habit; sur les côtés ils étaient retenus par les oreilles

~~qui les maintenaient en respect."~~

Si les cheveux gras et longs sont repoussants, ce n'est rien encore au regard de ce qui suit:

id.- "Un nez beaucoup trop gros (...) ~~pour le reste de sa figure, et~~ "~~qui était presque toujours~~ orné de petits boutons, nuisait infi- "niment à l'ensemble de la physionomie du professeur; et l'habitu- "de que celui-ci avait prise de le gratter et de le bourrer de ta- "bac donnait continuellement à cette proéminence un aspect rouge "et noir fort tranchant."

Abordons un autre domaine, où la nature n'est plus maîtresse. Il s'agit des vêtements; le caractère de l'homme peut s'y manifester avec éclat. Avant tout, n'oublions pas l'époque, où certaines professions se piquaient d'étiquette; un médecin, par exemple, se fût cru déshonoré pour n'être sorti sans chapeau haut de forme; les anciens militaires se sanglaient dans des redingotes étriquées... Le Gérondif de Paul De Cock veut se différencier des vils paysans qui l'entourent, par ~~sa tenue~~ sa tenue.

p. 67.- "Le costume du maître d'école était sévère, car il avait "la prétention d'être tout noir; l'habit, le pantalon et le gilet "étaient bien en drap de cette couleur, mais le temps avait exer- "cé de tels ravages sur tout cela, qu'il avait fallu souvent appo- "ser des pièces sur chacune de ces parties du costume, (...) ~~ce, soit inadvertance de la part de celui qui avait fait ces réparations, soit que le drap noir fût plus rare que les autres dans le pays,~~ "on avait employé des morceaux bleux, verts, gris ou même noisette, "pour mettre des pièces à l'habit, au pantalon et au gilet de M. "Gérondif, ce qui lui donnait une certaine ressemblance avec un "arlequin; joignez à cela des chaussons et des sabots pour chaus-

"sure et une tenue généralement fort sale, vous aurez une idée du personnage que l'on venait quérir pour servir de professeur au jeune marquis de Grandvilain."

Le malheureux Gérondif n'avait, et ne pouvait avoir, que des velléités d'élégance. Les chaussons et les sabots devaient déranger quelque peu l'ordonnance générale du costume. Mais il y a aussi le chapitre des chapeaux:

p. 68.- "M. Gérondif ne mettait jamais de chapeau ni de casquet-
"te, et on ne se rappelait même pas lui avoir vu aucune espèce de
"coiffure à la main. Lorsqu'il pleuvait, il avait un vieux para-
"pluie qui ne possédait que trois baleines, sans doute lorsque no-
tre maître d'école mettait bravement sa fête."

Nous savons déjà que M. Gérondif portait chaussons et sabots. Hélas, les pieds qu'il y cachait étaient aussi mal en point que ceux de M. de Lâtre, si complaisamment décrit par Pigault-Lebrun.

p. 68.- "Le maître d'école, qui souffrait beaucoup de durillons
"et de cors aux pieds, était venu en s'appuyant fortement sur le
"bras de Jacquinot."

L'ordinaire de cet homme estimable était plutôt maigre, et il le préparait lui-même:

p. 68.- "En apprenant qu'on le demandait de la part du marquis
"de Grandvilain, le professeur ne s'était pas donné le temps de
"retirer ses pommes de terre du four de la boulangère, et il n'a-
"vait pas plus jugé nécessaire de se laver les mains, besogne
"qu'il ne faisait du reste que les dimanches et jours de fête."

C'est là, sans doute, une des bonnes manières qu'il apprendra au jeune marquis.

id.-" ... le professeur s'était arrêté sur le seuil de la porte,
"très embarrassé de savoir s'il ôterait ou s'il garderait ses sa-

"bots (...) pour se présenter devant les personnes de distinction qui "le faisaient demander; enfin il se décide à se présenter en ex "chaussons."

Nous savons le maître d'école servile. Mais, comme l'eût fait La Fontaine, De Kock ne dit rien qu'il n'appuie de quelque exemple

id.- "M. Gérondif se précipite au-devant de lui (le domestique, "qu'il prend pour le maître) en souriant (...) de la façon la plus co "pable de faire voir ses molaires et ses incisives et le salue "en disant:

" - A tout seigneur, tout honneur!... Salutatem vos (sic)... "Monsieur le marquis, je m'estime bien heureux d'être en ce mom "ment devant vous... présentement."

Mais on lui montre son erreur:

p. 69.- "Excusez la méprise... errare humanum est... je me "rends à vos ordres, monsieur le marquis... Je n'ai pas même pris "le temps de terminer ma légère réfection... afin d'être vivement "prêt à vos commandements."

Monsieur Gérondif sait le latin. Aussi le fait-il bien voir, et il émaille ses discours de citations, qui produisent d'autant plus d'effet qu'elles s'adressent à de pauvres gens ignorants.

pp. 69, 70, 72, 79.- "Salutatem vos... errare humanum est... "ut itérum,... ecce rem... applaudite cives... est médius in "rebus!"

Comme on peut s'en apercevoir, elles sont d'une rare sottise, et les fautes n'y manquent pas. Mais, après tout, est-ce bien Gérondif le coupable? Ne serait-ce pas l'auteur, trahi par sa propre mémoire ?

Si Gérondif s'en tenait là, on pourrait peut-être lui pardonner. Mais parsemer élégamment son discours de locutions latines

ne lui suffit plus. Il verse dans le style pompeux:

p. 69.- "... permettez-moi de vous dire, brave Eumée, car vous "me rappelez beaucoup ce vertueux et fidèle serviteur d'Ulysse, "roi d'Ithaque... J'ignore cependant s'il était chauve aussi, Ho- "mère ne le dit pas, mais c'est probable."

Après avoir convenablement médusé son interlocuteur, M. Gérondif consent à tracer un petit programme des études ~~qui lui sem-~~ ~~blent propres~~ dextrices à développer l'esprit de son futur élève. Admirons-en l'éclectisme, particulièrement ~~mais n'essayons pas de nous en inspirer, tout au~~ ~~moins~~ pour de tout jeunes gens qui n'ont, jusqu'à ce jour, pas encore goûté même de l'alphabet.

p. 70.- "J'apprendrai à M. le marquis, outre l'écriture et les "mathématiques, sa langue à fond, de manière à ce qu'il puisse la "parler comme moi, je veux dire avec élégance... De plus le latin, "le grec, l'italien, la philosophie, l'histoire, tant ancienne que "nouvelle; la mythologie, la rhétorique, l'art de la versification, "la géographie, l'astronomie, un peu de physique et de chimie, de "minéralogie... de..."

Tout ceci est excessif et ridicule. Paul De Kock a forcé la note. Cependant, il y a là sans doute le reflet de ce que l'auteur ~~a vu~~ ~~a vraisemblablement ingurgité lui-même~~ au collège. Ne crions pas trop vite à l'invraisemblance. ~~Mais la verve de l'auteur ne tarit pas.~~ [On dirait que le portrait ~~de M. Gérondif~~ Paul de Kock a enthousiasmé, et il ne dote pas ~~Gérondif~~ ~~celui-ci~~ de modestie!

p. 70.- " - Si vous désirez encore autre chose, vous n'aurez "qu'à parler... J'ose dire que pour le savoir je suis un puits... "un véritable puits... A cinq ans j'avais un prix de mémoire; et "à sept ans j'avais trois couronnes sur la tête... en chêne... com- "me les druides, anciens prêtres gaulois qui vénéraient Teutatès

"ou Mercure et le gui, plante parasite, qui, selon eux, guérise
"sait tous les maux. Je ne suis pas de leur avis : j'ai des cors
"dont je souffre beaucoup ; j'ai mis du gui dessus, et ils me
"font encore plus mal."

La note finale est pour le moins inattendue. Mais on ne peut dire que M. Gérondif ait acquis une science vaine en apprenant l'histoire! Il se grise de son propre savoir

~~"... le maître d'école (...) s'écoutait lui-même parler~~
~~"avec beaucoup de complaisance".~~

Mais, comme on ne vit pas de beaux discours, il faut songer à de basses contingences. M. Gérondif y songe:

p. 70.- " - Pour inculquer à M. de Grandvilain le plus de scien-
"ce qu'il me sera possible, il me semble qu'en vous demandant
"quinze francs par mois... je... ~~si vous trouvez que ce soit trop,~~
~~nous réduirons la somme et...~~ Mais son intelocuteur, ébloui, - et ignorant, leur dit:

" - ~~Oh! non pas!~~... je vous offre cent cinquante francs par
"mois, ~~monsieur, et je trouve que ce n'est pas trop pour tout ce~~
~~"que vous savez.~~

" - Cent cinquante francs... par mois ! ... s'écrie M. Gérondif
"dont les traits expriment une ivresse indicible. ~~Cent cinquante~~
~~"francs??? je les accepte, monsieur Jasmin~~... je les accepte avec
"reconnaissance... et je m'en rendrai digne... Je passerai pres-
"que toute ma journée avec mon élève... ma classe ne me gênera
"pas... j'ai un sous-maître, d'ailleurs, auquel je donne trois
"francs par mois... je l'augmenterai si c'est nécessaire, et au
"besoin je quitterai ma classe, ~~pour me consacrer entièrement à~~
~~"l'enfant intéressant que vous me confiez.~~"

Voilà au moins de la conscience professionnelle! Et que dites-vous de ce sous-maître, qui gagne trois francs par mois? On se

demande vraiment de quoi vivait celui-là, si M. Gérondif ne mangeait que des pommes de terre! ...Et, sans doute, devait-il avoir faim pour dix, si nous en jugeons d'après l'appétit montré par son supérieur :

p. 71.- "Nicole a apporté du vin, des verres. M. Gérondif accepte volontiers à boire, mais il demande à la paysanne une croûte de pain, parce que, n'ayant pas eu le temps de faire cuire ses pommes de terre, il a l'estomac creux. Nicole va chercher ce qu'elle a de provisions et les place sur la table; alors M. Gérondif commence par se couper un énorme morceau de pain et attaque un plat de boeuf et de haricots avec une vivacité qui a quelque chose d'effrayant."

Sans doute, la satisfaction des vils besoins terrestres réveille-t-elle dans l'âme du magister de nobles sentiments, car il s'écrie à un moment donné :

p. 72.- "Nous avons parlé de science, mais il y a un autre article dont nous n'avons pas encore parlé... C'est celui des moeurs. De ce côté, vous pouvez aussi vous reposer sur moi. (...) J'ose dire que les miennes sont irréprochables ! Je veux qu'il en soit de même de mon élève."

Ses moeurs sont irréprochables. N'en doutons pas. Mais il n'a pas l'art de modérer ses passions, car, mis en appétit par l'aubaine inespérée qui lui est tombée du ciel, (vingt fois, mensuellement, ce que reçoivent les maîtres ordinaires les mieux payés de son temps), il fait des tentatives de plus en plus hardies pour délier les cordons de la bourse, du client.

pp. 72-73.- " ... pour commencer les études de M. le marquis, il me faut acheter des livres élémentaires... des grammaires... des dictionnaires... ceux de ma classe sont usés... je ne me

"crois pas assez en fonds en ce moment pour faire ces achats...
"si monsieur Jasmin pouvait m'avancer un mois d'avance, alors..."

Et, quand il a obtenu ce qu'il demandait, en ce langage trébuchant, quelle transformation dans ce doux moraliste !

p. 73.- "Le maître d'école regarde d'un oeil avide la somme "que l'on vient de lui compter. (cent vingt francs en or, et trente francs en pièces de cent sous). Il la prend, la compte et la "recompte plusieurs fois; il la met dans sa poche, la retire pour "la compter de nouveau. Il ne peut se lasser de manier cet or et "cet argent." ~~Jamais encore il ne s'était vu à la tête d'une pareille somme.~~"

Ne croyez pas cependant qu'il se mettra à thésauriser ! Non, son âme est plus noble, et il le montre bien, car :

p. 76.- " M. Gérondif (...) s'était acheté un costume entièrement neuf ; il ne ressemblait plus à un arlequin, et on le "rencontrait maintenant avec un chapeau et un véritable parapluie"

Et quelle est, pensez-vous, la formation intellectuelle de cet homme auquel on confie un enfant, auquel on dit : voici un cerveau, voici un coeur, voici un avenir, à vous de former tout cela, pour que cela devienne un homme ?

p. 75.- "(M. Gérondif) ~~n'était point un vrai savant ; mais il "aurait pu passer pour tel aux yeux de bien des gens. Il~~ avait "essayé de tout, ayant voulu dans sa jeunesse tenter une foule "de professions et ne s'étant fixé à aucune; ayant eu le désir "d'être médecin, pharmacien, chimiste, astronome, géomètre, commerçant, et même poète, après s'être fourré dans la tête les "premières notions de diverses connaissances, ne réussissant en "rien, il avait fini par se faire maître d'école."

Et ce dernier trait, malheureusement, a bien longtemps été

~~[illegible].~~

trop juste ...

— — —

Paul De Kock, à son tour, nous offre donc un nouvel exemple du manque de préparation méthodique, - ce qui devait être, semble-t-il, le vice capital des éducateurs jusque vers 1840. En vérité, M. Gérondif ne mérite pas le titre d'éducateur ! Sentiments bas, cupidité, sottise infatuation, malpropreté, il ne lui manque rien de ce qui peut rendre un homme odieux, et un magister abominable.

C'est le type même du raté prétentieux, satisfait de jeter de la poudre aux yeux des ignorants, et faisant grand étalage d'une inutile et burlesque science, - ou plutôt, d'un semblant de science. N'était l'auteur et sa manie de la charge, on pourrait se demander avec inquiétude si beaucoup de maîtres d'école, en son temps, réunissaient en eux tant de défauts...

De tels exemples expliquent aisément le mépris dans lequel de pareils pédants devaient être tenus par les gens quelque peu instruits, ou dotés d'un clair bon sens. Mais, d'autre part, on peut se demander ce que devenaient et à quoi servaient les écoles normales qui, cependant, existaient à cette époque : nous n'avons pas rencontré, au cours de nos très nombreuses lectures, un seul auteur qui nous décrivît un maître issu d'elles, et n'avons donc pu nous faire une opinion à ce sujet.

En ce qui regarde Gérondif, on ne peut que s'étonner de la médiocrité d'une pareille vie, et plus encore de celle du sous-maître, qui gagnait 3 francs par mois... De tels émoluments ne devaient pas attacher bien puissamment ces hommes à leur métier, et ceux qui l'exerçaient devaient, vraiment, n'avoir jamais été capables de faire autre chose...

LA MAISON BLANCHE , vers 1840
action : 1825.

par Paul De Kock.

Paris, Jules Rouff et Cie, s. d.

Nous allons retrouver, dans le magister de "La maison blanche", les caractères essentiels de M. Gérondif, le raté devenu maître d'école, puis promu précepteur, de "L'amoureux transi". L'action, qui se passe en 1825 (p. 6), nous montre :

p. 182.- " M. Férulus, qui tient une petite pension dans les en-"virons, et compte aussi être l'instituteur de la famille du nou-veau venu".

M. Férulus! Est-ce assez explicite! Le maître de pension a des talents divers, car, lors d'une petite fête donnée en l'honneur du nouveau châtelain de l'endroit,

id.- "M. Férulus, qui ne joue d'aucun instrument, mais chante "comme si on l'avait chassé de l'Opéra, a composé un choeur qu'il "sera forcé de chanter seul..."

Car on flatte les puissants du mieux que l'on peut! Et M. Féru-lus, pour montrer sa belle voix, - pardon: son beau langage et son profond savoir, - se lance dans le style ampoulé :

p. 184.- "Si j'en crois la renommée, qui m'a parlé par le canal "de votre valet de chambre, vous réunissez dans une seule et même "personne la sagesse de Socrate, la justice d'Aristide, la gran-"deur de Thémistocle et l'éloquence de Cicéron," etc....

Naturellement, M. Férulus sait le latin, tout comme Gérondif, son illustre confrère, et il le montre (mais non sans erreurs...)

p. 184.- " Albinos dies notanda lapillo... vitam impendere ve-"ro... Inveni portum...Felix qui potuit rerum cognoscere causas"

Après tant de beaux discours,

p. 184.- "M. Férulus (...) reprend du tabac".

Ce maître de pension prise, toujours comme Gérondif, et sans doute pour imiter ce qu'il croit être les bonnes manières. M. Férulus est, lui aussi, tout de noir habillé ; mais, au moins, il a un chapeau, et une certaine civilité.

p. 211.- "M. Féulus, habillé de noir des pieds à la tête, avec "de la serge reteinte, et tenant sous son bras un feutre qui n'a "plus aucune forme, entre dans la pièce où il est la société, et "s'incline profondément en prononçant un salutem omnibus".

Il est modeste tout juste ce qu'il ne faut pas, et il a en tête un vaste programme, peut-être difficile à appliquer intégralement. Un de ses interlocuteurs lui demande :

p. 203.- " - Y a-t-il des gens un peu distingués dans les en- "virons ?

" - Pas beaucoup... Quelques campagnards... quelques esprits "obtus, qui n'envoyent pas seulement leurs enfants dans mon pen- "sionnat. - Ah! vous tenez un pensionnat ? - Oui, (...) un pen- "sionnat masculin. Je prends les enfants depuis l'âge de deux ans "jusqu'à vingt-cinq; je leur apprends tout indistinctement!... "Quand ils sortent de mes mains, ils foudroient tout le monde; "ils terrassent tous leurs adversaires par la force de leur lo- "gique!... Belles-lettres, philosophie, physique, philologie, chi- "mie, mathématiques, langues mortes, langues vivantes, écriture "anglaise, ronde et bâtarde... J'apprends tout cela à mes externes "pour six francs par mois."

Nous le croyons sans peine quand il dit qu'on apprend chez lui tout "indistinctement"... Et vraiment pour rien!

Enfin, en ce qui regarde le manque de sobriété, M. Férulus n'a de leçons à recevoir de personne :

p. 204.- "M. Férulus ne fait que tendre et que vider son verre".

M. Férulus est une pâle réplique de M. Gérondif. Mais les caractères généraux sont trop semblables pour que nous puissions douter que tel était bien, dans l'esprit de Paul De Kock, le type même du magister de son temps, - dans les villages tout au moins.

Hélas, tout cela était peut-être vrai, du vague latin au tabac et à la boisson, et a dû donner, - et maintenir, - dans l'esprit de bien des gens, une triste opinion de l'enseignement en général et des maîtres en particulier. Sottise, suffisance, manque de préparation pédagogique et de conscience professionnelle, programmes fantaisistes, indignité de l'attitude, rien ne manque à ces éducateurs pour être ridicules et odieux.

L'EDUCATION SENTIMENTALE, (1843 - 1845)

par Gustave Flaubert. Version de 1845

Paris, Librairie de France (F. Sant'Andrea et L. Marcerou, 1924).

Pas plus que Balzac, Flaubert ne peut être oublié quand on parle du roman français. Pas plus que Balzac, Flaubert n'a pris un éducateur comme personnage principal d'un de ses romans. Mais, quand les nécessités d'un livre lui en font décrire un, l'être qu'il crée est animé d'une vie merveilleuse. Tous les dons de l'écrivain se rencontrent sur ce modeste personnage, qui prend alors un relief extraordinaire.

"L'Education sentimentale" nous introduit dans une pension familiale où le patron est en même temps professeur et restaurateur:

p. 11.- "L'établissement avait bonne apparence.

" (...) Quand les parents avaient vu cela, il étaient ravis, "leur enfant respirerait le bon air, ils passaient dès lors par "toutes les conditions; elles étaient fort dures.

"Car si M. Renaud prenait peu d'élèves, c'étaient des élèves "choisis; il n'en avait pas plus de cinq ou six, auxquels il con- "sacrait tout son temps et toute sa science. On y préparait les "jeunes gens à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole normale et aux "baccalauréats de toute nature; il recevait aussi des étudiants "en médecine et en droit, se contentant pour ces derniers de leur "recommander de ne pas perdre de temps, c'était tout ce qu'il leur "enseignait.

Comme on peut le voir, la tradition de l'éclectisme ne se perdait pas dans les établissements privés. Mais revenons à M. Renaud et notons ce portrait d'un éducateur français du milieu du XIXe s.

p. 11.- "Du reste, ils l'aimaient tous, non point qu'il eût cette raison ardente qui séduit la jeunesse et l'attire vers les "vieillards, mais c'était un bonhomme facile, leur rendant la vie "douce et tranquille, passablement cordial, assez bouffon et ama- "teur de calembours.

"Il paraissait malin à la première entrevue et bête à la seconde; il souriait souvent d'une manière ironique aux choses les "plus insignifiantes, et, quand on lui parlait sérieusement, il "vous regardait sous ses lunettes d'or avec une intensité si pro- "fonde qu'elle pouvait passer pour de la finesse; sa tête, dégar- "nie sur le devant et couverte seulement sur la nuque de cheveux "blonds, grisonnants ou frisés, qu'il laissait pousser assez longs

"et qu'il ramenait soigneusement sur les tempes, ne manquait pas "d'intelligence ~~et~~ ni de candeur."

On dit que les ânes périssent par les pieds. Dans les romans, beaucoup d'éducateurs sont mal lotis de ce côté. M. Renaud avait les siens sensibles. Flaubert fait discrètement allusion à quelque infirmité cachée :

p. 12.- "Si les chaussons de Strasbourg n'avaient pas existé de "son temps, il les aurait inventés; il en portait continuellement, "hiver comme été, au grand désespoir de sa femme, et gémissait pen- "dant une heure quand il fallait sortir et passer des bottes."

Ce professeur se vêtait avec une agréable négligence; peut-être, de nos jours, son allure étonnerait-elle quelque peu. Mais il continue la grande tradition, puisque nous avons vu M. de Lâtre, créé par Pigault-Lebrun, se couvrir, lui aussi, d'une robe de chambre.

p. 12.- "Madame Renaud lui avait brodé une calotte grecque, ~~dont~~ "~~[illegible]~~ (...) dont il se couvrait le chef dans son cabinet, "où il restait toute la journée à travailler ~~et~~ à donner ~~ses~~ le- "çons; il avait toujours le corps enveloppé d'une robe de chambre "en tartan vert à raies noires; c'était l'ennemi le plus déclaré "des habits et des dessous de pied."

L'institution privée marchait bien. Hélas, des malheurs conjugaux ont fondu sur le malheureux maître de pension, et nous le retrouvons quelques années plus tard, ayant fait peau neuve; mais quelle déchéance !

p. 282.- " (Renaud) est maintenant un véritable maître de pen- "sion, un marchand de soupe et de latin; il a vendu son ancienne "maison, renoncé à son système d'écucation particulière, et s'est "acheté un grand établissement où il reçoit des élèves à des prix "modérés; aussi le noble genre de l'institution que nous lui avons

"connue a-t-il été remplacé, dans la nouvelle, par un autre plus "ordinaire et plus commun : ce n'est plus la salle à manger, c'est "le réfectoire, avec ses tables peintes en rouge et ses carreaux "lavés tous les samedis; il n'y a plus de jardin, on joue dans la "cour carrée, sablée, plantée de six tilleuls chétifs, sur lesquels "les écoliers écrivent leur nom. ~~xxxxxxxxxxxxx~~ (...) M. Renaud "lui-même tient l'étude des grands".

"M. Renaud se livre tout entier à ses affaires, il conduit "lui-même ses élèves au collège".

Ne nous le dissimulons pas : Flaubert a, pour M. Renaud, une forte dose de mépris. Il en fait un homme très quelconque, sans grandeur, sans esprit, et doté de science tout juste ce qu'il faut.

Cependant, il a des qualités. Il consacre à ses élèves tout son temps et toute sa science, et il n'essaye pas d'enseigner ce qu'il ne sait pas, ou sait mal. Son système d'éducation familiale n'est pas si sot. Plus tard, il s'occupe encore activement de l'enseignement lui-même. Mais, à côté de ~~xxx~~ cela, que de défauts!

Flaubert, qui, dans ses autres romans, a si fort le souci du passé de ses personnages, ne nous en dit rien ici. Nous ignorerons donc toujours où M. Renaud a fait ses études, conquis ses diplômes, et appris son métier d'éducateur. Nous ne saurons pas, non plus, pourquoi il a adopté ce métier.

C'est "un marchand de soupe et de latin", dans toute la force des mots.

MARTIN, L'ENFANT TROUVÉ, 1846

ou les Mémoires d'un Valet de Chambre,

par Eugène Sue.

Bruxelles, H. Bourlard, 1846.

Chose curieuse, le magister garde, auprès des romanciers populaires, une assez grande vogue, et les renseignements fournis par les Paul De Kock, les Eugène Sue, sont souvent plus précieux, dans le cas présent, ceux fournis que par d'autres auteurs plus prisés, ou dont les livres ont pour protagonistes les éducateurs eux-mêmes.

Dans "Martin, l'enfant trouvé", nous voyons surgir quelques pédagogues assez curieux; mais, surtout, nous trouvons des détails fort précis sur la condition de l'instituteur vers le milieu du XIXe siècle, en France.

On nous montre aussi

p. 94, livre II.- "M. Raymond, maître de pension,"

En veine de bonté, il prend à part le fils de son concierge, élève brillant, mais disgracié par la nature :

p. 97.- "- Requin (...) je ne vous considère plus comme mon "élève, mais comme mon fils; je serai moi-même votre répétiteur, "et vous mangerez à ma table."

Quelle grandeur d'âme, quelle noblesse de sentiments! Ouais!

p. 98.- "... ses bontés étaient féroces (...) Du jour où je devins l'élève favori de M. Raymond, je fus pour lui une annonce, "une enseigne, une réclame vivante destinée à achalander son ins- "titution par le retentissement de mes succès extraordinaires, "nécessairement attribués à l'excellente éducation que l'on devait "recevoir chez M. Raymond."

~~M. Raymond avait fait ainsi un excellent "placement"~~

~~p. 102.- "M. Raynaud triomphait en moi, et triomphait fructueu-~~
~~"sement : les élèves affluaient chez lui".~~

Commerçant de premier ordre, Raynaud vend fort cher son établissement. Le malheureux Requin, ~~son élève~~, exposé, ~~par la succession du maître de pension~~, cherche des élèves à son tour. Inhabile, manquant d'entregent, il se voit secourir par son hôtelier qui lui dit :

p. 114.- " -Je vous ai trouvé un élève; vous gagnerez trente "francs par mois, un franc par cachet".

Ce travail nous donne une idée de la considération dans laquelle était tenu le travail intellectuel...

Abandonnons les professeurs privés pour rencontrer un magister appartenant à l'enseignement public, officiel.

p. 255.- "Claude Gérard! Je ne puis écrire ce nom sans un pro- "fond sentiment d'admiration, de tendresse et de reconnaissance."

p. 259.- "Il était alors instituteur dans cette commune, fonc- "tions qui, acceptées comme il les envisageait, équivalent à un "imposant sacerdoce..."

Mais ce sacerdoce ne semble pas nourrir celui qui l'exerce :

p. 255.- "Je vis devant moi un homme de trente ans environ, de "taille moyenne, d'apparence robuste, misérablement vêtu d'une "blouse rapiécée çà et là; ses pieds nus disparaissaient à demi "dans des sabots garnis de paille; il portait un vieux chapeau de "feutre gris à fond plat et à larges bords, pareil à ceux dont se "coiffent les charretiers."

~~"de feutre gris à fond plat et à larges bords, pareil à ceux "dont se coiffent les charretiers; ses traits grossiers n'avaient "rien de régulier, mais ils frappaient par leur expression de mé- "lancolique douceur et de gravité."~~

Nous trouvons, quelques pages plus loin, une scène qui oscille entre le grotesque, l'odieux et l'incroyable. Les personnages sont, tout d'abord la servante du curé, - madame Honorine, - et l'instituteur ensuite:

p. 263.- " - D'abord, je voudrais savoir pourquoi vous n'avez "pas rangé et balayé à fond la sacristie (...)

" - J'ai commencé à la balayer, mais l'heure de ma classe est "venue (...)

" - ~~Je me moque de votre classe, mais~~ (...) La sacristie passe avant "votre classe, peut-être. Est-ce qu'on ne vous paie pas pour la "tenir propre?

" - Il est vrai, madame Honorine.

" - Alors, s'il est vrai, pourquoi êtes-vous aussi fainéant? "Et le colombier? Voilà plus de huit jours que vous n'y avez plus "mis les pieds, il est dégoûtant. Monsieur le curé y est monté "tantôt, il en a eu le coeur soulevé... Il est furieux contre "vous!

" - Madame, permettez...

" - On ne vous paie pas pour nettoyer le colombier, allez-vous "dire; si ça ne fait pas pitié..."

Comme si cela ne suffisait pas, un gamin vient couronner le tout, en disant:

p. 263.- " ... il y a une fosse à creuser pour demain; voilà "ce que monsieur le curé m'envoyait vous dire" .

L'auteur, dont le public se recrutait en majeure partie dans

les villes, s'est dit sans doute que tout cela semblait fort peu plausible. Alors, il a tout simplement donné ses sources, - et quelles sources!, - montrant de la sorte son souci d'exactitude et la valeur de sa documentation. C'est pourquoi nous trouvons et sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter le moindre commentaire, tant les textes sont éloquents par eux-mêmes:

(Ce qui suit se trouve en note dans le roman)

pp.264, 265, 266, 267.- "Quoique l'odieux et le ridicule rivalisent dans ce tableau de la misérable condition faite à l'instituteur de la commune,(a) ce seul dispensateur de l'éducation populaire, il faut bien se garder de voir dans ces faits la moindre exagération, et surtout une exception. Nous lisons dans un excellent livre officiel, conséquemment fort modéré, mais écrit sous l'empire des plus généreuses pensées:

" "Nous disons donc que l'instituteur est souvent regardé
" " dans la commune sur le même pied qu'un mendiant (212); qu'en-
" "tre le pâtre et lui, la préférence est pour le pâtre (213);
" "que les maires, quand ils veulent donner à l'institu-
" "teur une marque d'amitié, le font manger à la cuisine (214)."

Et plus loin: "Toujours pousuivis par cette nécessité de se ré-
" "cupérer de la somme exorbitante de deux cents francs qu'il
" "fallait donner à l'instituteur, bien des conseils municipaux
" "ont voulu comprendre au moins dans cette allocation une foule
" "de fonctions différentes, qui seules suffiraient à absorber
" "son temps. - Il faut qu'il soit fossoyeur et tambour, qu'il
" "nettoie le lavoir public, qu'il monte l'horloge, qu'il cumule
" "les fonctions de chantre et de sacristain, qu'il paie les hos-
" "ties, blanchisse le linge de l'autel, et qu'il paye les ba-
" "lais (234)".

" (Extrait des rapports des 490 inspecteurs chargés d'inspecter

(1) les mots soulignés sont en italiques dans le texte original

"les écoles de France).

" "(212) Pour les instituteurs, vous les trouverez pauvres, mal
" "vêtus, faisant la classe en sabots, sans bas, sans gilet ni
" "cravate. Malgré les tristes idées que je me faisais de l'ins-
" "truction dans ces contrées, j'étais loin de penser que les
" "instituteurs fussent dans un état aussi déplorable. Retirant
" "de chaque élève, avec beaucoup de peine, 30, 40 et quelquefois
" "même 25 centimes par mois, mariés, chargés d'enfants, que peu-
" "vent-ils devenir? (214). - Mais ne recueillant de sa profession
" "d'instituteur qu'une centaine de francs par an tout au plus,
" "Rxxx sert de domestique chez un fermier. (234). - Dans les
" "marchés, toutes les fonctions du maître d'école se trouvent
" "stipulées. Il est chantre, sacristain, fossoyeur, secrétaire
" "gratuit de Monsieur le Maire et domestique de Monsieur le Cu-
" "ré (214). - A Saint-Antonin, Rxxx, instituteur, valet de ville,
" "sonneur et fossoyeur de tombes était absent."

" (Extrait des Tableau de l'instituteur primaire en France, d'a-
" près des documents authentiques, par M. Lerrain, professeur
" de rhétorique au Collège Louis-le-Grand.)

Dans ces conditions, il était à prévoir que le logis du maître d'école ne serait pas brillant, et Eugène Sue nous montre le paria dans son humble intérieur.

p. 266.- "Un entourage, fait de ces claies dont on se sert pour "parquer les troupeaux, séparait de l'étable le réduit où logeait "Claude Gérard. A la faible lueur d'une chandelle qu'il alluma, "je vis, au-dessus du grabat de l'instituteur, quelques planches "chargées de livres; dans un coin, appuyé au mur, un tableau de "bois noir, où l'on apercevait encore des chiffres tracés à la "craie, tandis que, sur une table boiteuse, étaient empilés un

"assez grand nombre de cahiers d'écriture."

L'auteur constate avec amertume:

p. 295 "...nous avons relégué l'école dans une étable infecte, "malsaine, et le taux de la redevance de chaque enfant en état de "payer a été fixé à un sou par mois."

En dépit de sa mauvaise littérature, Eugène Sue, après Paul De Kock, nous donne, sur le magister, des renseignements sociologiques précieux, que nous n'avions pas rencontrés dans les plus brillants portraits littéraires trouvés jusqu'ici.

Si nous en croyons notre auteur, on faisait, de son temps, une situation misérable au maître d'école. Pourtant, malgré cela, celui qu'il nous présente exerce son métier comme un véritable sacerdoce, y consacrant tout le temps que lui laissait la bonne volonté de ceux qui l'exploitaient pour une croûte de pain.

Bien entendu, on pourrait présenter quelques objections. Notamment, on pourrait prétendre que, vers 1850, la monnaie avait une puissance d'achat autrement forte qu'aujourd'hui; que, de plus, les besoins étaient moins grands; que, enfin, l'instruction médiocre des instituteurs ne justifiait peut-être pas une meilleure rétribution de leurs services.

Nous pourrions, à notre tour, répondre bien des choses. Même en multipliant par vingt (ce qui est exagéré), pour l'ajuster aux circonstances actuelles, le salaire de l'instituteur, c'est encore dérisoire, honteusement (Voit-on un instituteur de nos jours touchant annuellement une somme de 2.000, 3.000 ou 4.000 francs, en tout et pour tout ?). Les besoins étaient limités; oui, mais le malheureux aurait été fort en peine de satisfaire le moindre désir... Et puis, c'était sur le nécessaire qu'il devait rogner,

et non sur un chimérique superflu. Enfin, s'il avait une instruction vraiment médiocre, est-ce bien à lui qu'on devait s'en prendre?

Quelles devaient être les leçons données par ces malheureux maîtres d'école, perdus dans les campagnes, soumis aux caprices et aux exigences des petits potentats de l'endroit, et logés avec les bestiaux? Quel respect devaient avoir pour eux les enfants, alors que ceux-ci voyaient ces parias se livrer à de basses et souvent dégradantes besognes? Comment devaient-ils considérer cet homme qui abandonnait le livre où il leur avait appris à lire, pour aller manier le râteau et l'étrille chez leur propre père, afin de gagner de quoi ne pas mourir de faim? Et quels étaient les sentiments qui naissaient dans leur coeur lorsqu'ils remettaient au pédagogue les cinq ou six sous mensuels que les parents avaient donnés en rechignant ?

Le grand étonnement, c'est de voir le romancier populaire prendre avec une telle énergie la défense de l'instituteur, montrer aussi clairement la noblesse et l'étendue de sa tâche, et dénoncer aussi courageusement ceux qui tentent de rabaisser le magister au niveau le plus bas de la société.

Le vent tourne. Les moeurs changent, et les idées nouvelles font lentement leur chemin. L'instituteur, bientôt, va se hausser un peu dans l'ordre social. Nous n'avons guère pu trouver, dans les romans parcourus, les étapes, ni les raisons de cette ascension. Mais nous ne verrons plus l'instituteur aussi mal loti, aussi dépenaillé, et, pour tout dire, aussi misérable.

DOMINIQUE ,

1862

par Eugène Fromentin.

Paris, Plon-Nourrit, s. d.

Fromentin fut l'homme d'un seul roman, mais des meilleurs. Aussi ne peut-on oublier le portrait du précepteur que l'on y trouve et dont l'ombre se projette jusqu'aux dernières pages. Mais seules peuvent nous intéresser celles qui se rapportent au personnage en tant qu'éducateur.

Augustin, le précepteur, alors âgé de vingt-cinq ans, est présenté par Dominique, son ancien élève.

p. 44.- "Mon ignorance (...) était extrême; ma tante fit se hâta "d'appeler un précepteur, jeune maître d'études du collège d'Or- "messon. C'était un esprit bien fait, simple, direct, précis, nour- "ri de lectures, ayant un avis sur tout, prompt à agir, mais ja- "mais avant d'avoir discuté les motifs de ses actes, très pratique "et forcément très ambitieux. Je n'ai vu personne entrer dans la "vie avec moins d'idéal et plus de sang-froid, ni envisager sa des- "tinée d'un regard plus ferme, en y comptant aussi peu de ressour- "ces. (...) Il dépendait d'un tel caractère aux prises avec le mien "qui lui ressemblait si peu, de me faire beaucoup souffrir; mais "j'ajouterai qu'avec une bonté d'âme réelle, il avait une droiture "de sentiment et une rectitude d'esprit à toute épreuve. C'était "le propre de cette nature incomplète, (...) de posséder certaines "facultés dominantes qui lui tenaient lieu des qualités absentes "et de se compléter elles-mêmes en n'y laissant pas supposer le "moindre vide."

Rien de flatté sans doute; mais quelle pénétration. Et comme il est juste, ce trait, qu'avec un tel caractère il pouvait faire

souffrir beaucoup; mais la bonté d'âme, la droiture de sentiment, la rectitude d'esprit compensent tout. N'est-ce pas là la plus grande leçon que puisse donner une telle analyse?

L'éducation de Dominique se fait sans trop d'accrocs, et l'enfant devenu homme garde à son précepteur devenu vieux la plus fidèle amitié. Il se remémore les leçons de la jeunesse :

p. 52.- "Il me plongeait dans les livres, me les faisant lire et "relire, me faisant traduire, analyser, copier, et ne me lâchait "en plein air que lorsqu'il me voyait trop étourdi par cette immer "sion violente dans une mer de mots. J'appris avec lui rapidement, "et d'ailleurs sans trop d'ennui, tout ce que doit savoir un enf "fant dont l'avenir n'est pas encore déterminé, mais dont on veut "d'abord faire un collégien. Son but était d'abréger mes années de "collège en me préparant le plus vite possible aux hautes classes"

Au gustin, pour être passé par le collège, en sait tous les ennuis, et en est revenu quelque peu désabusé; mais il croit que c'est d'une inéluctable nécessité. Avant que Dominique s'en aille, il juge bon de le prémunir contre le découragement, et, au moment où Dominique va partir, Augustin lui dit :

p. 54.- "... dans trois jours, vous serez un collégien de secon- "de, c'est-à-dire un peu moins qu'un homme, mais beaucoup plus "qu'un enfant."

p. 55.- "... attendez-vous à n'être pas très heureux pendant vos "années d'études."

Le portrait psychologique de ce maître bien sympathique à beaucoup d'égards, - mais qui trouble un peu le lecteur par son manque de clairvoyance, à côté de cet adolescent tourmenté qu'est Dominique,-s'achève ainsi :

p. 50.- "Très peu sensible aux choses qui nous entouraient, tan- "dis que sans doute il était peint absorbé, assez indiffér

"dis que son élève en était à ce point absorbé, assez indifférent "au cours des saisons pour se tromper de mois comme il se serait "trompé d'heure, invulnérable à tant de sensations dont j'étais "traversé, délicieusement blessé dans tout mon être, froid, métho- "dique, correct et régulier d'humeur autant que je l'étais peu, "Augustin vivait à mes côtés sans prendre garde à ce qui se pas- "sait en moi, ni le soupçonner."

Comment, pensera-t-on, un précepteur peut-il passer son temps lorsque son service lui laisse quelque loisir?

Id.- "Il sortait peu (...). Il lisait, prenait des notes; pen- "dant des mois entiers, je le voyais écrire. C'était de la prose, et le plus souvent de longues pages de dialogues."

Et voilà! un écrivain de plus! Nous en rencontrerons quelques-uns encore, de ces éducateurs, qui, lassés d'enseigner à écrire, se mettent à écrire eux-mêmes pour se reposer, - ou peut-être pour oublier.

De cet ensemble, dégageons quelques traits essentiels. Fromentin nous fait remarquer qu'avec son caractère, Augustin aurait pu faire souffrir son élève, si différent de lui. Or, tous les éducateurs sont ainsi mis en face de caractères différents du leur. Tous sont aux prises avec des enfants qui leur sont aussi étrangers qu'on peut l'être. Mais le précepteur de Dominique, heureusement pour ~~kimxfxxx~~ le jeune homme, a ~~sx~~ la bonté d'âme, ~~x~~ la droiture de sentiment, la rectitude d'esprit indispensables à l'éducateur. Tous les magisters de nature incomplète, hélas, ne possèdent pas cès qualités compensatrices, qui leur permettraient, même sans toujours les comprendre exactement, de toucher les jeunes coeurs de ceux qui leur sont confiés.

Pourtant, le précepteur de Dominique, à côté de ces qualités remarquables, a le plus grand défaut qui puisse accabler la réputation d'un éducateur : "Augustin vivait à mes côtés sans prendre garde à ce qui se passait en moi, ni le soupçonner". Il manquait par là au premier des devoirs qu'impose impérativement la pédagogie moderne à tous ceux qui enseignent : se pencher avec sympathie sur l'âme de l'enfant, - sur ses réactions, ses pensées, ses désirs, son affectivité.

Mais où ce précepteur, au milieu du XIXe siècle, a-t-il aussi été apprendre son métier? Quelles notions de psychologie a-t-il reçues ? Qui donc s'est donné la peine de lui dévoiler les arcanes des esprits enfantins ? Mieux encore : a-t-il seulement des notions élémentaires de pédagogie ? Tout permet de douter de ce dernier point même, si nous en jugeons par la façon dont il s'y prenait pour gorger son élève de notions abstraites. Pourtant, si le savoir qu'il donnait à son disciple était purement livresque, la façon dont il s'y prenait n'était pas médiocre. Il savait la valeur de la répétition et de l'analyse; on devine même une sorte d'enseignement global compensatoire (l' "immersion dans une mer de mots"). Mais il fait cela sans mesure, avec un excès étourdissant pour un cerveau d'enfant, et sans un soupçon d'intuition.

Enfin, ce magister-homme de lettres était trop préoccupé de ses fantômes intérieurs, pour partir à la découverte de cet esprit qui se développe et s'affine à ses côtés.

De tout cela, d'ailleurs, Fromentin n'a cure, et ce précepteur a toutes ses sympathies. Seulement, celles-ci s'adressent bien plus à l'homme qu'à l'éducateur, - dont le système d'instruction n'est pas soumis à la moindre critique.

LE ROMAN D' UN JEUNE HOMME PAUVRE , 1857

par Octave Feuillet.
Paris, Michel Lévy frères, 1865.

Nous avons extrait de l'oeuvre peut-être trop connue d'Octave Feuillet, un portrait d'institutrice, à l'eau de rose.

On nous présente la jeune femme :

p. 78.- "Mademoiselle Hélouin, vingt-six ans; ci-devant institu-
"trice, aujourd'hui demoiselle de compagnie, esprit cultivé, ca-
"ractère douteux."

~~L'esprit de Mlle Hélouin est certainement très cultivé :~~

p. 98.- "Cependant, sur le nom de Mervyn, mademoiselle Hélouin
"s'était lancée à pleines voiles dans le cycle d'Arthur, et elle
"a bien voulu m'apprendre que Mervyn était le nom authentique de
"l'enchanteur célèbre que le vulgaire appelle Merlin."

L'auteur donne son avis sur les institutrices privées :

p. 130.- "... une sorte de conformité entre la fortune d'une ins-
"titutrice et celle de l'intendant, la modestie commune à notre
"état ...(J'ai manifesté) l'intérêt que leur tâche ingrate, leur
"situation précaire, humiliée et sans avenir me paraissaient appe-
"ler sur elles. Mlle Hélouin est ~~six~~ jolie, intelligente, remplie
"de talents; elle gâte un peu tout cela par la vivacité d'allures,
"la coquetterie fiévreuse et la légère pédanterie qui sont les
"travers habituels de l'emploi..."

En résumé : la condition de l'institutrice privée est modeste, comparable à celle de l'intendant; sa tâche est ingrate; sa situation est précaire, humiliée et sans avenir. La coquetterie (mal admise, d'ailleurs) n'empêche pas la pédanterie... Le tout n'est

ni très méchant ni fort profond, mais reflète bien la médiocre estime dans laquelle on tient le métier, vers le milieu du XIXe siècle.

LE COUPABLE, action : vers 1870.

par François Coppée. Paris, Flammarion, s. d.

Nous n'avons pas encore pénétré dans un de ces établissements si justement nommés : bagnes d'enfants...

Coppée nous y mène dans les années qui suivent immédiatement la guerre franco-allemande de 1870. Nous avons vu des magisters inhumains, nous avons rencontré des sots et des cuistres, nous avons vu, - ou nous verrons, - des hypocrites et des orgueilleux; voyons ici les gardes-chiourme et les tortionnaires. Le chef de ceux qu'on nous présente a tout ce qu'il faut pour être redoutable même l'honnêteté dans le mal.

p. 149.- "Le capitaine Caillou, qui avait quelque chose dans le "genre de son nom à la place du coeur, venait de prendre sa re- "traite, après vingt-cinq ans de bons et loyaux services en Afri- "que, dans les compagnies de discipline (...). Cet ex-négrier à "épaulettes avait la main de fer désirée. Sans retard, il la fit "peser, et très lourdement, sur les petits colons. (...) Le capi- "taine Caillou fut terrible parce qu'il était un homme de devoir. "On l'avait placé là pour qu'il y déployât de l'énergie, et il "voulait que l'administration en eût pour son argent. C'était "par conscience que, pour la plus légère infraction au règlement "il infligeait à un enfant la chambre de discipline, et il croyait

"faire un acte d'intégrité en abusant du cachot et de la camisole "de force".

Comment ne pas avoir le coeur serré en songeant que les victimes de cet individu sont des enfants ou des adolescents, - fussent ils même délinquants ? Comment aussi juger ceux qui ont institué de tels bagnes pour la jeunesse, comme si ces petits malheureux étaient des coupables qu'il faut mater, et non de pauvres victimes de la société elle-même, de leur milieu, de leur ascendance, des influences pernicieuses qu'ils ont subies ?

p. 150.- "Cette brute, (...) qui était une espèce d'honnête homme, "avait sous ses ordres une trentaine de drôles subalternes (...); "mais quand l'un d'eux, dans un mouvement de vivacité, avait à "moitié assommé un enfant, le capitaine fermait les yeux," tant "était profond chez lui le respect du principe d'autorité."

pd.- "Assurément, les jeunes pensionnaire de la Colonie n'é- "taient pas commodes à mener. Victimes de quelque hérédité fatale "ou d'une horrible éducation, ils étaient, pour la plupart, vicieux "et rebelles. (...) On ne pouvait rien obtenir d'eux que par une ferme "discipline. Pourtant, le sentiment de la justice existait dans "leurs âmes obscures."

C'est pour cela, précisément, qu'il aurait fallu à ces enfants des hommes de coeur et d'esprit, capables de développer chez eux ce qui restait de bons sentiments et de nobles tendances. Une ferme discipline n'est pas inconciliable avec la bonté et la justice.

p. 151.- "Or, certains d'être toujours soutenus, approuvés par "le directeur, les gardiens multipliaient, aggravaient sans rai- "son, avec iniquité, tous les châtiments," et l'existence des mal- "heureux enfants, déjà si cruelle, devenait insupportable."

Coppée dénonce avec vigueur le système de recrutement. C'est par la base qu'il pèche, c'est là qu'il faut le remède.

p. 151.- "~~Soyons justes.~~ Où les choisit-on, où peut-on les choi-"sir, ceux à qui l'on confie l'enfance abandonnée ? Parmi les pi-"res déclassés. De l'ancien sous-off, trop obtus pour distribuer "des lettres ou pour contrôler des tickets de chemin de fer, on "fait un geôlier, en qui, souvent, s'éveille un bourreau. Mais "comment trouver mieux ? Un homme très supérieur par l'intelli-"gence et par le coeur suffirait à peine à cette tâche se péni-"ble et si délicate de surveiller, de réformer l'enfant perverti. "Pour se faire écouter, obéir, aimer, de quel tact infaillible, de "quelle patience inaltérable, de quel esprit de justice et de bon-"té devrait être sans cesse animé l'éducateur ? Un saint, oui! un "saint, enflammé de charité sublime, y suffirait à peine. Il fau-"drait des Vincent de Paul. On n'a que des gardes-chiourme."

Il nous semble bien aussi que de bons, de vrais éducateurs, au courant de la psychologie juvénile, et particulièrement en ce qui concerne l'adolescent délinquant, auraient été autrement utiles que les abominables gardiens dépeints avec tant d'âpreté. C'est du reste la tendance moderne, et l'application de ces principes, dans les colonies (anciennement dites "pénitentiaires") belges, porte déjà les plus heureux fruits.

Hélas, les enfants emprisonnés au Plateau sont loin d'être soumis au nouveau régime. Voyez venir le directeur :

p. 151.- " - A vos rangs! Fixe!...

"En civil, c'est-à-dire en vieille et sale redingote, mais coif-"fé du képi galonné d'argent (...), le rotin sous le bras, un va-"gue grondement sous sa moustache rude et grise, M. le capitaine "Caillou (...) vient de paraître sur le seuil".

Rassurante apparition... Mais ce n'est rien encore :

p. 152.- "M. le directeur promène alors sur les jeunes colons "et arrête tour à tour, sur chacun d'eux, un regard terrible, un "regard, comme on dit dans le peuple, à tout avaler. Ce n'est pas "que M. le directeur est toujours mécontent. Non, le regard furi- "bond fait partie de son système d'éducation, voilà tout."

p. 153.- " - Avancez à l'ordre???" commande le directeur de sa "voix éraillée par vingt-cinq ans d'absinthes avant les repas et "de petits verres après le mazagran".

Vous croyez peut-être que c'est une charge? Que le portrait est noirci à plaisir? Nous ne le croyons guère : François Coppée appartenait à la catégorie des artistes probes, des honnêtes écrivains qui se donnent la peine, quand ils défendent une thèse, de se documenter avec soin. C'est pourquoi nous nous appitoyons si franchement sur le sort des enfants enfermés au Plateau. De même, nous ne pouvons, malheureusement, douter de la vérité de ce qui suit, et dont on pourrait trouver la trace dans la chronique du temps :

id.-"Il y a trois ans, un gardien lui a cassé la jambe (celle "d'un des enfants, Chrétien Forgeat) d'un coup de pied. L'homme, "cette fois, en fut quitte pour un blâme; mais, peu de temps après "on surprit cette brute obscène et féroce qui tentait de violer "un enfant. Pour éviter un scandale, - qui eût été cependant bien "nécessaire, on étouffa l'affaire, - que l'on aurait dû crier sur "les toits, - et l'on se contenta de congédier le misérable".

Puisque le sujet des perversions chez l'éducateur est évoqué ici, remarquons en passant que nous ne l'avons rencontré nulle part ailleurs. (Du reste, ce gardien ne mérite en rien le titre d'éducateur!) A peine Jules Renard ("Poil de Carotte") y fait-il

une très discrète allusion. Est-ce pudeur ou ignorance de la part des écrivains ? Nous ne jugeons pas, mais nous nous bornons à constater que, jusqu'à 1914, il ne nous semble pas que les auteurs aient dévoilé des intimités malsaines entre maîtres et élèves, - pour le plus grand honneur de la "corporation".

Comme pour montrer ce qu'auraient pu obtenir d'autres hommes, de vrais hommes, et non des minus habentes, des dégénérés ou des voyous, Coppée parle d'un instituteur, de l'instituteur de la prison, qui rend visite au petit Chrétien Forgeat, blessé, et soigné à l'infirmerie. Voici le résultat sur l'esprit de l'enfant :

p. 166.- "Et puis, quelqu'un l'aime à présent, vient souvent "s'asseoir à son chevet, le regarde avec bonté, lui parle affectu- "eusement. C'est Simon Benoît, le maître d'école de la Colonie, un "pointrinaire, qui peut à peine faire sa classe et qu'on a donné "aux détenus pour instituteur, parce que c'était assez bon pour "eux. (...) Ce pauvre jeune homme voudrait en sauver un, au moins "un, parmi ces enfants qui s'asseoient devant lui, sur les gra- "dins noirs, et qui lui font peur et pitié (...). Il ranime cette "conscience presque agonisante, y voit se raviver - avec quels "transports de joie! - les dernières étincelles de l'honneur et "de la bonté. (...) Il est là, pour toujours, dans la mémoire du "malheureux enfant, le doigt maigre et tremblant de fièvre qui lui "montrait la bonne page, la ligne bienfaisante, le mot consolateur"

C'est ainsi que cela se fait aujourd'hui, non plus pour un seul, mais pour tous les colons de ces écoles spéciales, dites "de réadaptation". Coppée ~~a montré~~ a indiqué la voie à ces autres Simon Benoît, - mais non plus comme lui malades, et mis là au rancart, - prêts à montrer à dire la bonne page, la ligne bienfaisante, le mot consolateur.

Mais, surtout, ah! surtout, ils ~~montrent~~ donnent l'exemple! Comme Benoît, ils font comprendre aux malheureux enfants qui leur sont confiés, qu'ils sont encore des êtres appartenant à la race humaine, qu'ils pourront être utiles, plus tard, et heureux. Comme lui toujours, ils se montrent des hommes au grand coeur, afin de réveiller, chez les petits, ulcérés déjà par la vie, les battements d'un coeur trop tôt meurtri, et près de mourir à jamais.

Coppée a bien senti, non seulement l'utilité, mais encore la noblesse de la tâche accomplie par l'instituteur, particulièrement auprès des petits déshérités. L'éducateur qu'il nous présente doit nous inspire peut-être plus de pitié que d'admiration; mais là n'est pas la question. Le rôle régénérateur rempli par le bon magister est mis en relief; ce n'est pas tant la science que la conscience qui importe. Ce point est trop oublié encore de nos jours, et sans doute serait-il bon d'insister sur cet aspect de la mission que doit accomplir le véritable éducateur, non seulement dans les écoles de relèvement et de réadaptation sociale, mais encore dans toutes les autres.

LES ROIS EN EXIL ,

action : entre 1872 et 1880 .

par Alphonse Daudet ,

Collection Guillaume, Paris, E. Flammarion, s. d.

Nous avons pris, dans l'oeuvre d'Alphonse Daudet, où se rencontrent plusieurs magisters, le portrait d'Elysée Méraut, parce que ce dernier est précepteur d'un jeune prince, et que ce type manquait à la collection de maîtres que nous avons rassemblée jusqu'ici.

Méraut est une sorte de vieil étudiant bohême,.Ce bohême est un royaliste forcené. Précepteur, il veut vraiment créer un roi, et donne ses leçons en conséquence. Le malheureux!

p. 46.- "Et puis, (...) vous connaissez mes idées, père Melchior. "Vous savez ce que j'ambitionnais en acceptant cette place de sub- "alterne... Je voulais faire un roi de ce petit homme, (...) un roi vrai- "ment roi, ce qu'on ne voit plus; l'élever, le pétrir, le tailler "pour ce grand rôle qui les dépasse, les écrase tous.(...). Ah! "ben oui!... des libéraux, mon cher, des réformateurs, des hommes "de progrès et d'idées nouvelles, voilà ce que j'ai trouvé à la "cour de X... (...) Dès ma première leçon, ç'a été une clameur "dans le palais (...). Alors, on m'a prié, (...) avec toute sorte de "manières, de m'en tenir aux simples questions de pédagogie... Un "pion, quoi! Quand j'ai vu ça, j'ai pris mon chapeau," et bonsoir "les majestés..."

En somme, ce précepteur ne voulait pas se borner à son rôle de pédagogue. Quelle que soit la sympathie que nous inspire le caractère de Méraut, chevaleresque à souhait et supérieurement tracé

par Daudet, pouvons-nous donner vraiment tort à ces princes, qui avaient loué les services d'un précepteur, et non point d'un conseiller futur, que la passion anime tout entier?...

Méraut consent à donner des leçons à un autre petit prince, le fils d'un roi en exil.

p. 92.- "... il lui disait gravement, (...) : Monseigneur, vous "serez roi un jour..., il faut que vous appreniez ce que c'est "qu'un roi..."

Hélène, (...) penché sur cette petite intelligence au ras du sol, "avec des mots et des images pour elle, il lui expliquait le dogme "du droit divin, les rois en mission sur la terre, entre les peu- "ples et Dieu, chargés de devoirs, de responsabilités que les au- "tres hommes n'ont pas, et qui leur sont imposées dès l'enfance..."

Que tout cela est à la fois invraisemblable et logique... C'est d'autant plus invraisemblable que l'enfant ne paraît pas avoir une constitution bien robuste, ni une intelligence étonnante.

p. 92.- "Que le petit prince comprît parfaitement ce qu'on lui "disait, ce n'est guère probable; peut-être se sentait-il envelop- "pé de cette tiédeur vivifiante, dont les jardiniers qui soignent "une plante rare, entourent la fibre délicate, le bourgeon chétif."

Chétif, le bourgeon ne l'est que trop, et il semble bien que le régime auquel le soumettra son professeur, n'améliorera pas la santé du petit prince.

p. 95.- "Maintenant, le maître s'était mis à interroger son élè- "ve, non sur ce qu'il savait, - rien ou si peu de chose, hélas! - "mais en cherchant ce qu'on pourrait lui apprendre."

Ceci dénote un sens pédagogique un peu meilleur, heureusement.

Le précepteur s'est mis courageusement à la tâche. Mais cela ne

va pas tout seul, car il voit se liguer contre lui toute la petite cour des exilés, excitée par l'ancienne préceptrice.

~~p. 131.- "... c'était autour du nouveau maître une véritable co-"alition."~~

p. 132.- "Il retrouvait les persécutions, les petitesses, les "jalousies du palais de X...,(...) ~~le même grouillement d'âmes rampan-"tes autour des trônes, et dont l'exil, la déchéance, ne les dé-"barrassent pas, paraît-il.~~ Sa nature trop généreuse, trop affec-"tueuse pour ne pas souffrir de ces antipathies résistantes, en "éprouvait une gêne, comme ses façons simples et familières, ses "habitudes d'artiste bohême, se resserraient, à l'étroit dans le "cérémonial forcé de la maison."

La vie du précepteur-bohême devait être évidemment assez peu réjouissante. Mais enfin, Méraut tient bon, jusqu'au jour où, avec une maladresse bien romanesque, il blesse par mégarde son élève (une balle de fusil qui fait ricochet), et il s'en va désespéré.

--- --- ---

Ce n'est pas ce roman qui donnera envie aux jeunes gens en mal d'enseignement de devenir précepteurs chez quelque prince, - particulièrement s'ils sont, comme Méraut, profondément royalistes, et mystiquement pénétrés de l'importance de leur mission.

D'autre part, ne prenons pas Méraut, - cette préfiguration romantique de Charles Maurras, d'après Edmond Jaloux ("Les Nouvelles Littéraires", Paris, 20-8-1932), - trop au sérieux comme magister.

C'est un bohême animé d'une foi ardente dans la mission du roi, et, par contre-coup seulement, dans celle d'éducateur de princes. Remarquons pourtant que Daudet considère comme subalterne la fonction de précepteur, et que celui-ci l'estime de même. Or, cela ca-

dre mal avec le message dont il se croit chargé, et on se demande comment on peut tenir ~~xxxx~~ pour si peu de chose cet homme dont l'influence est capable, dans la suite, de changer le cours de l'histoire. Enfin, comment aussi peut-on choisir avec aussi peu de garanties un homme chargé d'une responsabilité aussi lourde ?

Le système d'éducation de Méraut est incohérent. Rien, d'ailleurs, dans le cours de sa vie passée, ne le destinait à enseigner quoi que ce soit, sinon les longues flâneries ~~xxxxxx~~ au bord des quais, et l'art de fouiller les boîtes de libraires. A force de ne voir que le côté mystique de sa tâche, il néglige entièrement tout ce qui pourrait efficacement développer l'esprit et le corps affaiblis de son élève, et faire de lui un homme. Mais il est vrai qu'il s'agit de faire un roi, et, dans l'esprit de Méraut , le roi s'élève au-dessus de l'homme. Reste à savoir si la nature porte le même jugement.

AMOURS RUSTIQUES , 1899

par Hubert Krains. action : vers 1880.
Edition définitive, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1925.

L'action se passe vers 1880, en Belgique, dans la riche et grasse plaine hesbignonne. C'est dans un village de cette Hesbaye où s'est passée son~~x~~ enfance et sa jeunesse, que l'auteur rencontre pour la première fois le magister dont il va raconter la poignante histoire.

p. 13.- "... j'entendis, ~~dans la chambre voisine,~~ une voix d'hom-
"me, une voix qui ne manquait pas de force ni d'ampleur, bien

"qu'elle fût un peu éraillée.

" - Ceci est une grammaire que je ne connais pas, dit cette voix
"Voyons ce que c'est. Lisons d'abord la préface. Quand on veut étu-
"dier un livre, il faut toujours commencer par lire la préface,
"car c'est dans la préface..."

"Je compris que j'avais à côté de moi le maître qui donnait
"des leçons au fils de mon ami."

Ce maître pontifie; ce qu'il dit n'est pas dénué de bon sens, heureusement. Cela ne le fait guère considérer pourtant. La servante l'appelle par son prénom :

p.14.- "Faut-il donner à déjeuner à Théodore, Madame ? demande-t-elle
"Lui."

L'attitude de Théodore, - au premier abord, tout au moins, - témoigne l'humilité.

id.- "Un peu plus tard, comme j'entrais dans la cuisine, un
"homme qui mangeait, assis devant une table sans nappe, se leva
"brusquement, déposa sa fourchette et son couteau, et s'inclina
"devant moi. Dans sa précipitation, il n'avait pas pris le temps
"de d'avaler ce qu'il avait en bouche; cela lui bosselait les
"joues et lui donnait un air comique. Il en eut sans doute cons-
"science, car il se mit à rougir."

Son humilité, comme on le voit, ne lui ôte pas le sens du ridicule. Il a même des notions assez précises de savoir-vivre, puisque, lors d'une rencontre, il se donne la peine d'enlever sa coiffure, alors que ce n'était guère la coutume, il y a cinquante ans, dans les petits villages wallons. Le voici plus amplement décrit :

p. 15.- "Cet homme avait un front chauve, des cheveux blancs
"qui tombaient en boucles négligées dans son cou, et une barbe

"blanche mal taillée. Il était vêtu d'une redingote qui avait dû "être entièrement noire, mais qui était maintenant d'un beau vert "mousse aux épaules, et dont les poignets étaient éraillés. A côté "de lui, se trouvait son chapeau, qui devait dater de la même épo- "que que sa redingote, (...) à en juger par ses bosses, ses crevasses et "le beau reflet vert qu'il possédait également. Auprès du chapeau "gisait un paquet de vieux journaux."

A des lieues et des lieues de la France réapparaît donc la redingote noire. Le malheureux n'a pas l'aspect bien brillant, et nous ne l'avons vu que dans l'emploi de précepteur.

p. 17.- "C'est un ancien instituteur qu'on a congédié parce "qu'il buvait."

Son vice est connu de tous; - son visage en porte du reste les stigmates. Les culs-terreux se vengent de l'ancienne supériorité du maître d'école, à force de brocards:

p. 19.- "Lorsque nous fûmes un peu éloigné, un de ces hommes "lourds

" - On va en <u>siffler</u> quelques-uns, aujourd'hui, Théodore! Et "tous les autres éclatèrent de rire."

Théodore a en lui trop de belles choses encore pour ne pas souffrir de sa déchéance.

p. 20.- "Cette apostrophe parut torturer le malheureux, chez qui "la dignité semblait toujours très vive. Il courba la tête, re- "poussa son chapeau et se gratta le sommet du front:

" - Personne n'est maître de sa destinée, dit-il. On voudrait "aller à droite, mais le diable vous pousse à gauche; et l'on "reste à gauche parce que le diable est plus fort que nous .

" - Moi, je suis à gauche, ajouta-t-il en me regardant cette "fois avec franchise et bien en face, comme s'il s'était dit qu'on

"devait m'avoir édifié sur son compte et qu'il était inutile de "vouloir me cacher quelque chose. Je suis à gauche, répéta-t-il "en éclatant d'un rire sec et contraint. (...)

" - ... Jusqu'à vingt-cinq ans, j'ai eu de la volonté, puis, "patatras! Je me suis écroulé... Vous savez probablement que je "suis instituteur ?..."

Son instruction a éveillé en lui des aspirations plus hautes que celles des paysans au milieu desquels il vit. En voici la preuve :

p. 19.- "Voyez-vous, monsieur, ajouta-t-il, en Hesbaye, pour "faire pousser une betterave, on raserait jusqu'au dernier arbre, "on tondrait le pays comme ma main. Le paysage en souffre, c'est "évident. Tout cela (...) n'est pas beau, mais allez le dire à "ces individus (....). Ils ne vous comprendront pas, ou ils se "mettront à rire. Ils sont plus stupides que leurs bêtes !"

A côté de cela, il a les mesquineries propres aux habitants d'un tout petit pays. La politique, par exemple, l'obsède :

p. 18.- "Si je lui demandais à qui appartenait un château ou "une maison de campagne qu'on apercevait au loin, il répondait "avec précipitation : "C'est au baron de M...., c'est à l'avocat "P...." et il ajoutait invariablement : " C'est un catholique", ou " "C'est un libéral".

Hubert Krains nous conte comment Théodore est devenu instituteur, - pour son plus grand malheur.

p. 21.- "Le père de Théodore, un pauvre ouvrier agricole, (...) "avait résolu d'en faire un instituteur. On devine quels sacrifices "la réalisation de ce projet lui avait coûtés ! Le malheureux a- "vait même été forcé d'hypothéquer sa petite maison."

Le diplôme, sans doute, est quelque chose; mais il faut bien plus pour obtenir un emploi. Un jour, pourtant,

p. 22.- "(Théodore) se trouvait sur la route, accompagné de sa "mère (...). Elle portait un panier où se trouvaient deux jeunes "coqs. Un rentier de son village, qui avait écrit au bourgmestre "de J... en faveur de Théodore, lui avait fait entendre qu'il con- "venait ~~xx~~ d'offrir un petit cadeau à l'homme auquel son fils "devait sa place".

Il faut, en effet, outre le diplôme, des protections; il faut se concilier les bonnes grâces des gros bonnets du lieu. Ici, le bourgmestre (le maire) accueille la mère et le fils.

p. 25.- "... ~~si~~ le bourgmestre leur parla d'une façon très affa- "ble, il sut cependant mettre dans le ton de sa voix quelque~~x~~ "chose qui eût fait sentir au paysan le plus bouché la distance "qui sépare le chef d'une commune d'un simple instituteur."

Cette distance se marque plus encore, quand Théodore, pris de boisson, a, un beau jour, fait du tapage sur la voie publique.

p. 99.- "~~Il fut introduit dans la pièce solennelle où on lui "avait autrefois énuméré ses devoirs et ses obligations.~~ Le bourg- "mestre ne tarda pas à venir le trouver."

p. 100.- " - Vous savez, sans doute, pourquoi je vous ai fait "venir ? Vous pouvez vous vanter d'avoir fait hier ce que le der- "nier des vauriens du village n'aurait jamais fait. Vous pouvez "vous vanter d'avoir scandalisé tout le monde. Vous vous êtes "conduit comme une fieffée crapule."

id. - " - Eh! bien, mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, "c'est de ne pas recommencer ! Entendez-vous ?... ~~Entendez-vous ?~~ "~~répéta-t-il d'une voix qui fit vibrer toute la pièce. Car vous "aurez affaire à moi !... Oh! oui !...~~ Je vous casserai... je vous

"briserai nette..."

Malgré cette menace, l'instituteur n'est pas débarqué tout de suite. Bonté, sans doute, et patience; mais aussi la loi belge, qui protège le magister ~~appartenant le magister~~ appartenant à l'enseignement officiel contre les fantaisies possibles des conseils communaux (conseils municipaux).

p. 101.- "Ce ne fut, néanmoins, que cinq ans après, qu'on me "brisa. On eut encore la bonté d'y mettre des formes. On me fit "demander ma pension pour des raisons de santé, et j'obtins cent "quatre-vingts francs de pension."

... ce qui n'est pas le Pérou, - même si l'on considère que Théodore n'est resté qu'une douzaine d'années au plus dans l'enseignement : car il s'agit ici d'une pension annuelle.

--- --- ---

Nous pouvons, de ce qui précède, déduire céci :

Le maître d'école est devenu un personnage, qui, malgré son humilité, malgré sa soumission aux puissants du village, n'est plus le paria chargé des basses besognes. Son rôle est assez considéré pour qu'un père se sacrifie afin que le fils devienne instituteur. Les villageois respectent celui-ci, et il doit se conduire de telle sorte, que rien ne souille sa bonne renommée.

Nous ne trouvons malheureusement rien au sujet des leçons données par le maître d'école. Hubert Krains n'a pas décrit le magister à sa tâche; il s'est seulement préoccupé des réaction sociales nées autour de cet homme qui s'est élevé par ses études d'instituteur, et dont la chute est d'autant plus douloureuse que son esprit s'est affiné et sa sensibilité s'est avivée.

LE ROMAN D' UNE PETITE CLASSE, 1898

par Mlle L. Carion, institutrice.

Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1898.

Nouveau mensonge du titre. Est-ce bien un roman, ce "Roman d'une petite classe"? C'est plutôt la synthèse de toutes les idées pédagogiques nées au cours des mois, notées avec soin, présentées agréablement. Bien entendu, il y a des personnages : les enfants, l'institutrice. C'est cette dernière qui tient la plume. C'est elle le "je" du récit. Ce récit est plein de charme, d'ingénuité, de foi. En voici un témoignage:

p. 1.- "La porte s'ouvrit... J'entrai. Vingt têtes blondes et "brunes changèrent en même temps.

"Sur des bancs mignons, alignés deux à deux, j'apercevais une "théorie de petits élèves dont l'aîné n'avait pas sept ans.

"Leurs yeux limpides un instant troublés me dévisageaient pleins "de surprise, et, timide tout à coup, je sentais tomber sur mes jeu-"nes épaules une naissante et lourde dignité.

"Oh! quoi, ces enfants étaient les miens, cette petite classe "tiède comme un nid d'où la mère venait de s'envoler, était à moi, "je pouvais y venir, y rester, y vivre!...

id.- "Une grande joie, puis une peur subite, et je me demandai avec "inquiétude quel serait mon sort ici, si j'en étais digne, si ce "domaine, enfin, petit, suffirait à contenir les rêves que j'avais "faits."

"Ce jour est loin... Oh! les bons petits enfants! Ce sont eux "qui m'ont apprivoisée : leur tendresse, les caresses de leurs pe-"tites mains ont conduit ma destinée, nous nous sommes aimés, tant "aimés! Ce livre venu d'eux est pour eux.

A travers ces lignes, on trouve une maîtresse d'école bien sympathique. Mais il faut chercher avec soin pour trouver autre c chose qu'un reflet! Nous trouvons pourtant un rappel de l'état de choses ancien, dans la description de la classe.

pp. 7 et 8.- " ... rien en somme qui rappelle l'école classique, "l'ancienne école affreusement pédagogique où les enfants bâil- "lent, où le maître grondait toujours, où se cachaient dans les "coins des verges et des bonnets d'âne."

Un jour que l'institutrice est arrivée avant les marmots, elle se voit:

p. 9.- "...seule au milieu de tant d'objets nouveaux avec mon i "inexpérience et mon bon vouloir, je (...) ~~regarde devant moi le but~~ ~~et~~ résume, ~~selon ma conscience,~~ ma ligne de conduite:

"Education! éducation! mot profané à tant d'usages, c'est en "ton nom que je vais travailler, (...) ~~aujourd'hui, demain et puis de- "main encore.~~

"Le vulgaire dit: "Petites classes, petits maîtres; qu'est- "ce donc qu'apprendre à lire et à écrire? Qu'est-ce donc qu'en- "seigner fables et chansons?... Bagatelle!"

"Je n'en crois rien. "L'avenir d'un homme est sur les genoux "de sa mère", affirme le philosophe. Il est aussi dans la main de "celle qui, la première, ouvre sa pensée, éclaire son âme, déga- "ge sa personnalité. ~~Je serai celle-là.~~ Non, ce n'est point d'en- "seigner à lire qu'il s'agit, - simplicité! Ce n'est point de com "muniquer à l'enfant quelques connaissances prématurées, - puéri- "lité! Il s'agit de le faire vivre, de le placer dans un milieu "propice à l'épanouissement de son être tout entier, de son être "idéal, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur en nous: raison, "volonté, sentiment, et cela sans contrainte et sans artifice."

BIBLIOTHÈQUE ROYALE BRUXELLES

Ce petit livre apparaît comme bien pensé, fort utile aussi à ceux qui veulent se pénétrer d'excellents principes d'enseignement, - malgré l'éloignement de l'époque où il fut publié. Mais, pour nous, il ne peut nous intéresser que d'une façon assez relative, parce que la maîtresse d'école y juge trop, sans être jugée elle-même. Néanmoins, comme il nous fait découvrir les sentiments de l'institutrice (bien idéale parfois, disons-le sans ironie), il nous permet d'étudier celle-ci au-dedans d'elle-même, alors que, dans l'immense majorité des cas, le magister n'est vu que du dehors et par un autre que lui-même, le plus souvent.

Peut-être ne serait-il pas mauvais qu'un jour un éducateur fasse le roman de son enseignement, qu'il cherche à noter les diverses étapes par lesquelles celui-ci a passé, les réactions des enfants devant la première méthode, la seconde, les suivantes. Les personnages changeraient bien souvent, sauf le maître lui-même, devenu la constante du récit.

L'entreprise est malaisée sans doute; mais nous ne voyons pas pourquoi notre époque, où le roman se transforme avec tant de rapidité, ne tenterait pas un essai dans ce domaine nouveau, où l'effort, à défaut d'autre justification, aurait une valeur utilitaire de premier ordre.

JEAN COSTE , ou L' INSTITUTEUR DE VILLAGE,
(fin du XIXe siècle)

par Antonin Lavergne.
Paris, Ollendorff, 1903 (nouvelle édit.)

Lavergne, dans "Jean Coste", a voulu donner un portrait de l'instituteur "moyen" en France, à la fin du XIXe s. Nous ne prétendons point qu'il y ait réussi; mais il nous y donne trop de renseignements sur la situation du magister de l'enseignement primaire, pour que nous n'y puisions pas.

Avant d'aborder la description du personnage principal, arrêtons-nous à quelques seconds rôles, comme ce directeur :

p. 2.- "Selon son habitude, M. Largue, vieil instituteur, au "visage anguleux, d'allure militaire (...),- mais au regard hési- "tant et sournois sous le binocle, redescendit dans son jardin, Un "sécateur à la main, il se mit à arracher les mauvaises herbes "qui pointaient ça et là, et à tailler les brindilles sèches et les "gourmands de ses arbustes négligés ".

p. 5.- " - Mais à propos, Coste, vous ne sympathisez guère avec "le père largue. Espérez-vous toujours votre déplacement ?

" - Je n'en sais rien... Mais le bonhomme file doux avec moi de- "puis la rentrée... Ça ne me dit rien qui vaille... Vous savez "que le singe est faux comme un jeton, et qu'il ne m'aime guère "depuis que j'ai refusé d'aller, tous les soirs, lui faire sa par- "tie de piquet ou de tric-trac..."

M. Largue, directeur d'école, est faux, et, comme distractions intellectuelles il pratique le tric-trac et le piquet. En outre, il fait du jardinage pour se tenir au courant des dernières découvertes pédagogiques. Comme il a pris Jean Coste en grippe pour une

lamentable futilité, son subordonné essaie de partir et s'inquiète du "mouvement", - c'est-à-dire des nominations nouvelles et des déplacements :

p. 3.- "Les trois adjoints étaient demeurés ensemble dans la "cour de récréation, quoique un seul d'entre eux fût de service, "ils continuèrent à causer, en marchant de long en large, et en "surveillant du coin de l'oeil les jeux bruyants de leurs élèves."

Ils ont l'air de s'entendre; Coste, à certain moment même, pense emprunter de l'argent à ses camarades.

Il essaie d'obtenir un poste où il soit libéré de la tutelle tatillonne du père Largue. Un poste de titulaire n'est pas facile à avoir. Il faut des protections,- les éternelles protections.

p. 4.- "Le directeur de Meilhan prend sa retraite et le poste "est très couru à cause des avantages qui y sont attachés... (...) Comme de juste, chaque homme politique de la région a son protégé et "veut gordiens qu'il soit préféré (...). (...) Et c'est l'inspecteur "d'académie, qui, dans l'occurence, se trouve rudement embêté "pour faire ses propositions au préfet !... Contenter tous ces "gens-là, c'est difficile !"

id.- " - Ce n'est plus du mérite, c'est du piston qu'il faut "aujourd'hui. Aussi, que d'intrigants chez nous, avec de pareilles "moeurs ! "

C'est assez odieux, et Coste a raison de s'indigner. Quant à l'inspecteur d'académie, chacun comprend des hésitations... Pourtant, il est un point sur lequel il ne transige pas.

p. 6.- " - Que voulez-vous, on ne peut néanmoins rester adjoint toute

"joint toute sa vie: me voilà proche de la trentaine... Vous "savez que l'inspecteur d'académie a son dada. Pour être nommé "directeur d'une école importante, il faut, avec lui, avoir passé "plusieurs années dans une école de village. Il n'a pas tort, "à mon humble avis..."

Ce n'est pas si mal pensé. L'expérience n'est pas tout; mais elle est cependant quelque chose, et, d'autre part, il n'est pas mauvais d'avoir eu un guide et un conseiller au début de la carrière. Encore faudrait-il que ce conseiller soit amical, ~~ce qui ne semble pas être le cas chez M. Largue. Le facteur apporte un pli.~~

p. 6.- "Déjà, M. Largue, (...) ~~son sécateur à la main, rejoignait le "facteur. Gravement, il posa son binocle sur son grand nez re- "courbé et parcourut les inscriptions des lettres. Puis,~~ avec "un sourire faux et malicieux, (...) ~~il~~ se dirigea vers la cour, ~~tout~~ tout "en humant une prise avec un air de satisfaction."

p. 8.- "Il (Largue) avait craint d'abord que l'adjoint ne se "montrât mécontent de son déplacement, et la tranquillité de "Coste le rendait plein d'égards, contrairement à son habitude. "M. Largue était enchanté de se débarrasser de lui, sans récri- "minations et sans fâcheries."

Ces sentiments de bonne entente sont touchants. Pour les accentuer sans doute, M. Largue ajoute:

id.- " -Passez chez monsieur l'inspecteur primaire - il prononça ces mots en s'inclinant avec déférence et en faisant rouler "les r - et demandez-lui de vous laisser préparer votre déména- "gement."

Ce salut dans le vide est grotesque, et l'obséquiosité du père Largue devait paraître assez exaspérante à Jean Coste.

Celui-ci va donc partir. Cela ne va pas tout seul, car il a femme et enfants. Sa femme, fort jolie, sort du peuple, - comme lui ~~xxxxxxxxxx~~ du reste.

p. 16.- "D'ailleurs, le père de Louise, simple menuisier, s'é-"tait lié d'amitié avec Coste, dès qu'il avait vu sa fille cour-"tisée par ce monsieur, fonctionnaire de l'Etat, d'une condition "si supérieure à la sienne. "

Cette considération que lui témoignent les artisans, Coste y tient de toutes ses forces. C'est d'autant plus compréhensible, que, jusqu'à présent, nous avons vu l'instituteur assez peu consi-déré... Ce rang qu'il occupe, Coste a le souci de s'y maintenir. A telles enseignes, qu'un jour, étant sans argent et obligé de de-mander quelque crédit:

p. 57.- "Ce qu'il redoutait (...) ~~- et non sans raison -jusqu'à en avoir la chair de poule,~~ c'était de se voir mal jugé de prime "abord, par des gens qui envient trop le fonctionnaire pour ne "pas saisir toute accasion de l'humilier. Le boutiquier de villa-"ge et le paysan en blouse n'ont guère de considération pour "l'homme en veston, pour le monsieur gêné, qui va acheter les "aliments de première nécessité, sans la pièce de cent sous au "bout des doigts." ~~C'est pourquoi ils ne se font pas faute d'en "glacer le cas échéant."~~

Antonin Lavergne constate encore avec amertume que →

~~p. 57.- "Le paysan, s'il a du bien au soleil et quelques écus "dans son bas de laine, méprise les ouvriers, et surtout les "fonctionnaires pauvres."~~

L'instituteur appartient à cette catégorie de déshérités.

~~Que gagnait Jean dans la petite ville dont il essaie de s'évader?~~

~~p. 19.- "Cependant, Jean et Louise étaient heureux et sans~~

p. 19.- (Jean) "[illegible] gagnait près de 1.700 francs - y compris les in-
"demnités et suppléments payés par la ville,- "

[illegible]

p. 21.- "...réduits au traitement de Jean pour uniques ressour-
"ces, ils vécurent assez petitement, joignant juste les deux
"bouts."

Malgré cela, Louise aimait de se promener le dimanche,

p. 21 ?... au bras de son mari en redingote et haut de forme,
"devant ses anciennes compagnes, appariées, elles, à des arti-
"sans, et qui la jalousaient beaucoup."

La vie deviendra bien plus difficile encore, car le traitement sera amputé des indemnités allouées par la ville qu'ils vont quitter. Coste fait ses comptes:

p. 28.- "J'aurai mon traitement fixe de mille francs... J'es-
"père, avec mes dix ans de service, que l'on me donnera bientôt
"ma quatrième classe, ce qui fera deux cents francs de plus. -
"Il disait cela pour rassurer sa femme, bien qu'il n'y comptât
"pas trop, tout en ayant de grandes espérances pour l'avenir- En ou-
"tre, le secrétariat de la mairie me rapportera bien trois ou
"quatre cents francs. Avec ça, on peut vivre dans un village.
"Tout y est bon marché. Ensuite, tu sais, il y a le tour du bâ-
"ton: les cadeaux affluent, avec ces gens-là, lorsqu'ils tuent
"leur cochon, entrent leurs récoltes, etc.,etc."

Mais que d'illusions! Il a cru aussi qu'il aurait une indemnité de déplacement; or,

p. 29.- "... l'instituteur ne reçoit aucune indemnité de dépla-
"cement, ce qui est injuste et ce qui cause bien des tracas à la
"plupart d'entre eux."

Ensuite, le secrétariat de la mairie est fort mal payé, - et

le poste est
aléatoire:

p. 46.- ~~"C'est là que travaillait votre prédécesseur comme se-~~
~~"crétaire de mairie."~~

(...)

" - Combien aurai-je pour ce travail?-s'informa Coste.

" - Deux cent cinquante francs..."

Enfin, le fameux "tour du bâton" est pure fiction:

p. 47.- "Et,-hasarda timidement Louise - sont-ils gentils et "reconnaissants?

"L'institutrice comprit et sourit.

" - Pas trop... Voilà plus de vingt ans que j'habite Maleval, "et la circulaire ministérielle qui défend aux instituteurs d'ac- "cepter des cadeaux, comme s'ils étaient trop bien payés, hélas! "cette circulaire n'a rien changé pour nous."

Quant au logement, il n'est guère engageant, surtout quand il y a des mioches à loger:

p. 48.- "Pour logement, une cuisine, une salle à manger et "une chambre en bas, le bûcher, un jardinet oblong, et, après "l'escalier, étroite et nue, la salle d'école".

Peut-être la profession donnera-t-elle quelques satisfactions, voire des consolations?

id.- "Y a-t-il beaucoup d'élèves?

" - Vingt-cinq environ, aux bonnes époques; mais la plupart "s'absentent lors des récoltes, ou suivent leurs parents au bois, "pour couper des buis et des bruyères durant les beaux jours."

Naturellement, les autorités municipales sont pleines d'égards pour le maître d'école:

p. 54.- "Le maire reçut l'instituteur dans sa cuisine."

Comment en pourrait-il être autrement, si l'on songe à sa vie

de besogneux ? Le mépris du pauvre - surtout du travailleur intellectuel claquedents a été de règle depuis toujours. L'instituteur français de la fin du XIXe s. n'en mène pas large, et nous nous en référons aux lignes suivantes, reflet de conversations entre instituteurs:

p. 143.- "Il faut une éternité pour avoir une promotion de deux "cents francs. Je vais avoir douze ans de service, et je gagne "mille francs.(...) ~~Les temps difficiles sont venus; on ne parle "que d'économie, après avoir gaspillé, après nous avoir promis le "pactole.~~ Pas de crédit, le budget est en déficit, plus de retrai"tes, et partant, pas de rares promotions... (...).

id.- "Heureusement que ma femme avait quelque bien. Sans cela, "la misère noire, 79 fr. 16 par mois, soit deux francs 63 par "jour... un peu moins que ne gagne un journalier chez nous... Ça "ne fait-il pas pitié ?... Et si l'on avait des charges de famil"le !

" - Et nous donc, les stagiaires (...), n'est-ce pas pire que "vous ? (...) J'ai 900 francs par an, plus 25 francs d'indemnité "de résidence ! Mon directeur est garçon, il mange à l'hôtel et "ne peut nourrir ses adjoints dans les prix doux, comme certains "le font. (...)Il faut que je paie dans une "turne", pas très ra"goûtante, 60 francs de pension.(...) Avec les menus frais, c'est "62 ou 63 francs par mois à débourser (...) Or, retenue faite, je t "touche 73 fr. 23, pas un radis de plus. Reste 10 francs 23 pour "mes autres dépenses. (...). Aussi, je suis vêtu comme un prince. "Je vais chez le tailleur, quand il me tombe un oeil (...). J'en"verrais le métier et mes gamins morveux à tous les cinq "cents diables!"

Rien d'étonnant, après cela, si la profession compte tant d'aigris. Rien d'étonnant non plus à n'y voir que des jeunes gens et

jeunes filles de médiocre extraction. Et nous pouvons affirmer sans crainte qu'il est dangereux de mettre dans la tête des hommes trop de rêves, quand on ne prend pas la précaution d'emplir le ventre en même temps...

--- --- ---

Lavergne est plein de pitié pour son héros. Celui-ci est malheureux, mais beaucoup par sa faute. Orgueil mal placé, erreurs, vues parfois étroites, tout cela concourt à son malheur. D'autre part, il est certain que la situation des instituteurs français, au début du XXe s., était loin d'être brillante. Malgré tout, cependant, ils tâchent de faire bonne figure, et cachent dignement leur misère sous la redingote noire et râpée.

Mais Lavergne s'est préoccupé, lui aussi, et presque uniquement, de l'aspect social du maître d'école. La pédagogie est reléguée à l'arrière-plan. Si l'auteur s'en occupe, c'est pour mettre dans la bouche des instituteurs d'amères critiques. Quand ils se rencontrent, ses éducateurs parlent de barèmes, de vexations, de déplacements et de querelles politiques. Nous concevons bien qu'ils ne peuvent parler tout le temps "école"; mais ils en parlent vraiment peu...

A cela, nous pouvons peut-être trouver des excuses: on pense à l'argent quand on en manque; on pense aux protections et aux hommes politiques propres à en accorder, quand on ne peut rien obtenir sans y avoir recours.

Malgré tout, le maître d'école est devenu un "monsieur" en devenant un fonctionnaire. Malheureusement, il a adopté l'état d'esprit de ce dernier. L'enfant est devenu le public, à qui on donne des renseignements, au guichet, et que l'on méprise un peu, parce qu'on sait plus que lui...

LA MAISON DU PÊCHÉ,

ouvrage écrit de 1899 à 1902.

par Marcelle Tinayre.

"Les feuillets bleus", 4e année, n°s 127, 128, 129, février-mars 1932.

p. 3.- "M. Forgerus (...) restait immobile, un peu gêné, son chapeau "à la main. C'était un homme de cinquante ans, chauve, à barbe "grise,(...) le regard ferme et circonspect. Il tenait de l'uni- "versitaire et de l'ecclésiastique. Sa redingote était fort démo- "dée, et le cordon de son binocle cassé et renoué..."

Nous avons affaire à une sorte de prêtre manqué, profondément janséniste. Nous verrons où aboutissent ses efforts. En attendant, examinons ses sentiments :

p. 4.- "Ses yeux, depuis longtemps détournés dela nature; ne "cherchaient plus que la lumière incréée (...). la lumière que voyaient "Jacob et Tobie aveugles. Et plus que la nature, l'art, même "l'art chrétien, inquiétaient Forgerus."

Il n'y a pas que l'art. Il y a les entraînements de la chair. Mais monsieur Frogerus est au-dessus de tout soupçon.

p. 9.- "Lui-même considérait la femme avec une méfiance toute "chrétienne. Elle était l'ennemie... A jamais détaché d'elle, il "la craignait toujours et ne l'aimait pas."

Cette méfiance, il la donnera à son élève; il estime être dans la seule bonne voie, qui est celle de la mère, - pareillement janséniste. Mais voici qui nous explique mieux cet homme :

p. 4.- " - L'abbé de Granville(...) appartient corps et âme à "son cher collège de Beyrouth. Certes, si j'avais mieux supporté "le climat de la Syrie, je n'aurais pas quitté mon vénérable ami!"

Beyrouth! Ceci rend rêveur. On aimerait savoir, - en dépit de Barrès et de son "Enquête aux pays du Levant", - quelle peut être

la portée exacte, sur les Syriens, d'un enseignement donné par ces frères de la stricte observance.

p. 4.- "Lorsque M. de Grandville me proposa de revenir en France, "j'éprouvai quelque répugnance. Quitter ce collège, abandonner mes "élèves, mes travaux, pour une misérable raison de santé!... M. de "Grandville insista. Il me dépeignit votre caractère, votre existence, la difficulté où vous étiez de trouver un homme qui pût "instruire votre enfant, près de vous. Il affirma que j'étais cet "homme, malgré mes imperfections, et que je ne pouvais refuser une "tâche imposée par Dieu".

Cette tâche, M. Forgerus l'entreprend avec une sombre ardeur, et la conviction de son utilité.

p. 8.- "La vie nouvelle commença. Chaque jour, dès six heures, "M. Forgerus réveillait son élève. Les leçons orales, les exerci- "ces de piété se succédaient, assez brefs, assez variés, pour ne "point lasser l'attention de l'enfant, coupés de récréations et "de promenades. Jamais de visites, jamais de vacances : les jours "se suivaient, tous pareils, sans heures stériles."

En dépit des récréations et des promenades, on ne peut que plaindre l'enfant soumis à ce régime.

id.- "C'était une éducation à l'ancienne mode, et telle que "M. Lancelot l'avait pu donner aux jeunes princes de Conti. M. For- "gerus avait passé du collège au séminaire, et du séminaire au col- "lège. Effrayé par la grandeur du sacerdoce, il était demeuré à de- "mi laïc et demi clerc. Il n'avait rien su des passions que par les "livres, et n'avait rien aimé avec excès que la théologie et les "belles-lettres."

Par bonheur pour l'élève, d'autres choses occupaient quelque peu M. Frogerus, - mais si peu !

p. 8.- "Les mathématiques l'intéressaient, et les ouvrages mé-
"caniques, mais il demeurait indifférent aux progrès des sciences,
"et peut-être, au fond du coeur, condamnait-il "cette recherche
" "des secrets de la nature qui ne nous regarde point, dit Jansé-
" "nius, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veu-
" "lent savoir que pour les savoir seulement" ".

Sans nous appesantir sur les suites néfastes de cette éducation rigoriste, - l'élève, devenu homme, si nous en croyons Marcelle Tinayre, en souffre et meurt, - reconnaissons que Forgerus accomplit avec conviction son rôle de précepteur. Malheureusement, rien n'indique un plan établi, ni une méthode rationnelle. On n'enseignera que les choses auxquelles s'intéresse le maître. La grande affaire, c'est l'éducation religieuse.

Nouvel exemple du verbalisme le plus désuet. Comment en serait-il autrement ? Cet éducateur est, avant tout, un prêtre manqué; il n'a pas fait d'études pédagogiques, ni de psychologie réelle; on le choisit parce qu'il est janséniste, et chaudement recommandé. Il enseigne ce qu'il veut, comme il l'entend, sans le moindre contrôle... L'élève sert à une fin, mais son développement n'est pas la fin elle-même.

Dans la famille où il entre, ce précepteur est considéré. Mais c'est bien plus, semble-t-il, pour son aspect et ses vertus, que parce qu'il est précepteur.

LES DÉRACINÉS , 1897

par Maurice Barrès ; de l'Académie française.

Paris, Nelson, s. d.

Sans vouloir entrer dans le fond du débat soulevé par "Les Déracinés" à la publication de ce livre de Barrès, constatons que le portrait du professeur Paul Bouteiller, - et dont le modèle fut, dit-on, M. Burdeau, - a, par lui-même, de quoi nous donner à réfléchir longuement.

Avant tout, Barrès dote le professeur d'un physique réellement imposant :

p. 7.- "En octobre 1879, à la rentrée , la classe de philo-
"sophie du lycée de Nancy fut violemment émue. Le profes-
"seur, M. Paul Bouteiller, était nouveau, et son aspect,
"le son de sa voix, ses paroles dépassaient ce que chacun
"de ces enfants avait imaginé jamais de plus noble et
"de plus impérieux."

"gné jamais de plus noble et de plus impérieux."

A son aspect, les élèves ont une réaction curieuse:

id. - "..., pour les mépriser, ils comparaient à ce grand hom·
"me ses collègues et l'administration."

Ce grand homme savait d'ailleurs le moyen de favoriser sa légende:

p. 12.- "A la fin de cette semaine, ce fut un autre événement "non moins significatif. Le proviseur, accompagné du censeur, "se présentait chaque samedi pour lire les notes. De taille "moyenne, bien pris dans sa redingote boutonnée, la physionomie "impassible et si noble, M. Paul Bouteiller se tint un peu à "l'écart. On observa qu'il affectait de ne pas regarder ces di-"gnitaires administratifs. Il les dédaignait. Par là, il en-"thousiasma ces enfants révoltés."

Ne nous donnons pas la peine de juger cette attitude. Maurice Barrès le fait avec cruauté, tout en nous traçant, du même coup, le portrait d'un autre professeur, mettant sur le même plan la violence du geste et l'insolence de l'admiration:

p. 13.- "Il leur parut un frère aîné et tout-puissant. Cette "attitude l'égalait au professeur de mathématiques spéciales "qui, un jour, d'un coup de pied, avait violemment fermé la "porte laissée ouverte par le censeur. L'opinion publique sa-"lua leur indépendance. Les jeunes gens dirent en récréation:

" - Un proviseur! eh bien quoi? c'est un policier.

"Après cela, M. Bouteiller peut bien leur enseigner tout ce "qu'il voudra sur le respect des lois, sur la discipline socia-"le. Il a méprisé au nom de sa supériorité individuelle, un "supérieur hiérarchique."

Mais cela ne nuit pas à son propre prestige, loin de là:

p. 13.- "Devant ces pauvres enfants, vulgaires, cyniques, ha-
"bitués à craindre des maîtres que les plus développés s'éle-
"vaient seulement jusqu'à mépriser, M. Bouteiller tint l'emploi
"d'un jeune dieu de l'Intelligence."

Son attitude n'en était pas moins un manquement grave et flagrant à la discipline. Nulle sanction pourtant ne frappe cet homme qui donne un si fâcheux exemple. Où pourrons-nous trouver la clé de ce mystère?

p. 9.- "Ceux mêmes qui l'appliquent (la discipline) en rougis-
"sent. Le proviseur, le censeur, fort impérieux et glorieux de-
"vant les petites classes, éprouvent un malaise en face des
"philosophes et des candidats aux Ecoles du Gouvernement. Les
"pions, qui aux jours de sortie les croisent à la brasserie et
"dans l'escalier des filles, et qui pressentent déjà les dis-
"tances de l'avenir, tendent à être, plutôt que des supérieurs,
"des camarades mécontents du rôle où leur fâcheuse destinée les
"contraint."

Ce qui revient à dire qu'il y a, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, un fléchissement marqué du principe d'autorité.

Nous serons moins étonnés encore quand nous apprendrons que M. Bouteiller est bien vu par les puissants du jour, et que cette attitude de mépris est une façon détournée de faire réfléchir ses chefs hiérarchiques, de leur faire craindre, justement, de prendre contre lui quelque sanction qui, en fin de compte, pourrait leur coûter cher. Que nous voilà loin du pauvra professeur Porriquet, surgi dans "La peau de chagrin" de Balzac!

Barrès s'étend sur les origines de M. Bouteiller, non point en hors-d'oeuvre, mais pour expliquer les sources profondes de ses conceptions morales, et toute sa formation:

p. 24.- "Fils d'un ouvrier de Lille, remarqué à huit ans pour "son intelligence précoce et studieuse, il avait obtenu une bour"se jusqu'à l'Ecole normale d'où il sortit le premier. Enle"vé si jeune à son milieu naturel et passant ses vacances mêmes "au lycée, orphelin et réduit pour toute satisfaction sentimen"tale à l'estime de ses maîtres, il est un produit pédagogique, "un fils de la raison, étranger à nos habitudes traditionnel"les, locales ou de famille, tout abstrait, et vraiment suspen"du dans le vide. Ces mœurs, ses attaches, il les a discutées, "préférées et décidées. Et comme il a administré sa vie, il ne "lui répugne pas d'admettre que toutes les vies doivent relever "d'une sage administration, qui leur impose un emploi, un but. "Pourquoi les principes qui lui ont servi à se déterminer ne "conviendraient-ils pas à organiser les autres?"

Le grand, le principal reproche que Barrès adressera à Bouteiller, c'est d'être "un fils de la raison", et non pas un être de sentiment.

p. 25.- "M. Bouteiller sait qu'un individu n'a pas de droits "contre la société et il connaît ce qui convient le mieux à la "société. En conséquence, il lui appartient de la servir en "l'administrant, comme à ce troupeau d'enfants de la servir en "se pliant à une sage administration."

Ce professeur ~~a du goût des profets pour l'avenir~~ ne restera pas à Nancy, ~~il le sait bien~~. Il prépare cet avenir avec ténacité.

p. 25.- "Désireux d'utiliser son passage à Nancy pour connaître "les circonscriptions de Meurthe-et-Moselle, leur esprit et leurs "ressources, le jeune professeur a rassemblé sur cette populatio "un ensemble de renseignements plus nombreux que n'en prend sur "la race chevaline un officier chargé de la remonte. Mais l'édu- "cateur ne respectera pas des particularités que l'homme politi- "que prétend effacer."

Il le fait dans un esprit profondément républicain, et, pour que nul n'ignore son sentiment, il se donne le luxe d'être d'une extrême grossièreté, d'une grossièreté pour ainsi dire choisie, tant elle est délibérée et voulue :

p. 15.- " ... la grand'mère d'Henri Gallant de Saint-Phlin "ayant manifesté le désir de l'entretenir, il la pria de passer "chez lui et la reçut debout, en manches de chemise, dans une "chambre défaite. Cette fois, c'était plus que le désir de s'iso- "ler, et nettement une grossièreté voulue."

Comment cet homme, si intelligent, et, à tout prendre, si cultivé, peut-il se laisser aller à une telle muflerie? Barrès, sans nous en donner l'explication d'une manière directe, nous la fournit néanmoins:

pp. 16-17.- "L'Université est un puissant instrument d'Etat "pour former les cerveaux: elle a enseigné le dévouement à l'Em- "pire, aux Bourbons légitimes, à la famille d'Orléans, à Napo- "léon III; elle enseigne en 1879-1880 les gloires de la Révolu- tion. A toutes les époques, elle eut pour tâche de décorer l'ordre établi. On peut se croire à dix-sept ans révolté contre "ses maîtres; on n'échappe pas à la vision qu'ils nous proposent "des hommes et des circonstances."

Pas plus qu'un autre, Bouteiller n'échappe à la règle générale, et ses élèves n'y échapperont pas.

p. 16.- "(Les élèves) découvrirent que M. Bouteiller avait pris "ce ton avec la grand'mère de leur camarade, parce que les Saint-"Phlin étaient les ennemis de la République. Le retentissement "fut immense, hors de la classe de philosophie, dans tout le ly-"cée subitement informé."

L'influence immédiate du professeur est étrangement marquante, et on sent parfaitement que Barrès emploie pour la décrire, des souvenirs personnels très & vifs :

p. 14.- "Ce jeune homme au teint mat, qui avait quelque chose "d'un peu théâtral, ou tout au moins de volontaire dans sa gravi-"té constante et son port de tête, fut confusément l'initiateur "de ces gauches adolescents. La jeunesse est singe : on cessa de "se parfumer au lycée de Nancy, parce que Paul Bouteiller, qui "n'avait pas le goût petit, séduisait naturellement."

La réputation ne va pas sans quelques inconvénients; mais M. Bouteiller emploie aussi sa logique à se débarrasser des corvées mondaines qui pourraient lui être désagréables, sans profit :

p. 15.- "... des parents voulurent le connaître. Il découragea "ces avances par sa froideur : il voulait qu'on respectât son "temps."

— = —

~~Cette réputation ne va pas sans quelques inconvénients;~~ mais M. Bouteiller emploie sa logique à se débarrasser aussi des corvées mondaines qui pourraient lui être désagréables, sans profit.

p. 15.- "Par ses actes, même indifférents, M. Bouteiller les "modela. Sa renommée s'était répandue, des parents voulurent "le connaître. Il découragea ces avances par sa froideur: il "voulait qu'on respectât son temps."

—— :: ——

Maurice Barrès, par touches lentes, et avec une sorte d'affectation d'impartialité, essaie de nous rendre peu à peu Bouteiller antipathique. Il y arrive incontestablement. Mais si nous essayons à notre tour d'examnier objectivement les qualités professionnelles du maître qu'il nous présente, nous devons les reconnaître de tout premier ordre.

p. 11.- "Il avait ce teint d'un seul ton, cette face décolorée "fréquente chez les personnes qui vivent renfermées. Souvent, "ses yeux étaient fatigués et légèrement rougis par un travail "trop prolongé. La méditation et les soins intellectuels mettent "de la gravité sur la physionomie. Son regard n'était jamais "distrait ni vague, mais le plus souvent baissé; sinon, il re- "gardait en face, et de telle façon qu'il n'eut jamais besoin "de punir. Il avait du prestige et sut faire appel au sentiment "de l'honneur. Il parla. Il leur dit sa haute notion de sa res- "ponsabilité, étant venu pour faire des hommes et des citoyens. "Mais eux aussi,ils avaient des devoirs, de patriotisme et de "solidarité.

p. 12.- "Quelques-uns prenaient des notes, il les pria de n'en "rien faire.

" - Ce ne sont pas là les matières du cours; on ne vous inte:
"rogera pas là-dessus à l'examen, mais plus qu'un diplôme, ceci
"est nécessaire: que vous réfléchissiez sur les liens qui vous
"unissent, afin que vous ayez une conscience plus nette de votre
"dignité...

"A ce mot, un élève, Alfred Renaudin, se mit à rire: il ne
"lui était jamais venu à l'esprit que lui, lycéen, pût avoir
"une dignité.

"Le professeur immédiatement se tut. Si superbe de raison
"inflexible apparut sa physionomie que la classe n'osât même
"point se tourner vers le coupable. Après un long silence:

" - Messieurs, dit-il, je n'appliquerai jamais de punitions;
"je les juge indignes du maître et des élèves; mais ceux qui
"troublent l'ordre auquel nous avons tous droit quitteront la
"salle. Que l'inconvenant sorte!"

Le professeur qui acquiert un tel prestige dès son premier contact avec les élèves qui lui sont confiés possède certes toutes les qualités requises pour donner un enseignement fructueux. Ne discutons pas ici les principes qu'il enseignera; mais reconnaissons qu'il ne les enseignera pas en vain. Ce prestige, Bouteiller l'acquiert du premier coup, - ainsi:

p. 11.- "M. Paul Bouteiller, lors de la première classe, prit
"place dans la chaire et examina un livre jusqu'à ce qu'il ju-
"geât écoulé le délai suffisant pour l'installation de chacun;
"alors, il leva les paupières. Un silence parfait s'établit.
"Dès le premier instant, il n'y eut point de doute que ce jeune
"maître était un de ceux qui dominent une situation."

Le professeur se montre à l'avant-garde du mouvement intellectuel de son temps, et, en cela, il rencontre le sentiment de ceux qu'il doit instruire.

p. 14.- "(Les élèves) symbolisaient et glorifiaient la persis-"tance de la patrie dans le nom national et républicain de Victor "Hugo (...). Quinze jours environ après la rentrée, M. Bouteiller "leur apporta la seconde série de la Légende des siècles : il lut "l'Hymne à la Terre (...) et, le commentant avec sa belle voix gra-"ve, pure d'accent provincial et dont l'autorité leur semblait re-"ligieuse, il ouvrit à ces êtres encore intacts les grands secrets "de la mélancolie poétique."

Le tout ne va pas sans un certain cabotinage, que Barrès marquera mieux dans un passage ultérieur. D'autres écrivains encore notent cette tendance chez l'éducateur.

p. 18.- "Dès les premiers entretiens, (...) il incarnait pour "eux l'esprit national moderne; mais aujourd'hui que, se promenant "de long en large, il dicte son cours, et surtout s'il ordonne que "se posent les plumes pour mieux suivre tel rapprochement à tra-"vers les siècles, c'est vraiment l'univers qui parle par sa bou-"che: l'humanité conte ses rêves, le monde révèle ses lois."

p. 17.- "Il ne devait pas s'en tenir là : il abrégea dédaigneu-"sement la philosophie universitaire pour insister avec de puis-"sants développements sur l'histoire de la philosophie... Il al-"lait hausser ces enfants admiratifs au-dessus des passions de "leur race, jusqu'à la raison, jusqu'à l'humanité. "

Ne croyez pas cependant que cet homme admirable fût sans défauts. Ces défauts tenaient précisément à sa formation elle-même, et à ses idées politiques et philosophiques.

Ainsi, Gallant de Saint-Phlin (un des élèves) fait une remarque.

p. 16.- "De telles réflexions, où l'on sentait l'influence d'un "ecclésiastique médiocre et cultivé, mais enfin intéressantes, "déplaisaient à M. Bouteiller, parce qu'en troublant de rire la "classe, elles déplaçaient les effets et dérangeaient sa mise "en scène. Et puis, il n'aimait pas Gallant de Saint-Phlin."

Ce dernier trait diminue tout à coup, et singulièrement, le personnage jusque là si haut placé; mais ses élèves sont incapables de discerner ce sentiment un peu bas, qu'il aurait dû combattre, précisément à cause de ses convictions philosophiques.

~~Nancy, huit mois à peine.~~

p. 28.- "Un jour de mai, le jeune professeur monta dans sa "chaire, plus blême, plus grave, plus homme de conscience que "jamais et, après un long silence, ayant levé les yeux sur les "élèves qu'émouvait un pressentiment:

" - Messieurs, leur dit-il, je viens de traverser une des "crises de conscience les plus pénibles qu'il m'ait été donné "de subir, moi qui, je puis le dire, en ai subi de si douloureu- "ses dans l'année 1871 où le devoir s'obscurcissait en même "temps que la notion de patrie et l'idée d'humanité. Cette nuit, "j'avais à choisir entre deux devoirs. Le gouvernement de la "République m'appelle dans un lycée de Paris."

~~Alors se passe-t-il bien intérieur.~~ Bouteiller pose le cas de conscience à ses élèves, débat devant eux le pour et le contre, et finit par dire:

p. 29.- " - Dois-je accepter? Dois-je quitter des intelligen- "ces auxquelles je me suis attaché, auxquelles je puis encore "être utile ?

Il ajoute, après quelques paroles encore:

p. 30.- " - Nous allons voter. Voter librement; je me conforme- "rai à la décision de votre majorité, mais l'on aura vu si vous "êtes des hommes capables de céder au devoir?"

La majorité vote le départ, avec le sentiment d'accomplir une noble action.

p. 32.- "Alors cet homme admirable descendit de sa chaire, et, "se promenant le long des bancs, commença de dire une façon de "bonne aventure à chacun de ces enfants, tremblants de gêne et

"d'orgueil.

"C'était exactement le sorcier de jadis, mais d'aspect moder-
"ne. Il disposait des mêmes forces, autorité dans le regard, in-
"tonation prophétique, et psychologie pénétrante. L'âme un peu
"basse de cet homme, qui leur faisait l'illusion d'un philosophe
"et qui n'était qu'un administrateur, se trahissait en ceci
"qu'il les avertissait sur leur emploi et non sur leur être.
"Il voyait partout des instruments à utiliser, jamais des indi-
"vidus à développer."

M. Bouteiller part donc. Nous allons voir quelle tâche il a accomplie. Dans l'ordre philosophique, il a passé en revue les principaux systèmes, mais sans s'arrêter.

p. 19.- "M. Bouteiller se hâta de les fixer. Kantien détermi-
"né, il leur donna la vérité d'après son maître. Le monde n'est
"qu'une cire à laquelle notre esprit, comme un cachet, impose
"son empreinte..."

Devons-nous dire que Barrès n'est pas kantien le moins du monde?

p. 20.- "M. Bouteiller, après une étape dans le scepticisme
"absolu, et sitôt les vacances du nouvel an passées, croyait
"bien avec Kant et par l'appel au coeur reconstituer à ses élè-
"ves la catégorie de la moralité et un ensemble de certitudes.
"Ils ne le suivirent pas."

Barrès nous dira plus loin pourquoi ils ne le suivirent pas; il fait à ce sujet une sorte d'essai philosophique sur le pouvoir du professeur. En attendant, il constate:

p. 20.- "Dans l'âge où il serait bon d'adopter les raisons
"d'agir les plus simples et les plus nettes, il leur proposait

"toutes les antinomies, toutes les insurmontalbes difficultés "reconnues par une longue suite d'esprits infiniment subtils qui, "voulant atteindre une certitude, ne découvrirent partout que le "cercle de leurs épaisses ténèbres."

Un peu plus tôt déjà, l'auteur signale que

p. 19.- "... Maurice Roemerspacher (un élève) écrivit aux "siens une lettre infiniment douloureuse sur les limites de la "connaissance. Elle révélait un tel désarroi..."

que l'on conçoit que Barrès note avec amertume:

p. 22.- "M. Bouteiller, qui croit soumettre ses élèves à la "notion du devoir, ne fait que les jeter plus ardents dans la "voie commune aux jeunes Français modernes."

Cette voie, c'est l'ambition mêlée à la mélancolie romanesque.

Pourtant, à y bien songer, est-ce là le fait d'un Paul Bouteiller et de son enseignement? Ne serait-ce pas plutôt l'inquiétude, ce mal de la jeunesse, qui se fixe autour de quelques idées fournies par les professeurs, en fait sa pâture, et jette les jeunes gens dans un abîme de frénétiques aspirations, de terreurs et d'espoirs, - que la vie se chargera de calmer en les assoupissant sous la tâche quotidienne et la monotone plénitude des jours?

Mais enfin, Bouteiller quitte Nancy, et, dit Barrès:

p. 38.- "Cet excitateur qui prétendait pour le plus grand "bien de l'Etat effacer les caractères individuels, quitte Nan- "cy ayant créé des individus dont il fait seul le centre et "le lien."

—— :: ——

Au moins, Bouteiller est-il vraiment convaincu de la valeur des choses qu'il enseigne? N'est-ce pas le "fais ce que je dis,

non ce que je fais" trop courant? Non pas!

p. 27.- "Avec quiétude, il faisait reposer toute sa conduite "comme son enseignement sur le principe kantien qu'il formulait "ainsi: "Je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vou- "loir que mon action serve de loi universelle." Dans les cas "particuliers que nous citons, il avait jugé qu'il n'appartenait "pas à un brouillon qui se pique de générosité de maintenir "quelque chose de pourri dans une collectivité."

Et il avait froidement fait chasser du collège où il était étudiant, un malheureux qui pouvait se racheter encore.

Nous avons vu Bouteiller songer à lui-même. Cette morale ne lui est pourtant pas une entrave!

p. 28.- "Cette dure morale sert M. Bouteiller. Par ces manoeu- "vres, il donne des gages à ses grands amis de Paris (je doute "que ce fût un calcul, ces natures abstraites étant, par défini- "tion, dégagées des mesquineries)..."

Barrès, répétons-le, veut qu'on haïsse le régime et les idées dont il fait le centre même de son livre. Quelles sont donc des manoeuvres dont il parle?

p.p. 26-27.- "M. Bouteiller lui (Gambetta) donna des rapports "sur l'esprit des fonctionnaires en Meurthe-et-Moselle. D'où, "cette année-là, de nombreux déplacements et révocations"

Belle tâche, bien digne d'un professeur. Mais, ne l'oublions pas:

p. 27.- "Ce rôle de dénonciateur n'inquiétait pas sa conscience "en: elle se faisait tout entière à une règle morale acquise dans "des méditations de cabinet et qu'elle ne remettait jamais en "discussion".

Pour avoir voulu trop prouver, l'auteur ne prouve plus que

la passion qu'il met à rabaisser ceux qu'il veut perdre. Il suffit de rapprocher les passages pour pousser les traits au noir le plus dur.

p. 27.- "Ses menées étaient secrètes; il ne s'en expliquait "pas au préfet, et pas davantage à la loge maçonnique. Il fit "chasser le portier du lycée (...), bonapartiste enragé (...). [illegible] une sorte "d'imbécile sympathique... M. Bouteiller fut soupçonné ses col- "lègues, entre eux, le blâmèrent; tous ses élèves nièrent sa res- "ponsabilité ou reconnurent son austère sentiment des impéra- "tives exigences du devoir."

La virulence même des traits leur ôte de leur force, parce qu'ils sont manifestement exagérés. Il n'est pas possible qu'une âme qui serait si basse, - quelque puissent être les raisons philosophiques dont elle se fait un masque,- puisse en même temps avoir sur les jeunes gens une telle force de rayonnement et se les attacher avec autant d'énergie.Ce sont là deux inconciliables...

Un Barrès nouveau se révèle, un Barrès pédagogue. Avec lui, recherchons,à travers Bouteiller, quels sont les principes d'une saine instruction, d'une éducation rationnelle,- barrésienne, bien entendu, même si les termes jurent un peu de se voir accouplés.

Tout d'abord, nous avons la critique du système employé par Bouteiller.

p. 25.- "Au résumé, il serait absurde de supposer qu'un Bou-

"teiller, ~~qui a pris sur Kant son point d'appui et qui, désormais,~~ ~~le vérifie~~ pas plus que ne fait un croyant pour la vérité ré-"vélée, qui est le ~~délégué parfait de cette espèce psychologi-~~ ~~que et d'un parti social~~, peut s'attarder à peser les consé-"quences de son enseignement et se faire scrupule d'égarer les "caractères d'une douzaine de jeunes gens. Il tient son rôle "strictement, comme une consigne reçue de l'Etat. C'est le ser-"gent instructeur qui communique à des recrues la théorie ré-"glée en haut lieu. Exactement il leur distribue de vieux ca-"hiers, rédigés depuis huit ans et qu'il a dictés à Nice, à "Brest, comme aujourd'hui à Nancy."

Cette matière morte, Bouteiller essaie cependant de la présenter sous une forme orale frappante, et, sans doute il réussit le mieux du monde, puisqu'il parvient à émouvoir, par ses procédés de cabotin, le coeur de ceux qui lui tendent leur jeunesse. ~~comme une coupe pleine~~.

p. 26.- "Pendant que ces vieux cahiers, présentés avec chaleur, "tombent en nouveautés ennivrantes sur des êtres avides de rece-"voir, il assouplit sa voix, essaie des débuts à voix basse qui "forcent un public à l'attention, cherche et trouve ces intona-"tions émouvantes, ces accents du devoir et ces appels à l'éner-"gie virile qui s'accordent le mieux avec son génie."

Car il possède un réel génie, si l'on entend par là une puissance créatrice. Bouteiller est kantien, mais non pas un kantien intégral, uniquement réceptif.

p. 26.- "Certes il n'est pas homme à négliger un service pu-"blic dont il est responsable! Son cours est remarquable, dans "le meilleur esprit de la jeune Ecole normale, et, dès les pre-

"mières fréquentations politiques, il l'a rehaussé d'une certai-
"ne morale sociale kantienne dont la construction porte sa mar-
"que propre. Toutefois c'est un travail arrêté définitivement,
"où il ne prend plus que l'intérêt de la diction et, parfois, de
"l'éloquence."

Barrès, une fois de plus, donne le pour et le contre. Mais comment un professeur pourrait-il, chaque année, transformer son cours du tout au tout? Ce cours, ne l'a-t-il pas, de longues années durant, étudié, composé, ordonné; n'en a-t-il pas patiemment distribué la matière? Ne l'a-t-il pas mis à la portée de ceux qui doivent le recevoir? N'est-ce pas, enfin, un gage de stabilité, que de voir ce même cours se donner d'année en année, une fois qu'il est solidement établi? Bien entendu, il ne s'agit pas de se figer en formules faites une fois pour toutes! Il faut savoir varier l'intérêt, il faut, après tout, y mettre une certaine éloquence, et Bouteiller, en cette affaire, ne paraît pas un si mauvais pédagogue.

Qu'aurait dit Barrès, enfin, d'un professeur qui eût enseigné des notions d'une morale sociale, - kantienne ou autre, - à laquelle il n'aurait pas cru; qu'aurait-il dit encore d'un fantoche qui, chaque année, se serait donné une religion ou une morale nouvelle?

~~Où Barrès touche à la profonde vérité, [illegible]~~
nous dit quel retentissement a, sur les jeunes esprits de Nancy, l'enseignement de Bouteiller, ou plutôt, de Burdeau, qui servit de modèle.

p. 23.- "Du professeur ou du livre, nous recueillons seulement
"ce que notre instinct reconnaît comme aimant nous interpré-

~~"tons avec une étrange indépendance."~~

Ceci est une réalité trop méconnue, et que les maîtres devraient bien de méditer parfois. De même, la vérité suivante les inciterait peut-être à quelque modestie:

p. 23.- "Alors que le maître réfute, souvent ses indignations "tombent lourdement au pied de sa chaire, et la doctrine qu'il pense avoir détruite, il l'a propulsée dans des êtres avides qui, "dès lors, en seront animés."

Ce n'est pas cette amère constatation qui rendra moins ~~inquiétante la responsabilité du magister~~

Quel est donc le devoir de celui qui enseigne? Il se dégage clairement de ce qui suit; si nous en croyons Barrès:

p. 23.- "Les mouvements si violents de ces jeunes âmes ne se "traduisent pas encore en actions. M. Bouteiller, qui leur parle, "avec une insistance éloquente, de cette idée supérieure du devoir "qui gît dans chaque conscience et qui prouve l'existence de Dieu, "jamais ne se penche pour écouter leurs murmures intérieurs. Nul "doute qu'il eût été stupéfait de constater les prolongements "de sa parole dans ces jeunes cerveaux. Mais voilà un des aspects "les plus intéressants de l'oeuvre de M. Bouteiller au lycée de "Nancy: il fait avec ampleur son geste de semeur et ignore absolument ce que devient la graine."

Tout le mal, sans doute, vient de là: le professeur "ignore absolument ce que devient la graine". Mais comment pourrait-il prévoir ce qu'elle deviendra? Comme le laboureur,

p. 23.- "Pour qu'il prevît sa moisson, il eût fallu qu'il connût son terrain; c'est une étude qu'il dédaigne. Ce kantien ne "se rend pas compte que d'être parvenu à son degré élevé de culture, d'avoir échappé à la patrie restreinte et à ses intérêts

"étroits pour appartenir à la France, à l'humanité tout entière
"et à la raison, c'est une puissance qui, chez un éducateur,
"implique un devoir: le devoir et la puissance de comprendre
"toutes les conditions de l'existence, qui sont diverses suivant
"les ~~xxxx~~milieux. Chaque individu est constitué par des réali-
"tés qu'il n'y a pas à contredire; le maître qui les envisage
"doit proportionner et distribuer la vérité de façon que chacun
"emporte sa vérité propre."

La tâche, à première vue, semble impossible. Pourtant, Barrès donne quelques indications pratiques. Quand il parle des jeunes Lorrains, rien ne nous empêche de penser à d'autres, à tous les autres jeunes gens assis sur les bancs de l'école, et formés, eux aussi par leur milieu, leur passé, leur sang:

p. 24.- "Et même avant d'examiner les biographies de ses élèves
"M. Bouteiller ne devrait-il pas prendre souci du caractère géné-
"ral lorrain? ~~Il risque de leur présenter une nourriture peu~~
~~"assimilable.~~ Ne distingue-t-il pas des besoins à prévenir, des
"moeurs à tolérer, des qualités ou des défauts à utiliser? ~~Il~~
~~n'y a pas des idées innées, toutefois des particularités inscri-~~
"sissables de leur structure décident des jeunes Lorrains à éla-
"borer des jugements et des raisonnements d'une qualité particu-
"lière. En ménageant ces tendances naturelles, comme on ajoute-
~~"rait à la spontanéité, et à la sensibilité du génie national...~~

Ce régionalisme pédagogique demandé par Barrès à son professeur, n'en approchons-nous pas? Ne voyons-nous pas, dans certains domaines de l'enseignement, se dessiner des tendances ~~régionalistes~~ particularistes? N'essaye-t-on pas d'adapter les connaissances aux lieux où elles doivent être données, ou, plutôt, ne donne-t-on pas les connaissances inspirées par le lieu même où on les dispense? Sans doute, à

l'époque où parurent les "Déracinés", ces idées pouvaient-elles paraître surprenantes à beaucoup, et tout spécialement dans la France centralisatrice, et plus encore dans l'instrument même de la centralisation, l'Université. Aussi:

p. 29.- "C'est ce que nie M. Bouteiller. Quoi! à la façon d'un "masseur qui traite les muscles de son client d'après le tempé- "rament qu'il lui voit, le professeur devrait approprier son en- "seignement à ces natures de Lorrains et aux diversités qu'elles "présentent! C'est un système que M. Bouteiller n'examine même "pas."

Pourquoi d'ailleurs M. Bouteiller examinerait-il cela? Lui est-il possible même de comprendre un tel état d'esprit?

p. 24.- "Déraciner ces enfants, les détacher du sol et du "groupe social où tout les relie, pour les placer hors de leurs "préjugés dans la raison abstraite, comment cela le gênerait-il, "lui qui n'a pas de sol, ni de société, ni, pense-t-il, de préju- "gés?"

Ce n'est pas seulement sa conception kantienne, sa faculté d'abstraction qui le pousse. Répétons-le, ce professeur est un ambitieux, et la vie politique le tente.

p. 26.- " M. Bouteiller forme son âme de domination en défor- "mant des âmes lorraines, et dans le même temps lui prépare un "emploi plus vaste dont elle est avide et capable. Par delà "(ces élèves) il observe Gambetta. Au verso de leurs pauvres "copies d'écoliers il crayonna plus d'une fois des indications "que le fameux orateur utilisa dans les débats sur l'enseigne- "ment public".

Il nous reste à voir quelle conclusion Barrès lui-

même tire de ces données.

p. 38.- "Bouteiller, quand il passait en revue et classifiait "les systèmes, ne se plaçait pas au point de vue français, mais "chaque fois au milieu du système qu'il commentait. Aussi fit-il "de ses élèves des citoyens de l'humanité, des affranchis, des "initiés à la raison pure.

"(...) Quel point d'appui dans leur race Bouteiller leur a-t-il "donné?

Bouteiller, - tous les Bouteiller éparpillés sur la France,- font donc des déracinés. Par là, ils sont de grands coupables, et c'est d'eux que viendra tout le mal; le livre n'a été écrit que pour le démontrer abondamment.

~~p. 42.- "Sans lumière sociale, en dépit de désordres groupés "et spontanément les forme à sa ressemblance, ces jeunes Césarions "déliés du sol, de toute société, de leurs familles, d'où senti- "raient-ils la convenance d'agir pour l'intérêt général? Ils ne "valent que pour être des grands hommes, comme le maître dont "les intentions sont leur seul contenu social."~~

Barrès a peut-être senti lui-même combien son personnage était devenu fuligineux. Alors, il en fait un simple mannequin, pour le décharger de toute responsabilité,- ce qui est pis encore, car, enfin, comment ~~xxxxx~~ est-il possible encore d'agir sur lui?

p. 42?- "A la fin de ce mois de mai 1880, M. Paul Bouteiller "part pour Paris, n'ayant été d'ailleurs, bien que nous paraissions lui en faire porter la responsabilité, qu'un instument de "tranmission. Des fordes allaient marcher par le monde, auxquelles il avait donné l'impulsion, sans parvenir à les aiguiller.

Après tout, n'importe quel magister n'est-il pas un peu

Paul Bouteiller, à ce compte ? Quel est, en effet, celui qui peut se vanter d'être parvenu à aiguiller les forces auxquelles il a donné l'impulsion ?

— — —

Bouteiller se sert de son enseignement comme d'un instrument de domination. Barrès a beau en faire un travailleur, doué de toutes les qualités nécessaires à un professeur de talent, - prestige de l'attitude, autorité du geste, de la voix, de la diction, du regard même, nous ne pouvons voir en lui, en fin de compte, qu'un cabotin orgueilleux, qu'un individualiste ambitieux et dur.

Barrès le compare au sorcier de jadis, disant la bonne aventure. Comme chez le sorcier, il y a, chez Bouteiller, manque d'équilibre entre la raison et le sentiment. L'éducation, arrachant cet homme à son milieu, en a fait un esprit absolu, sûr de soi. Cette sûreté même est un élément de puissance, et tous les actes du professeur auront sur les collégiens un retentissement immense. Or, trop de qualités morales font défaut à leur maître, pour qu'on osât le considérer comme un véritable éducateur. Il ne suffit pas d'observer la consigne donnée par l'Etat, ni, après avoir adopté un système philosophique, de parer celui-ci de tous les attraits de la rhétorique et de la parole, - d'exercer, en somme, le cabotinage de l'enseignement. Non ! Barrès demande avec raison autre chose qu'un enseignement sec et dogmatique, et (mais, bien entendu, seules peuvent nous guider ici des raison pédagogiques) le Bouteiller sans coeur et sans âme qu'on nous présente, nous est odieux.

CÉLESTE PRUDHOMAT , vers 1900

par Gustave Guiches .

Paris, Arthème Fayard, s. d.

N'examinons pas ici la thèse de l'auteur. Contentons-nous, selon le plan tracé, de dégager la physionomie de l'héroïne, et celle des magisters qui surgissent de ci de là au cours du récit.

Nous faisons connaissance avec Céleste Prudhomat le jour où elle passe son examen d'institutrice.

p. 6.- "Debout devant le tableau (...), Céleste répondait d'une "voix basse et balbutiante aux questions de l'examinateur. Il po- "sait ses demandes avec une politesse officielle, ennuyée, des "formules invariables. "Pourriez-vous me dire ?... Je vous serais "obligé de me prouver"... Et tandis qu' (...) il déroulait son "questionnaire, la "candidate" le regard en dessous, pâle, grelot- "tait d'anxiété. Puis, la demande faite, elle se recueillait, tra- "çait des lignes qu'elle effaçait au plus léger claquement de lan- "gue du professeur et partait dans une démonstration bredouillée, "apprise par coeur, récitée d'un seul trait jusqu'à ce que, la "respiration raccourcie, elle s'arrêtât avec un soupir de soula- "gement."

Voici comment est la "candidate" :

p. 7.- "Céleste portait l'uniforme du couvent, la robe noire "tombant d'une pièce et cachant, déformant la poitrine grêle (...) "La rugosité populaire (1), effacée par six années de frottement "bourgeois, n'avait pas laissé la tache de son hâle sur le teint "mat (...). (Les yeux) avaient le regard remontant qui s'essaie et "quelquefois des lueurs vives, des fixités volontaires. La bouche,

---

(1) Prudhomat père est épicier et cabaretier.

"avec ses lèvres épaisses, était une bouche à baiser..."

"L'institutrice se révélait, compassait son attitude, modelait "la maigreur spéciale des mains aux ongles taillés à la façon des "maîtresses d'écriture et perçait dans son accent discipliné aussi "bien que dans ses bottines à bouts vernis et à boutons de nacre "dont l'étroitesse lui meurtrissait les pieds."

Si ce n'est qu'à ces derniers et maigres détails que se révèle l'institutrice, disons bien vite "hélas" sur les pauvres gamines qu'elle enseignera. Du reste, Mlle Prudhomat n'est devenue institutrice que par l'orgueil du père, lequel voit dans l'instruction le suprême bien, et tire vanité de ses relations avec un instituteur.

p. 6.- "(Prudhomat) se vantait d'une collaboration avec l'insti- "tuteur, son ami, sa relation de luxe, à une brochure viticole "pour laquelle le pédagogue avait réédité une célèbre épigraphe : "Que veut le phylloxera ? Tout. Qu'aura-t-il ? Rien."

Est-ce assez ridicule ! Ah! Gustave Guiches s'y entend, à caricaturer férocement les maîtres d'école ! Ainsi, à l'examen dont il est question plus haut, nous voyons :

p. 7.- "Des instituteurs reconnaissables à leur mise classique, "s'étaient rapprochés pour suivre la marche de l'examen? Ils ap- "prouvaient avec des gestes démonstratifs, clignaient des yeux, "ou criaient des aïe! bruyants aux fautes commises et riaient à "se frapper de grands coups sur les cuisses aux saillies du pro- "fesseur."

Arrêté par ces mots : "Des instituteurs, reconnaissables à leur "mise classique"... nous croyions trouver la description de la tenue propre aux instituteurs. Las! rien. Gustave Guiches n'en souffle mot, de cette mise classique...

~~"que professionnel de ne point remarquer les adolescentes qui~~
"défilaient chaque année sous ses yeux."

En quoi cela aurait-il changé quelque chose, qu'il les regardât? Nous sommes persuadé qu'une belle... bête n'aurait pas obtenu un point de plus que n'auraient mérité ses réponses.

D'autres magisters nous sont présentés. Tel, à un banquet en l'honneur de la lauréate,

p. 7.- "Entre Céleste et sa mère, Chassignon, l'instituteur de "Creysse, l'auteur de la brochure antiphylloxérique, rayonnait, "affable et protecteur."

Protècteur, parce que sa profession le remplit d'orgueil.

p. 9.- "Chassignon détachait une aile de volaille. Il la ba- "lança sur la pointe de sa fourchette et la laissant tomber dans "l'assiette de l'institutrice: "A vous les honneurs, ma chère "lauréate, et réjouissez-vous, sapristi; vous entrez dans la so- "ciété par la plus belle porte."

C'est assez inattendu, et,-lorsqu'on lit d'autres romans où l'instituteur est représenté comme un paria,-assez burlesque aussi.

Céleste, donc, est institutrice. Cela implique une certaine culture, bien qu'elle appartienne à cette classe des "Primaires" décrite par Léon Daudet. Or, elle sort d'un milieu plutôt médiocre. La voilà désaxée.

p. 12.- "Elle ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'une vie pour "longtemps installée dans ce hameau où elle débarquait en étran- "gère avec des goûts bourgeois, un idéal relevé dont elle atten- "dait avec impatience la réalisation."

Comme elle n'a pas un caractère solidement trempé, elle souffre. Ainsi, quand elle se rend chez les amis de son père, des

paysans, de petits boutiquiers, ne peut-elle s'empêcher de faire sentir tout ce qui la sépare d'eux.

p. 13.- "Elle entrait là-dedans, sur la pointe des pieds, crai-"gnant de marcher sur des balayures, raidie de tout l'empois pé-"dagogique, les lèvres pincées, avec une expression de dégoût "et d'ennui. Avant de s'asseoir, elle regardait sur les chaises, "parlait de choses étrangères et répondait au patois dans un fran-"çais châtié, accentué par une recherche énervante de prononcia-"tion."

Son origine lui pèse, elle aussi; à l'école, elle s'est liée avec une jeune fille riche, Germaine Mazurier.

p. 13.- "Une seule chose gênait leur intimité. C'était la tri-"vialité des parents de l'institutrice devinée par Germaine, ca-"chée par son amie comme un mal honteux."

Ne nous indignons pas. Nous avons tous rencontré, dans notre vie, des sots, des orgueilleux ou des lâches qui rougissaient de leurs origines. Mais reconnaissons aussi que Gustave Guiches pousse les choses fort au tragique.

Enfin, comme son père le bistrot, électeur influent, a fait agir les protections, - les éternelles protections,

p. 14.- "Céleste reçut sa nomination d'institutrice à Marnièr-"res, village peu important, il est vrai, mais elle était dispen-"sée de passer par les grades inférieurs et, sans avoir été ad-"jointe, on la faisait titulaire d'un poste neuf, très recherché "par les surnuméraires de l'enseignement."

C'est là que nous rencontrerons le seul magister sympathique décrit dans le livre, à côté du maire protecteur et important.

p. 16.- "Ils (Rigal, -le maire,- Céleste et le père Prudhomat) "s'adjoignirent l'instituteur, M. Brunil, que Rigal mit aussitôt

"en rapport avec Céleste. Elle se trouva tout de suite à l'aise "en présence de ce vieillard affable et cérémonieux, représen- "tant propret de la tradition pédagogique. Les lampes allumées, "il fit les honneurs de l'établissement. Rigal lui frappait "familièrement sur l'épaule, répétant: "C'est lui qui a tout "fait. Il a acheté les livres, les cahiers, l'alimétique, la té- "lémaque et tout le tremblement..."

p. 18.- "Céleste et Brunil échangèrent un regard d'indulgente "critique et l'instituteur, embrassant la salle d'un geste cir- "culaire, prononça: "Vous le voyez, c'est vaste, aéré, dans les "meilleures conditions hygiéniques. Les trois fenêtres ouvrent "sur la place et j'ai fait mettre un poêle pour l'hiver. La "chai- "re" est confortable. J'ai voulu qu'on l'exhaussât pour donner "plus d'autorité..."

Nous nous sommes trouvé quelque peu surpris pas ces mots: "re- présentant propret de la tradition pédagogique". Nous aimerions savoir ce que l'auteur entend par là. M. Brunil serait-il le successeur du tambour communal d'antan? Et est-ce là le modèle à proposer aux jeunes générations? Dans tous les cas, il repré- sente bien la tradition pédagogique d'autorité absolue. Cette "chaire" surélevée, d'où l'on peut foudroyer l'élève, est symptô- matique, et peu propre à éveiller la confiance et l'amitié, dé- sirées par les méthodes actuelles, entre le magister et l'enfant.

Céleste prend possession de sa classe. Bientôt, elle se dé- goûte de son métier, au point que nous pouvons lire:

p. 20.- "Pendant une de ses classes de l'après-midi où la plu- "part du temps elle somnolait sur sa chaise..."

et, un jour qu'elle voit Germaine Mazurier, nous trouvons ce dialogue:

p. 24.- "(Germaine) demanda : "Est-ce que c'est amusant de "faire la classe ? " (...)

"A sa question, l'institutrcie avait répondu : "Ce n'est pas "toujours très récréatif..."

Ce ne devait pas être fort récréatif non plus pour les élèves d'avoir une institutrice aussi peu enthousiaste. Le résultat est, chez la jeune femme, un insurmontable dégoût, un ennui sans nom.

p. 20.- "Elle conçut une rancune contre la société qui la leur- "rait, l'isolant du monde, et l'assujettissant à la plus humilian- "te condition. Elle s'entretint dans des idées d'indépendance et "un esprit civique et raisonneur remplaça chez elle la résignation "qui fait la force des humbles et leur repos."

— — —

Chez Guiches, si l'instituteur nous apparaît comme un sot et un cuistre mal poli, l'institutrice nous est présentée comme une jeune femme dégoûtée de son sort, avide de jouir, et préoccupée de tout, sauf de sa profession.

Nous trouvons ici, pour la première fois, le thème du désarroi- ment. L'institutrice ne s'est pas élevée : elle s'est privée de son support naturel. Elle ne peut plus retourner au peuple d'où elle est sortie, parce que son caractère s'y oppose; elle ne peut entrer dans un monde différent, parce que l'humilité de sa condi- tion ne le lui permet pas. C'est une victime de l'orgueil paternel. Rien ne la destinait à l'enseignement, et elle n'y trouve que dé- goûts. Peut-être, les circonstances ne sont-elles pas seules à incriminer. L'éducation donnée dans les écoles où l'on forme les éducateurs n'est pas sans reproches. C'est là qu'aurait dû être trempé le caractère de la jeune fille à laquelle on va confier la direction d'un certain nombre de mioches loin d'être parfaits. C'est là qu'on aurait dû l'avertir des découragements inévitables;

c'est là encore qu'on aurait dû lui apprendre à ne pas mépriser les petites gens dont elle est sortie, ou qui l'entourent et auxquelles elle devra apporter un peu de lumière et de beauté.

Elle n'aurait pas même eu besoin, alors, de "la résignation qui fait la force des humbles et leur repos"; mais la grandeur de sa tâche l'aurait soutenue sans doute; la compréhension des autres lui aurait permis de les chérir, et surtout, de chérir leurs enfants.

LA MÈRE ET L'ENFANT, 1900

par Charles-Louis Philippe.
Paris, Nouvelle revue française (4e édition, 1911) (première plaquette en 1900, épuisée).

Ne nous appesantissons pas sur les premiers portraits de magisters que nous trouvons dans "La mère et l'enfant". Ils méritent cependant d'être retenus au passage, pour le jugement curieux que porte sur ses maîtres l'auteur de ce livre non moins curieux.

L'enfant va à l'école primaire.

p. 45.- "Et il y avait une science utile et simple que nous "enseignaient des instituteurs. Ils nous l'enseignaient avec "leurs cerveaux de fils d'hommes des champs et la rendaient

"grosse et sans élégance comme leurs noms: Pinel, Aubel, Lorce-
"rie, Chavarot".

Ces instituteurs venus de province, à Paris, en dépit des règlements emploient parfois la main avec quelque rudesse.

p. 68.- "Un jour que je n'écoutais pas ses observations, l'ins-
"tituteur me donna une gifle."

Les parents de l'enfant se rendent en province. Il a l'âge requis pour obtenir son certificat d'études primaires.

p. 80.- "M. Chevrier l'instituteur nous prépare au certificat
"d'études primaires. [illegible]

"M. Chevrier a cinquante ans, avec une grande propreté, une "grande fermeté de caractère et des connaissances fixes. Toutes "ces qualités sont nécessaires. Cinquante ans, c'est du respect. "Une grande propreté, c'est un bon exemple. Une grande fermeté "de caractère, c'est de la crainte. Des connaissances fixes pé-
"nètrent les cerveaux et s'y installent avec précision, chacune "en son endroit spécial, et toutes sont bien ordonnées. Vanité "des vanités, on rencontre des personnes qui savent mille choses "grâce auxquelles elles brillent dans les conversations, mais il "faudrait mieux pour elles savoir simplement quelques faits et "connaître quelques dates parce qu'alors elles brillent dans les "examens. Voilà ce que pensait M. Chevrier."

N'insistons pas sur l'ironie cruelle de ce portrait, où le bon et le mauvais sont habilement dosés; ne nous arrêtons pas trop non plus sur le trait final, qui suffit, à lui seul, pour ridiculiser le bonhomme Chevrier, pourtant bien sympathique à tant d'autres égards.

Même, signalons simplement, au lycée un peu plus tard,

p. 96.- "Le professeur portait une grande barbe noire comme "on n'en porte pas dans nos pays, parce qu'elle montre qu'on est "est sérieux et instruit."

pour nous attarder longuement, avec Charles-Louis Philippe, au portrait du pion, de l'abominable, de l'exécrable pion.

p. 98.- "Je n'oublierai jamais les études du lycée (...).C'est "le pion qui nous fait souffrir. On dit que la discipline des "lycées est paternelle: le pion c'est la discipline, et le pion "n'est pas notre père. Le pion ce sont des yeux froids qui nous "surveillent et une voix raide qui nous rappelle à l'ordre. Le "pion c'est le règlement, c'est la nécessité, c'est la loi, c'est "la main qui nous empoigne. J'ai douze ans, j'ai besoin d'amour "et vous me donnez un pion. A toute ma fantaisie, à mon âme et "à mon coeur vous donnez un pion. Je suis faible, mais un pion "ne me soutiendra pas puisqu'il n'y a que l'amour qui soutienne "un enfant. Un pion c'est comme un adjudant qui peut nous haïr "mais qui ne peut pas nous aimer. Vous me faites étudier mes le-"çons sous l'oeil de cet homme: ma vie est triste, les leçons "sont froides et cet homme est mon ennemi; alors les leçons qui "étaient déjà froides, deviennent tristes et je les hais comme "ma vie et comme le pion."

La haine du pion est tenace au coeur de Charles-Louis Philippe. Le terme d'adjudant ne lui paraît pas assez fort.

p. 108.- "Mais comprendre le malheur n'empêche pas de détester "le mal. Et puis les pions sont des forçats, mais sont aussi des "garde-chiourme. D'ailleurs il y a des hommes si méchants qu'au "fond de nous-mêmes une joie, immonde sans doute, tressaille et "y approuve la destinée: Tu es pion, mais tu l'as bien mérité."

Des mots, tout cela, des mots! Il nous faut des faits! Char-

les-Louis Philippe va nous les fournir:

p. 108.- "Il en est un qui empoisonna mes quinze ans. Je vois "cet homme jaune et chauve, avec sa calvitie vieillissant ses "vingt-quatre ans comme un mauvais sentiment vieillit notre âme. "Son nez substantiel et courbé, son menton, sa barbe jeune et "son front semblaient des os et des poils comme ceux des bêtes "inhumaines. Ses yeux, implacables et rigides, se posaient sur "nous, pareils à du froid bleu, et ses grosses mains aux gros "doigts, on les eût prises pour des poings. Je vois cet homme "avec sa correction. Vêtu comme un homme civilisé, sans doute "faisait-il l'admiration des garçons de café ou l'envie des jeu-"nes filles et peut-être même disait-on: Monsieur un tel est "toujours propre et il a l'air convenable.

"J'aurais voulu que vous le vissiez au milieu de nous, là où "ses vêtements élégants contrastaient avec sa méchanceté. Il a-"vait essayé toutes sortes d'apprentissages et surtout celui de "comédien."

Nous retrouvons le magister comédien; mais il apparaît moins souvent que le magister homme de lettres. Le pion de Charles-Louis Philippe a acquis, dans le domaine de la comédie, une certaine maîtrise.

p. 108.- "Les comédiens qui font des gaffes et ont le geste de toutes les circonstances humaines sont enviés par les ratés "car le raté est un homme qui pose et qui se sent doué pour "chaque circonstance. Le pion avait pris des leçons de déclama-"tion qui lui firent obtenir un petit succès dans un théâtre "d'étudiants, à Grenoble. Maintenant, il était comédien au mi-"lieu de nous. Il y a une façon de serrer les dents et d'avoir "une voix nette pour aller jusqu'au fond de l'élève que l'on

"veut punir, et si à cela on joint de la froideur et un certain "regard, les punitions deviennent cruelles et crient: Vengeance! "Le pion s'exerçait à produire un tel effet. Il se servait de "son habitude de la déclamation pour satisfaire ses mauvais ins- "incts et se servait de ses mauvais instincts pour rendre sa froi- "deur plus méchante. Je ne sais pas comment il se comporta au "théâtre de Grenoble, mais je vous assure que chez nous il avait "beaucoup de talent."

C'est déjà beau. Mais le pion de Ch.-L. Philippe a tous les vices. Donc, il est comédien accompli. Il lui faut, par surcroît, la gloire des lettres. Cet homme est insatiable.

p. 110.- "A l'époque où je le connus il était en outre auteur "dramatique.(...) Je me souviens encore qu'il fit copier par un "nègre, élève de son étude, une nouvelle ~~xxx~~ intitulée "Le Châ- "timent"."

Si, au moins, en écrivant, il avait laissé la paix aux malheureux qu'il devait régenter! Mais son esprit obtus ne pouvait admettre, sans doute, que la paix est une belle chose pour les autres aussi, et il ne parvenait pas à la leur bâiller, même par amour de la littérature, - au contraire.

p. 110.- "Notre pion était homme de lettres. J'ai souffert à "cause de la littérature. Il croyait, puisque j'étais un bon élè- "ve dans une classe de sciences, que je devais détester la litté- "rature. Il me persécutait, comme on commet une bonne action, il "poursuivait en moi le philistin et l'imbécile qui laisse mourir "de faim les hommes de génie."

Le ridicule et l'odieux se le disputent dans la petite scène suivante:

p. 112.- "Sitôt qu'il y avait cinq minutes de récréation, il

"fallait que je m'en aille aux arrêts. Parfois je disais au pion :

" - Mais, monsieur, vous ne m'avez pas puni.

"Il répondait :

"- Eh bien, je vous punis.

"J'ai senti les yeux et les mains de cet homme pendant une "année entière".

Cette persécution éveille chez l'enfant des désirs de vengeance; mais, aux âmes bien nées, non seulement la valeur n'attend pas le nombre des années : elles se ressaisissent dans l'adversité, et la douleur même est un stimulant.

p. 115.- "Je fus le plus assidu à l'étude et le premier en "classe. Cela même donnait au pion une rage froide, sentir que je "lui échappais (...) . Il y eut entre nous un duel, car ce pion "croyait que les punitions pourraient me vaincre et ce raté vou- "lait que je devinsse un raté comme lui. Sois loué, ô chien, tes "morsures et ta gueule m'ont appris qu'il faut combattre et m'ont "donné du courage."

Remarquons l'étrange apostrophe de Ch.-L. Philippe, qui retrouve, pour flétrir le pion, le nom ancien qui lui était donné, et l'appelle si justement : chien (voir : "Le maître d'école", de Soulié).

Tous les passages où Charles-Louis Philippe nous présente un éducateur, respirent le mépris dans lequel il tient le personnage. Les uns sont des "paysans"; Monsieur Chevrier, un homme à oeillères; le pion, un cabotin, bourreau d'enfants.

Le pion est l'ennemi de l'écolier; son rôle est de le tyranniser, d'user de tout l'appareil des punitions et des contraintes

pour l'écraser, le malaxer, lui donner la conscience de son néant.

Mais, encore une fois, où ce pion aurait-il été chercher les qualités de coeur que l'on exige de lui ? Et où voyons-nous le censeur, ou le recteur, ou le préfet des études, une seule fois, surgir au moment opportun pour lui rappeler ses devoirs ? N'y aurait-il pas, là aussi, une réforme à apporter ? Le chef d'un établissement d'instruction devient de plus en plus un administrateur , - nous le verrons par xxx la suite, - et il se préoccupe de moins en moins des rapports existant entre les élèves et leurs maîtres. C'est pourquoi le pion de Ch.-L. Philippe a pu sévir si longtemps, écraser avec une telle impunité le coeur et l'esprit de l'enfant, accomplir son oeuvre néfaste d'éducateur à rebours, sans contrôle et sans crainte.

C'est pleinement un raté, un raté orgueilleux. C'est le M. Gérondif de Paul De Kock, modernisé et mis dans un collège. Il a essayé de tous les métiers avant d'être éducateur, et il se venge sur les enfants, - particulièrement sur ceux qui menacent de le dépasser un jour , - des échecs que la vie lui a infligés.

~~152~~ 146

vers 1900

POIL DE CAROTTE ,

par Jules Renard,
Paris, Calmann-Lévy, 1917.

Jules Renard nous introduit dans un pensionnat pour garçons. Deux magisters se détachent avec netteté, -de toute la netteté ironique propre à Jules Renard. Voici le directeur:

p. 49.- "Son inspection habituelle terminée, M. le Directeur "de l'Institution Saint-Marc quitte le dortoir. Chaque élève "s'est glissé dans ses draps, comme dans un étui, en se faisant "tout petit, afin de ne pas se déborder."

Monsieur le Directeur est un homme vigilant.

Un matin, Poil de Carotte est puni par le maître d'études Violone. Résultat: entrevue de l'enfant et du directeur.

p. 52.- "Violone doit le faire conduire chez M. le Directeur.

"Celui-ci, matinal, prépare, dans son cabinet vieux vert, un "cours d'histoire qu'il fait aux grands, à ses moments perdus. "Ecrasant sur le tapis de la table le bout de ses doigts épais, "il pose les principaux jalons: ici la chute de l'empire romain; "au milieu, la prise de Constantinople par les Turcs; plus loin, "l'Histoire moderne, qui commence on ne sait où et n'en finit "plus.

"Il a une ample robe de chambre dont les galons brodés "cerclent sa poitrine puissante, pareils à des cordages autour "d'une colonne. Il mange visiblement trop, cet homme; ses traits "sont gros et toujours un peu luisants. Il parle fortement, même "aux dames, et les plis de son cou ondulent sur le col d'une ma- "nière lente et rythmique. Il est encore remarquable pour la pro- "fondeur de ses yeux et l'épaisseur de ses moustaches."

~~Où diantre~~ Les directeurs d'instituts ~~ont-ils idée chez~~ chez qui la manie de se faire surprendre en robe de chambre? La sienne n'empêche pas le directeur de l'Institution Saint-Marc de préparer un cours de son mieux, comme on le voit. Cette histoire, enseignée à ses moments perdus, cette histoire où les grands faits du passé posent de si beaux jalons, doit être passionnante pour les élèves...

Poil de Carotte arrive chez le directeur.

p. 53.- "D'une voix terrible, le Directeur demande:

" - Qu'est-ce que c'est?

" - Monsieur, c'est le maître d'études qui m'envoie vous dire "que j'ai les mains sales, mais ce n'est pas vrai!

" (....)"

" - Ah! c'est pas vrai, dit le Directeur, quatre jours de sé- "questre, mon petit!

" - Monsieur, dit Poil de Carotte, le maître d'études, il m'en "veut!

" - Ah! il t'en veut! huit jours, mon petit!

"Poil de Carotte connaît son homme. ~~Une telle douceur ne le~~ "~~surprend point. Il est bien décidé à tout affronter~~. Il prend "une pose raide, ~~ramène les jambes et s'abandonne~~, au mépris d'une "gifle.

"Car c'est, chez Monsieur le Directeur, une innocente manie "d'abattre, de temps en temps, un élève récalcitrant du revers "de la main: vlan! L'habileté de l'élève visé consiste à prévoir "le coup et à se baisser, et le directeur se déséquilibre, au "rire étouffé de tous. Mais il ne recommence pas, sa dignité "l'empêchant d'user de ruse à son tour. Il devait arriver droit "sur la joue choisie, ou alors ne se mêler de rien.

" - Monsieur, dit Poil de Carotte réellement audacieux et fier, "le maître d'études et Marceau, ils font des choses!

"Aussitôt les yeux du Directeur se troublent comme si deux "moucherons s'y étaient précipités soudain. Il appuie ses deux "poings fermés au bord de la table, se lève à demi, la tête en "avant, comme s'il allait cogner Poil de Carotte en pleine poi- "trine, et demande par sons gutturaux:

" - Quelles choses?

"(....)

"Le Directeur attend. Tous ses plis du cou se joignent pour "ne former qu'un bourrelet unique, un épais rond de cuir, où "siège, de guingois, sa tête."

A part des "Claudine à l'école" de Willy et Colette Willy, nous n'avons guère trouvé de textes relatifs à des relations louches entre maître et élèves (Nous mettons à part l'ignoble tentative de viol commise par un gardien homosexuel, dans "Le Coupable", de Coppée). Ici, on voit la réaction plutôt vive que cause sur le directeur cette révélation. Encore faut-il être prudent, et bien examiner les choses. Aussi, voyons exactement ce qui s'est passé, et réunissons les passages relatifs au maître d'études incriminé.

C'est le soir. Les élèves se sont couchés.

p. 49.- "Le maître d'études, Violone, d'un tour de tête, "s'assure que tout le monde est couché, et, se haussant sur la "pointe du pied, doucement baisse le gaz.

"(....)

"Violone met des savates, se promène quelque temps entre les "lits, chatouillant çà le pied d'un élève, là tirant le pom-

"pon du bonnet d'un autre, et s'arrête près de Marseau, avec "lequel il donne, tous les soirs, l'exemple des longues causeries "prolongées bien avant dans la nuit."

Rien de bien grave; mais n'est-ce pas un peu trouble ? Que peuvent se dire ces deux êtres si différents ?

p. 49.- "(Violone) s'amuse de ses récits enfantins, et le tient "éveillé par d'intimes confidences et des histoires de coeur. "Tout de suite, il l'a chéri pour la tendre et transparente enlu-"mimure de son visage qui paraît éclairé en dedans."

Oh! oh! ceci est plus sérieux! Est-ce bien au maître d'études à éveiller chez cet enfant des pensées qui ne sont pas de son âge ? Poil de Carotte, lui, ne pense pas si loin, Seulement, il est intrigué par le manège de l'homme. Ce dernier met un baiser sur le front de Marseau, et part. Poil de Carotte souffle rageusement à son condisciple :

p. 50.- " - C'est du propre!...(...) Dis voir un peu qu'il ne "t'a pas embrassé! Dis-le voir un peu que tu n'es pas son Pistolet"

Or, Violone a entendu. Il fait face à l'attaque.

p. 50.- " - Eh bien ! après ?

"D'un seul coup de reins, Poil de Carotte rentre dans ses draps.

"C'est le maître d'études qui revient en scène, apparu soudain-"nement".

Après tout, cet homme estime peut-être que c'est son droit, et se sent fort de sa pureté. Il se défend, en plaidant coupable.

p. 51.- " - Oui, dit Violone, je t'ai embrassé, Marseau; tu peux "l'avouer, car tu n'as fait aucun mal. Je t'ai embrassé sur le "front, mais Poil de Carotte ne peut pas comprendre, déjà trop dé-"pravé pour son âge, que c'est là un baiser de père à enfant, et "que je t'aime comme un fils, ou si tu veux comme un frère, et de-

"main il ira répéter partout je ne sais quoi, le petit imbécile".

Il voue à Poil de Carotte une rancune qui le pousse à commettre des imprudences. Ainsi, le matin,

p. 52.- "Le maître d'études passe la visite des mains (...). "D'ordinaire, Violone s'abstient de les regarder. Cette fois, mal "à propos, il trouve que celles de Poil de Carotte ne sont pas "~~xxxxx~~ nettes."

Nous avons vu la scène consécutive, chez le directeur. Le résultat est immédiat :

p. 53.- "Le même jour, à la suite d'une courte enquête, Violone "reçoit son congé! C'est un touchant départ, presque une cérémonie

" - Je reviendrai, dit Violone, c'est une absence.

"Mais il n'en fait accroire à personne. L'Institution renouvelle "le son personnel, comme si elle craignait pour lui la moisissure. "C'est un va-et-vient de maîtres d'études. Celui-ci part comme "les autres, et meilleur, il part plus vite. On ne lui connaît pas "d'égal dans l'art d'écrire des en têtes pour cahiers.(...) Sa "belle main, où brille la pierre verte d'une bague, se promène é- "légamment sur le papier."

Violone a une belle écriture, comme de M. de Lâtre de Pigault-Lebrun, et il en est fier, lui aussi. Mais il doit partir. Chose curieuse, cet homme aux allures un peu équivoques exerce sur les enfants une sorte de fascination.

p. 54.- "Violone qui se sent regretté, a la coquetterie de par- "tir pendant une récréation. (...) Il serre des mains, il tapote "des visages, et s'efforce d'arracher les pans de sa redingote "sans les déchirer, cerné, envahi et souriant, ému."

— — —

Quel malheur qu'il y ait en cet homme quelque chose de peu sain;

Violone, malgré certains défauts, - préférences, effémination, - n'était pas un mauvais maître, ni un médiocre magister, puisqu'il était aimé.

Mais, par quel phénomène les éducateurs "subis" par les écrivains se sont-ils montrés si souvent sous un jour défavorable ? C'est que ces maîtres ont oublié, sans doute, le temps où eux-mêmes étaient collégiens, le temps où la moquerie jaillit spontanément; ils ont oublié que les écoliers non seulement observent leurs magister, mais souvent les épient. Ils ont tôt fait de percer à jour ceux qu'ils fréquentent à toute heure : le directeur de l'institution Saint-Marc est un gros homme ridicule et brutal; Violone, le maître d'études, est un inquiétant bellâtre.

Nous puisons dans les textes précédents un argument sérieux contre le régime des pensionnats, - geôles ou casernes, sûrement, et parfois, centres de démoralisation. Violone a beau prétendre avoir mis sur le front d'un gamin un baiser seulement paternel, un doute est né dans l'esprit des élèves. D'autre part, il n'est pas juste que l'éducateur préfère ostensiblement un enfant à un autre. C'est souvent ainsi que naissent les haines et les persécutions entre collégiens, et c'est, de la part du maître, un grave manquement aux principes pédagogiques les plus élémentaires.

Violone, non seulement préfère un des élèves, mais en déteste particulièrement un autre, ce qui est bien plus condamnable encore, et indigne d'un véritable éducateur.

I.- L' ORME DU MAIL , 1897-1900

II.- LE MANNEQUIN D' OSIER ,

par Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1919.

Les caractères tracés par France sont étonnamment suggestifs. Nous ne prétendons pas qu'ils soient seuls, et exclusivement, le juste reflet du cours ondoyant de la pensée française au début de ce siècle. Mais ils sont certainement l'image d'une réalité saisie par l'auteur avec acuité.

M. Bergeret, professeur d'Université, MM. Lantaigne et Guitrel, respectivement supérieur et professeur dans un grand séminaire, sont des noms familiers à tous les lettrés, et peut-être aussi les prototypes de toute une catégorie d'hommes qui, s'ils s'éloignent très fort de ceux que nous avons considérés jusqu'ici comme des éducateurs, n'en exercent pas moins une influence considérable sur la jeunesse. Mais ils sont très loin de leurs élèves; leur esprit spéculatif ne s'abaisse pas aux contingences purement pédagogiques. C'est pourquoi nous n'avons pu nous arrêter longtemps à l'analyse de leurs particularités propres. On nous excusera donc de ne donner ici qu'un aperçu assez bref de chacun des personnages cités ci-dessus.

M. Lantaigne nous apparaît dès le début du livre, dans un cadre austère, reflet de son esprit. Il se montre d'une sévérité féroce envers les jeunes lévites; il manque d'ailleurs de la finesse psychologique indispensable à ses fonctions. L'abbé Lantaigne est un honnête homme maladroit, et un ergoteur passionné. Un de ses concitoyens, catholique profond, le juge ainsi:

p. 277.- ("Le Mannequin") - " - C'est un homme digne de respect "Mais il a le caractère difficile. ~~xxxxxxxx~~ (...) Il est brouill "avec son archevêque, avec les professeurs du séminaire (...) "

Il n'est pas à l'abri de quelques ridicules :

p. 100.("L'Orme") - "M. l'abbé Lantaigne, (...) ~~tout animé par ce qu'il~~ ~~"qu'il venait d'entendre,~~ tira de sa poche son foulard rouge, le "déploya comme un étendard et, le visage coloré, la bouche grande "ouverte, se jeta hardiment, le front haut, dans la dispute of- "ferte."

Et tout comme au bon vieux temps, l'abbé Lantaigne se fourre du tabac dans le nez.

---- -- ----

Ce n'est pas le seul ecclésiastique-professeur que nous trouvons dans l'oeuvre d'Anatole France. L'abbé Guitrel, professeur d'éloquence au grand séminaire, flagorneur et papelard, fait sa cour à la femme du préfet Worms-Clavelin, dans l'espoir de devenir évêque par son influence, et, par cela même, il est détesté de l'abbé Lantaigne.

Ce que lui reproche surtout le rigide directeur du Grand-Séminaire, c'est son amour des gâteaux fins. Il écrit à son évêque :

p. 38. ("L'Orme") - "...on se demandera si le professeur d'élo- "quence du grand séminaire ne laisse point chez la pâtissière "quelque part de sa dignité."

Hélas pour nous, dans tout cela, nous ne voyons guère le professeur. Voici pourtant qui vaut mieux. L'abbé Guitrel se met en civil et va au Théâtre Français.

p. 54. ("Le mannequin") - "C'est la diction et le geste des ac- "teurs qui l'occupaient. Il étudiait leurs intonations, leur dé- "marche, le jeu de leur physionomie avec l'application intéressée

~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~

"d'un vieux sermonnaire curieux de surprendre le secret des mou-
"vements nobles et des accents pathétiques./(...) Le subtil pro-
"fesseur d'éloquence sacrée allait prendre au théâtre des leçons de dé-
"clamation".

Ce qui ne semble point si sot...

Si nous cherchons quelque autre type de professeur de grand séminaire, nous ne trouvons plus qu'un préfet des études :

p. 22.- ("L'Orme") - "Le préfet des études, M. l'abbé Perruque,
"en soutane retroussée, se mêlait aux jeux avec l'ardeur d'un
"paysan reclus, grisé d'air et de mouvement, et lançait en athlète,
"du bout de son soulier à boucle, l'énorme ballon, revêtu de quar-
"tiers de peau."

Nous copions ce passage, parce que nous retrouvons les mêmes goûts signalés dans un ouvrage de Ferdinand Fabre, "L'abbé Tigrane" où nous voyons également des abbés-professeurs jouer avec leurs élèves à des jeux violents.

---

p. 140 ("L'Orme") - "Assis sur un banc du Mail, M. l'abbé Lantai-
"gne, supérieur du grand séminaire, et M. Bergeret, maître de con-
"férences à la Faculté des lettres, conversaient (...)... seuls
"dans la ville ils s'intéressaient aux idées générales (...) En phi-
"losophant (...) ils se consolaient, l'un des tristesses du célibat,
"l'autre des tracas de la famille; tous deux de leurs ennuis pro-
"fessionnels (...)."

Ces ennuis professionnels étaient accablants. Nous en verrons plus loin quelques preuves. En outre, d'amères blessures d'amour-propre, des désirs insatisfaits, troublaient l'âme de M. Bergeret.

p. 238. ("L'Orme") - "M. Bergeret n'était pas heureux. Il n'avait

"reçu aucune distinction honorifique. Il est vrai qu'il méprisait "les honneurs. Mais il sentait qu'il eût été beau de les mépriser "en les recevant. (...) Il se sentait un certaine finesse d'in- "telligence, et il avait écrit des pages qu'il savait agréables."

Non seulement il n'avait aucune gloire, mais,

p. 239. (id.) - "Il n'était pas heureux. Il était pauvre..."

et, disions-nous, accablé d'ennuis professionnels. Les voici énumérés :

p. 197. ("L'Orme") - "...à la Faculté, le doyen, par haine, "l'obligeait à faire son cours dans un caveau obscur et malsain, "où descendaient peu d'élèves, et dans les trois sociétés de la "ville on lui faisait grise mine pour avoir appelé Jeanne d'Arc "une mascotte militaire."

Entrons avec M. Bergeret dans son cabinet de travail.

p. 3. ("Le mannequin") - "M. Bergeret préparait sa leçon sur le "septième livre de l'Enéide, et il aurait trouvé dans ce travail, "à défaut de joie, la paix de l'esprit et l'inestimable tranquil- "lité de l'âme..."

si mille choses ne lui avaient manqué. Nous comprendrons mieux l'état d'esprit du professeur, en lisant ce passage :

p. 1. (id.) - "Dans son cabinet de travail (...) M. Bergeret, "maître de conférences à la Faculté des lettres, préparait sa le- "çon (...). A vrai dire, ce cabinet de travail, (...) n'était "qu'un coin difforme..."

Il est mélancolique, et il se tient des discours tristes :

p. 75. ("Le mannequin") - " - Tu expliques le bouclier d'Enée "et ta cravate est fripée. Ce sont deux ridicules. Tu n'es pas un "homme du monde."

Tout ceci, un lettré quelconque aurait pu l'éprouver. Après

tout, M. Bergeret n'est un professeur, - oh! très élevé dans l'ordre!,- que parce qu'il fallait à l'auteur un intellectuel à l'état pur, s'il nous est permis de dire ainsi. Mais, comme il est maître de conférences, voyons-le sous ce jour :

p. 235. ("L'Orme") - "Il n'avait jamais réussi à former des élè-"ves, et il faisait son cours de littérature latine dans un caveau "sombre, humide et déserté, où l'avait plongé l'inimitié fougueuse "du doyen. Les bâtiments de l'Université étaient spacieux pourtant. "(...). Il s'y trouvait un amphithéâtre (...) où M. Compagnon fai-"sait son cours applaudi de mathématiques. Les autres porteurs de "simarre jaune ou rouge enseignaient diverses connaissances dans "de belles salles claires. Seul, M. Bergeret, sous le regard iro-"nique de l'appariteur, descendait, suivi de trois auditeurs, dans "un sous-sol ténébreux. Là, dans l'air épais et malin, il expli-"quait l'Enéide avec la science allemande et la finesse française; "là, par son pessimisme littéraire et moral, il affligeait M. Roux, "de Bordeaux, son meilleur élève; là, il ouvrait des aperçus nou-"veaux, dont l'aspect l'effrayait."

La pédagogie n'a guère à gagner à l'étude de M. Bergeret. L'ironie, le nihilisme moral, sont une atmosphère peu favorable. Aussi bien, le but d'Anatole France n'était-il pas, manifestement, de créer un type de pédagogue modèle.

Quant aux autres professeur de la Faculté, les voici sommairement silhouettés, - et avec quelle railleuse cruauté !

pp. 75-76. ("Le mannequin") - "En ce premier jour de l'année, il "(M. Bergeret) avait bien sujet de plaindre son destin, devant por-"ter ses hommages à des hommes vulgaires et injurieux, comme étaien
t

"le recteur et le doyen. Le recteur, M. Letœrrier, ne pouvait le "souffrir. C'était une antipathie de nature, qui croissait avec la "régularité d'une expansion végétale et donnait ses fruits chaque "année. M. Letœrrier, professeur de philosophie, auteur d'un manuel "dans lequel tous les systèmes étaient jugés, possédait les certi- "tudes de la doctrine officielle. Il ne subsistait dans son esprit "aucun doute sur les questions concernant le beau, le vrai et le "bien, dont il avait défini les caractères dans un chapitre de son "ouvrage (pages 216 à 262). Or, il tenait M. Bergeret pour un homme "dangereux et pervers. M. Bergeret reconnaissait la sincérité par- "faite de l'antipathie qu'il inspirait à M. Letœrrier, et il n'en "murmurait pas. Parfois même il en souriait avec indulgence. Mais "il éprouvait, au contraire, un malaise cruel quand il se rencon- "trait avec le doyen, M. Torquet, qui n'avait de pensées d'aucune "sorte et qui, bourré de lettres, gardait l'âme d'un illettré. Ce "gros homme, sans front ni crâne, occupé tout le jour dans sa mai- "son et dans son jardin à compter les morceaux de sucre et les poi- "res, et qui posait des sonnettes en recevant la visite de ses col- "lègues de la Faculté, déployait à nuire une activité et une sorte "d'intelligence dont M. Bergeret demeurait confondu."

Pour finir, essayons de trouver quelque compensation consolante en lisant ces lignes:

p. 78. ("Le mannequin")- "C'était M. Compagnon, le plus populaire "des professeurs, le maître aimé qui faisait son cours de mathémati- "ques dans le grand amphithéâtre".

en nous étonnant qu'un homme, au moins, dans tout cela, pût être aimé de ses élèves...

Insistons donc bien sur ce fait: Anatole France nous a présenté, non des éducateurs, mais de purs intellectuels, dont le hasard, infiniment plus que les aspirations, a fait des professeurs.

Les rapports confraternels de ces hommes séparés par le sentiment plus que par l'esprit ne sont pas toujours cordiaux, et la sympathie qu'ils inspirent est généralement tempérée par la redoutable ironie dont l'auteur les dote, ou qu'il exerce sur eux.

France, enfin, estime le sort de M. Bergeret peu enviable, et il montre celui-ci pauvre et humilié, ne trouvant de satisfaction qu'à promener "à l'aventure son imagination critique parmi les vivants et les morts", ce qui est évidemment plus le fait d'un savant que d'un éducateur.

Bien entendu, nous ne prétendons pas que le professeur ne puisse ou ne doive pas être un savant ! Mais, pour le véritable éducateur, la science est le moyen, alors que, pour les professeurs présentés par Anatole France, elle semble être devenue le but.

LES TROIS DEMOISELLES DU PÈRE MAIRE , 1904

par Louis Dumur . Mercure de France, X, 1904, pp. 150 et suiv.

Une des plus curieuses figures de magister que nous fournisse la littérature, est certes celle qu'a tracée Louis Dumur, écrivain genevois. Le temps où sévissait le père Maire peut se situer entre 1840 et 1875, et les procédés employés par le vieux régent, dans une école officielle suisse, après l'abolition des peines corporelles, au pays de Pestalozzi, sont assez étranges déjà à cette époque.

Visiblement, Dumur raconte des souvenirs personnels, et c'est ce qui donne à nos yeux tant de prix à ce petit roman, et tout particulièrement à la physionomie du vieux maître terriblement traditionnel.

p. 150.- "C'était un vieux régent du collège de Genève, et on "le conservait comme une antiquité."

"Je le vois encore traversant de sa marche oblique la vaste "cour gravelée, la grosse clé de septième à la main, le feu- "tre gras et solennel, le foulard de soie rouge engonçant son "cou crouelleux."

Si son aspect n'était pas extraordinairement ragoûtant, le père Maire avait en outre une série d'habitudes bizarres, - bizarres à nos yeux, car nous doutons que les enfants soumis à son autorité, tout en les remarquant, s'en soient jamais formalisés :

~~s'en soient jamais avisés!~~

p. 154.- Ayant remplacé son chapeau de feutre par une calotte de "velours anglais ornée d'une houppe de cordonnet, le père Maire es- "suyait avec soin le verre de ses lunettes, tirait une prise de sa "tabatière de corne et, tout en fourrant une pincée de poudre dans "son nez busqué, débutait par jeter un long regard sévère et cir- "culaire sur nos bancs.

"Puis, après s'être assuré du silence et de la dignité de notre "tenue, il ôtait gravement la calotte à houppe dont il venait de "coiffer ses mèches grises."

Il ôtait sa calotte pour faire sa prière, gravement, avec toute la foi d'un vieux calviniste qu'il était. Cependant, l'école où il exerçait sa profession était fréquentée non seulement par des protestants, mais par des catholiques aussi, par des juifs encore, et même par un petit musulman égyptien. Du reste, les radicaux avaient interdit la prière avant la leçon, estimant que c'était là l'office du pasteur, du curé, du rabbin, voire, ici, d'un iman quelconque, et non celle d'un régent dont le métier est d'enseigner. Le père Maire n'avait cure de ces sottises:

p. 156.- "...le père Maire restait sourd à toutes les circu- "laires."

~~Il priait ainsi:~~

p. 155.- " - O Dieu, ~~notre maître céleste, implorait-il alors~~ "d'une voix forte, ~~daigne abaisser sur cette classe de septième~~ " ~~du Collège de Genève...~~"

Il ne se contentait pas de dire la prière lui-même, mais il la faisait apprendre par coeur par les élèves, et malheur à celui qui ne pouvait pas "suivre" quand il était désigné!

p. 155.- "Le vieux régent avait ainsi trois ou quatre formules "de prière, assez peu différentes, mais qu'il variait d'intona- "tion, suivant l'état de la température et celui de son humeur.

(id). "L'enseignement de l'Etat ayant dépouillé tout caractè- re confessionnel, la prière au commencement des classes n'avait plus de raison d'être. (...)

"Mais le père Maire lui, ne faisait pas tant d'histoires. Il avait l'habitude de faire la prière, et il la faisait."

Ce n'est déjà pas trop mal; cependant, On pourrait se demander pourquoi l'autorité ne sévissait pas contre cet homme par trop dédaigneux des règlements. L'âge eut été un excellent prétexte...

p. 156.- "C'était un vieux régent. (...) Mais (...) comme c'é- "tait un excellent régent et certainement lex seul capable de te- "nir tête à une classe de plus de cent élèves (...), on lui pas- "sait ses maniès, sa prière et ses autres habitudes de l'ancien "temps."

Le fait est qu'il dressait les élèves de magistrale façon.

p. 150.- "Tous alors, les deux ou les cent trois... "

tremblaient sur leurs bancs. La façon dont le vieillard s'y prenait n'était pas banale:

p. 157.- "Chaque matin, (...) le père Maire ne manquait pas, "pendant que les premiers bancs rassemblaient les cahiers de de- "voirs, d'inspecter "ces demoiselles".

"Il y en avait trois.

"La plus longue avait bien sept ou huit mètres. (...). Le père "Maire n'avait qu'à se lever, qu'à tendre le bras, et il attei- "gnait, sans quitter sa chaire, de son extrémité souple et cin- "glante comme une mèche de fouet, les fonds les plus reculés de

"la classe."

Bien entendu, les collègues du père Maire s'étonnaient bien un peu (mais était-il bien sincère, cet étonnement?) de lui voir renouveler assez souvent cet instrument didactique inattendu (car son usure était rapide, vous devinez trop bien pourquoi...)

p. 158.- "... A ses collègues, (...) il disait que c'était pour "montrer la géographie. De fait, Héloïse (1) servait aussi à cet "usage. Mais si l'élève à la carte ne savait pas sa leçon, elle "venait se promener aussi, et moins gentiment, sur sa nuque."

La première donc s'appelait Héloïse; les autres aussi avaient un nom. Par là, on peut se rendre compte que leur existence était assez réelle et se faisait assez sentir, pour qu'on les eût baptisées.

p. 158.- "La seconde n'avait pas le tiers de sa taille. Par "contre, elle était plus vigoureusement constituée. (...) Elle "était aussi beaucoup plus à craindre.

"Elle s'appelait Rogneuse."

Ce qui est bien moins joli, mais indique suffisamment ses "qualités".

p. 159.- "Dans ce rayon (2) venaient se grouper les plus mau- "vais élèves de la classe".

On se demande comment il pouvait y avoir encore, devant la menace perpétuelle d'une Héloïse et d'une Rogneuse, de mauvais élèves dans la classe du père Maire. Cependant, il y en avait, - tout comme il y en avait chez M. de Lâtre ("Contes à mon petit-fils", de Pigault-Lebrun), et nous y trouvons la preuve que les châti-

---

(1) Héloïse: nom de la perche

(2) celui de Rogneuse.

ments corporels n'améliorent pas l'intelligence ni la sensibilité, et que le règne de la terreur n'est pas nécessairement celui d'une discipline fructueuse.

Mais nous n'avons encore vu que deux demoiselles. Dumur nous présente la troisième, appelée la Tessinoise.

p. 160.- "C'était la plus courte des trois, si courte même "qu'il fallait se déranger pour aller la recevoir sur les doigts. "Le père Maire vous mandait à la tribune, vous faisait présenter "la main, ouverte s'il s'agissait du châtiment simple, fermée et les cinq doigts réunis en cul de poule lorsque la peine était "plus rigoureuse; et là, froidement, judicieusement, quelquefois "plusieurs heures après le méfait, il vous assénait deux, trois, "quatre, cinq, jusqu'à douze de ces coups."

Nous retrouvons, à lire ces lignes, le même haut-le-coeur de révolte et de dégoût que nous avons déjà éprouvé en lisant des récits tout semblables, et que nous retrouverons malheureusement encore.

x. Donc, la Tessinoise, la palette du père Maire, "courte", mais "aussi large que si elle avait servi à battre le linge",

p. 161.- "était l'exécutrice des hautes oeuvres, et certai- "nement celle de ses trois filles que, dans son for intérieur, "le père Maire considérait le plus."

Le plus stupéfiant, après la carence des autorités, qui ne pouvaient vraiment ignorer tout à fait la situation ~~des faits aussi patents~~, c'est la résignation ou l'insouciance des parents. Ceux-ci, pourtant, n'avaient pas l'excuse que Dumur donne à l'administration: le père Maire tenait tête à plus de cent élèves, à lui tout seul accomplissant ainsi le travail de trois autres régents au moins.

p. 162.- "Le père Maire battait donc ses élèves (...).Cela ne "lui causait d'ailleurs (...) aucun tort, si ce n'est dans l'es- "prit de certaines gens un peu trop attardés aux idées de pro- "grès, de civilisation et de respect de la peau d'autrui. (...).

"A part ces énergumènes, tout le monde se déclarait enchanté. "On savait que le père Maire aimait les enfants, que c'était sa "manière à lui de les comprendre et de les ~~x~~dresser pour la "vie, et que sous sa poigne un peu rude se cachait un coeur d'or "et une intelligence d'élite."

Reprenant pour notre compte cette étrange figure de rhétorique, Nous ne pouvons, ~~pour notre part,~~ admettre qu'un coeur d'or et une intelligence d'élite appliquassent jusqu'à douze coups de battoir sur le bout des doigts d'un pauvre gosse sans défense, et cela, "froidement, judicieusement, quelquefois plusieurs heures après le méfait" (p. 160). Dumur lui-même semble être envoûté par le ~~souvenir du~~ passé, et ce qu'il a peut-être trouvé naturel dans sa jeunesse ne révolte pas son âge mûr.

p. 162.- "Mais parfois l'énergumène se montrait (...).

"Oh! alors le père Maire n'insistait pas. D'un coup d'oeil il "voyait ce qu'il y avait à faire ou à ne pas faire. Il jaugeait "son bonhomme ou sa bonne femme. Dès lors, l'enfant était réglé. "Le père Maire ne s'occupait plus de lui (...).

p. 163.- "L'élève qu'il ne battait pas, le père Maire ne l'ai- "mait pas".

Le coeur humain est évidemment un insondable abîme.

p. 163.- "Je n'irai pas jusqu'à avancer que l'intérêt porté "par le père Maire aux élèves se distribuât en raison des coups "qu'il leur octroyait."

p. 164.- "C'était bien les mauvais élèves qui étaient le plus

"battus et les bons qui l'étaient le moins. Mais tant qu'il bat-
"tait, tant qu'il pouvait garder l'illusion qu'il battait avec
"quelque profit, le père Maire ne désespérait pas. Du moment que
"l'élève méritait encore ses coups, ce n'était pas une brebis
"bombée. Et il s'attachait à son relèvement avec une conscience
"admirable et un infatigable tour de bras."

C'est pourquoi, nous ne nous étonnons pas, quand Dumur écrit, -sans ironie aucune, croyez-le bien:

p. 164.- " Aussi tandis que tant d'autres régents plus corrects
"ont glissé sur nous sans que nous parvenions à nous rappeler
"d'eux autre chose qu'une silhouette falote ou la joyeuseté d'un
"sabriquet de collège, avons-nous gardé de l'excellent homme,
"plusieurs d'entre nous du moins, un souvenir assez vivant et,
"en somme, plutôt touchant.",

~~nous ne sommes pas trop étonnés.~~

~~Tout~~ Cela s'explique ~~peut-être beaucoup~~ mieux par ~~quand on~~ prend ce qui suit:

(id.) "Il nous invitait, le Jeudi, jour de demi-congé, par
"groupe de dix ou douze, dans sa petite maison de Villereuse.
"Les préférés (j'en étais) voyaient arriver un peu plus souvent
"leur tour."

et c'est pour cela aussi, sans doute, à côté de son pittoresque, que nous pardonnons beaucoup au vieux brutal.

p. 165.- "Quand nous étions réunis, le père Maire ~~disait~~ nous
"disait avec un bon sourire:

" - Ici, il n'y a plus de châtaignes (1); mais il faut être
"sages; ceux qui ne seront pas sages ne seront plus invités."

---

(1) prononcé châtagne: nom des coups donnés sur la main avec

Curieux homme! Puisqu'il obtenait de ces enfants tout ce qu'il voulait, le jeudi, par la bonté, pourquoi donc s'obstinait-il à l'exiger par la terreur, les jours de classe?

p. 166.- "C'était jeudi!

"Il ne l'oubliait pas. Son air, son sourire, la bonhomie de "ses gronderies amicales, tout montrait qu'il savait que c'était "jeudi."

Un autre magister apparaît dans le livre, non moins curieux, mais uniquement esquissé, et qui, certainement aurait fourni, lui aussi, un excellent sujet de roman.

p. 168.- "Souvent Cul-Rouge, son vieil ami Cul-Rouge, était "là. Cul-Rouge était le régent de la 5e commerciale. (...) Il "ne fumait pas la pipe. Cul-Rouge mâchonnait entre ses dents "jaunes un méchant demi-cigare de Vevey, qu'il rallumait toutes "les cinq minutes en battant du briquet. D'un demi-cigare à l'au-"tre, il mangeait des pastilles de menthe.

"Quand Cul-Rouge était là, le père Maire descendait à sa cave "chercher un bouteille de La Côte. Les deux régents la vidaient "en surveillant nos ébats."

N'est-ce pas un tableau idyllique, et le père Maire n'est-il pas autrement sympathique, vu ainsi? Pourtant, il n'hésite pas à employer, pour battre ces mêmes enfants qu'il invitait à sa table, hier, Héloïse, Rogneuse et la Tessinoise.

p. 175.- "Tel était le père Maire le jeudi. Le vendredi nous "retrouvions l'autre père Maire, celui de la calotte à houp-"pe et des lunettes, le père Maire autoritaire, le père Maire "justicier, le père maire régent de 7e, avec ses trois filles,

---

une palette de bois (voir: Jean Humbert, "Nouveau glossaire genevois, 1852")

"Héloïse, la Rogneuse et la Tessinoise, et sa classe de cent deux "ou cent trois élèves, dont Salignon."

Ah! Salignon, le père Maire ne l'aimait pas. Il ne le battait même jamais... Mais, un jour que Salignon, à la suite d'une inspection où il a été en-dessous de tout, a mérité les foudres magistrales, le père Maire, sans doute pris d'un amour subit, le bat à mort après qu'il s'est vu dire "m.rde"...

Cette fois, la dose a été trop forte, et les élèves, dans leurs âmes d'enfants, on été trop épouvantés frappés par le spectable du gosse pantelant, pour que la chose restât ignorée.

p. 399.- "Je n'en couvais pas moins une réelle indignation "contre la brutalité du régent qui, cette fois, et malgré tout, "me semblait avoir vraiment outrepassé la mesure."

C'est que l'affaire a été tellement rude, qu'un élève s'était évanoui,de terreur; Salignon a été littéralement assommé.

p. 403.- "Au même moment, je revis la pauvre trogne rousse "abîmée dans le bras nu tout ecchymosé, les taches de sang la- "quant le pupitre et la tête pâle du petit Guille glissant sur "moi."

Les autorités ont convoqué le père Maire, et celui-ci n'ose plus se servir de ses trois demoiselles. Mais on n'abandonne pas ainsi, à son âge, de vieilles habitudes, sans dommage grand.

p. 417.- "Les jours qui suivirent furent lamentables. On voyait "le père Maire, pendant les récréations, errer dans la cour du "collège, solitaire, morne, ne parlant à personne. Son dos se "voûta. En classe, il clignait continuellement des yeux, comme "pour délayer un perpétuel larmoiement. Il se mouchait. Les heu- "res passaient en dictées monotones et en lectures vagues. Quand

"un exercice était fini, il donnait une indication à voix basse "et l'on passait tristement à un autre."

Enfin, le père Maire abandonne l'école, et la mort vient le prendre, diminué, anéanti d'avance par l'avanie qu'il a dû subir. Mais son ultime pensée va à ses trois demoiselles :

p. 428.- " - Mes filles!... mes filles!... articula péniblement "le moribond.

"Les doigts happèrent quelque chose dans le vide. La figure "s'éclaira. Nous l'entendîmes qui disait :

" - Une... châtaigne... à... Salignon."

La moralité de tout ceci, c'est que le meilleur homme de la terre, s'il s'accoutume à administrer aux enfants des corrections, - méritées ou non, - finit quelque jour, dans un accès de colère (qui peut se vanter de n'en avoir jamais eu ?), par passer la mesure. L'éducateur qui ne s'habitue pas à dompter la brute sommeillant en tout homme, perdra bien, à un moment donné, le contrôle de ses actes, pour le plus grand dam de ceux qu'il a devant lui, - et, de nos jours, il risque fort de briser sa carrière à jamais.

Quant au père Maire, s'il domptait à coups de "demoiselles" les quelque cent trois ou cent quatre élèves qu'on lui confiait, seul, dans un esprit de parcimonie profondément regrettable, constatons aussi, que, malgré les dires de Dumur, ce n'était pas un"bon régent". Pas une ombre d'intuition, au cours de ses leçons; écrasement de la personnalité, chez les enfants; absence complète de spontanéité. Le verbalisme le plus complet, tel était le système. L'enseignement ne consiste pas uniquement dans une discipline de fer, et le beau titre d'éducateur doit être refusé au père Maire.

L'exemple des brutalités est néfaste. Elles sont dues à une déviation du sens moral, elles vont à l'encontre des sentiments so-

ciaux. Comment dire à un enfant que l'on bat : ne fais pas autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît? Il serait en droit de dire: aimeriez-vous être battu ?...

La coutume de frapper les enfants, dans les écoles, venait de loin, la chose est sûre ; mais nous aimerions savoir si, dans les écoles normales fondées par la Révolution, on enseignait à punir corporellement. Nous ne pouvons croire qu'on y méprisât à ce point l'individu. Nous supposons donc que c'était la tradition qui se perpétuait. Les traditions mettent souvent du temps à mourir, et ce sont, hélas, les pires qui se maintiennent le plus longtemps. Sous prétexte que nos pères ont bien vécu ainsi, on a infligé, on inflige encore aux enfants le même traitement qui révoltait les générations enfantines d'antan, mais qui, depuis, ont oublié leurs souffrances et leurs terreurs.

LA MATERNELLE , 1904

par Léon Frapié.

Paris, E. Flammarion, s. d.

Nous avons pris, dans "La Maternelle" , les portraits des éducatrices que l'on y trouve. Parmi ces éducatrices, nous avons voulu mettre la femme de service elle-même, tout d'abord parce qu'elle s'efforce de s'approcher de l'enfant, de le comprendre, d'être, enfin, vraiment maternelle, et aussi parce que la directrice lui cède parfois le gouvernement de ses marmots. Après tout, tant d'autres, avant elle, avaient régenté des enfants, sans plus de préparation...

~~qu'elle enseigne.~~

~~Voyons, tout d'abord, comment l'auteur nous montre la directrice.~~

p. 7.- "Ma directrice est une femme de quarante ans, veuve, en-
"core très belle, extrêmement bien parée, avec toutes sortes de
"recherches pour dissimuler un emponpoint regrettable. J'ai ad-
"miré, dans sa réception, une pratique consommée de l' amabilité:
" - Aimez-vous les enfants? m'a-t-elle demandé d'une apostro-
"phe rieuse, en m'analysant d'un regard perplexe, puis, sans écou-
"ter mes protestations de dévouement, elle m'a expliqué allègre-
"ment mes fonctions, d'après le Règlement, invoqué comme un avan-
"tage, à tout bout de phrase."

Ce règlement, tantôt elle l'observe, tantôt elle l'oublie. Voici une application du règlement:

p. 9.- " - Vite, Rose, le moins de contact physique pos-
"sible d'enfant à enfant. Je vous ai donné les intructions rela-
"tives à la lutte contre les maladies contagieuses."

Et voici une dérogation incontestable:

p. 38.- "La directrice m'a laissé sa classe.
" - Faites-leur exécuter des mouvements de bras pour les ré-
"chauffer; j'ai mes écritures de décembre à terminer."

Puisque la femme de service, -par raccroc, nous le voulons bien, mais, tout de même... -, gouverne ainsi les enfants, cet acte contraire aux règlements nous permet de la classer parmi le "personnel enseignant". D'autres, du reste, se parent de ce même titre, mais peut-être à moins bon escient, comme Mme Paulin, qui a la ~~direction~~ charge de la cantine.

p. 57.-"Il faut noter que Mme Paulin se considère comme "ap-
"partenant à l'enseignement" et que, par conséquent, elle a été

"obligée de prendre parti dans la querelle entre normaliennes "et non normaliennes.

Elle est contre les normaliennes.

" - Ces poseuses-là ne sont bonnes qu'à jeter de la poudre "aux yeux. Dame! pour cela, elles s'y entendent."

L'auteur s'explique lui-même assez longuement à ce sujet. Nous trouverons, un peu plus loin, ses idées. Mme Paulin, qui se croit "de l'enseignement", a bon coeur, tout comme la directrice; à la cantine,

p. 53.- "On fait crédit très facilement (~~à la cantine~~); la "directrice sait même, en bonne charité, oublier les dettes, le "cas échéant; mais elle doit prendre garde qu'on n'abuse."

Cela se conçoit, quand on sait que l'école est fort peuplée:

.p. 7.- "Une directrice et deux adjointes se partagent un stock "d'environ deux cents enfants. La directrice se charge des tout "petits, de deux à trois ans; les deux autres divisions compren- "nent les moyens, de trois à cinq ans, et les grands, de cinq "à sept."

Ce petit monde n'est pas toujours facile à mener, et Rose, la femme de service, le constate avec étonnement.

p. 11.- "Mais j'étais hhurie par le bruit incohérent de mes "marmots; leurs pieds ne cessaient pas de tapoter et de racler. "Mes "chuut" et mes agitations de main ne produisaient aucun ef- "fet. Et soudain, derrière moi, la directrice proféra je ne sais "quel mot, épandit je ne sais quelx signe; tout se tut."

Ne vous imaginez pas que la femme de service soit ici une ignorante. C'est au contraire une jeune personne couverte de diplômes, mais que des malheurs successifs ont fait tomber si bas. Même, ce n'est pas sans mal qu'elle a obtenu l'humble poste qu'el-

le occupe.

p. 6.- "~~Heureusement, je sus recevoir à la figure, en fille~~ qui a quelques~~xxxxx~~ motifs de honte, la supériorité ricanante "des messieurs expéditionnaires; et, ~~malgré~~ ma maladresse à faire ~~prévaloir~~, d'autorité, que j'étais sans culture aucune, - à "force de persévérance dans l'abaissement ignare, - j'obtins "l'emploi de femme de service à l'école maternelle de la rue des "Plâtriers, 20e arrondissement.

~~"Un matin d'octobre, mes diplômes celés à tout jamais au fond "d'une malle, je pris le tablier bleu et le balai."~~

Elle ne se sent, malgré tout, pas déchoir, parce qu'elle trouve, en son humble tâche, une certaine noblesse, et elle juge ainsi les institutrices:

p. 14.- "Certes, on ne doute pas que ces dames n'aiment leur "troupeau: la directrice, notamment, se désole de son union sté- "rile et elle adopte, du coeur, tous les bambins gentillets. "Mais le dévouement du personnel enseignant n'amoindrit pas la "femme de service: déchoir elle ne peut."

Elle nous met encore au courant des rapports sociaux qui s'établissent entre les"dames"et la femme de service, nous faisant comprendre, - avec quelle netteté!, - ce que pensent d'elles-mêmes, et sans avoir besoin de le dire tout haut, ces diplômées.

pp. 16-17.- "Certes, l'attitude de ces dames à mon égard ne se "dément dans aucune circonstance; mais, quand elles réclament "Rose pour certaines besognes, elles possèdent vraiment, sans "affectation, un air, un accent qui établissent la distance in- "franchissable entre nous; on sent combien un tablier différencie "une femme d'une autre; on apprécie que le rang est le rang, dans

"le monde. Ces dames préféreraient supporter les pires ~~xxxxxxx~~
"privations plutôt que de toucher à mon torchon."

~~Bien entendu, Rose est un peu dépaysée dans ce milieux nou-~~
veau.

p. 18.- "Mme Paulin, énergique et protectrice, me "remonte" de
"temps en temps.

" - Il faut être d'accord avec les prents des gosses, mais il
~~ne faut pas avoir peur de leur parler."~~

Il y a donc, nous l'avons vu, deux adjointes. L'une d'elles est normalienne, et fort jolie fille.

p. 10.- "Avant neuf heures, la directrice revint, suivie de
"la deuxième adjointe. Celle-ci était toute jeune, brune, grande,
"mince, bien habillée. Son visage faisait penser à une image de
"Diane par la régularité grecque des traits et par une certaine
"expression majestueuse donnée au front et à l'abaissement des
"paupières: "Mortels, ne me touchez pas!". Mlle Bord avait le
"gouvernement des "grands"."

Frapié nous explique comme elle les gouverne. Rose écrit:

p. 16.- "~~Mon infime emploi me devient cher, parce qu'il me~~
~~"permet de constater sur le vif et dès l'origine, la fonction~~
~~"grandiose de l'école maternelle.~~

"La méthode actuelle consiste principalement à faire des ré-
"cits. A travers la cloison vitrée, je vois et j'entends la nor-
"malienne, debout à son bureau, qui raconte une leçon. Correcte-
"ment vêtue de noir, calme, sculpturale, ni gaie, ni triste, elle
"est à sa juste place et remplit son rôle exact. Elle représente
"le bien, elle le dégage, elle le projette."

C'est admirable; c'est même beaucoup trop beau, car la mé-

daille a son revers. La brave normalienne ne distingue pas suffisamment ce qui convient et ce qui ne convient pas.

p. 17.- "La normalienne fait un véritable cours (1) et elle y "joint le prestige d'une méthode brillante. Hier, je l'entendais "discourir en géographie, puis poser des questions:

" - Qu'est-ce qu'une mer?

"Un choeur unanime et chantant répondait:

" - Une mer est une grande étendue d'eau salée."

Si ce n'est pas là du psittacisme, qu'on nous le dise. Frapié, assez ironiquement, fait la critique du système, en permettant à Rose d'entendre, tout au fond de la classe, bon nombre de voix enfantines disant avec conviction:

" - Ma grand'mère elle est étendue dans l'eau salée."

Mais Frapié ne se contente pas de ridiculiser. Il déclare avec énergie que le système est mauvais:

p. 46.- "Quel malheur, quand la normalienne ne pénètre pas dans "les ténèbres des petites intelligences, ou quand elle ouvre "aux enfants un aspect trop compliqué de son intelligence, à el-"le! on croirait voir quelqu'un offrir de bonne foi des couleurs "à un aveugle et attendre qu'il choisisse."

Cela n'empêche pas Mlle Bord d'avoir un coeur excellent, et, justement, quand elle laisse parler ses bons sentiments, elle agit réellement en éducatrice.

p. 48.- "Je vois la normalienne mettre une application vrai-"ment généreuse à traiter les affreux - Vidal, Richard - <u>comme</u> "<u>les autres</u>, comme s'il n'existait aucune différence entre eux "et les plus agréables, ce qui - vis-à-vis des camarades - est "bien plus charitable que de témoigner de la compassion."

D'autre part, elle ne manque pas d'un certain talent de conteuse, et parvient à animer suffisamment des leçons arides, et vraisemblablement inutiles, - voire déplacées dans ce milieu de pauvres bougres.

p. 33.- "... les causeries de morale m'émeuvent toujours. La "normalienne les répand dans la perfection; un manuel lui four- "nit des canevas qu'elle développe d'abondance et selon la métho- "de. Je la vois,debout dans son bureau, sa voix sonne d'une sin- "cérité pénétrante, son visage fin nuance et anime les proposi- "tions, son corps flexible situe les choses; tous les élèves se "penchent, obéissent au rythme et, en un instant, une totale "harmonie possède la classe."

Mais si les enfants écoutent, immobiles, quel profit peuvent-ils néanmoins tirer de ces belles sornettes, si leur mère exerce un métier inavouable, si fille publique, leur père est escarpe souteneur, leur oncle alcoolique, et si toute la famille, mère, père de raccroc amant, cinq ou six frères et soeurs, tout cela habite dans une seule chambre?... Allez alors leur parler de livres en ordre, de travaux bien faits et sans taches, de vêtements propres et de brosses à dents!

Il y a deux adjointes. Abandonnons Mlle Bord pour rencontrer Mme Galant.

p. 9.- "A huit heures et demie, la directrice fut remplacée "par une adjointe, Mme Galant, grosse femme assez commune, qui "avait l'air d'une marchande des Halles cossue, plutôt que d'une "institutrice. La directrice passa dans son bureau pour rece- "voir des parents d'élèves postés dans l'entrée."

Cette adjointe connaît son métier. Les enfants sont turbulents. Il s'agit d'obtenir un ordre que Rose ne réussit pas à imposer. Mme Galant s'y prend ainsi:

p. 10.- "Mme Galant se pencha, prononça des paroles perdues, "allongea des gestes de magnétiseur, d'escamoteur, qui re/pla- "cèrent les gamins sur leurs bancs, puis, redressée, elle frap- "pa sans ses mains et commanda, s'adressant surtout au groupe "des "moyens", ses élèves:

" - Chantons!"

Et la discipline renaît instantanément par le chant.

Bonne institutrice, peut-être, mais si insensible!

p. 16.- "Une fois (...) Mme Galant me fit appeler dans sa clas- "se pour un enfant pris de vomissement/. Cette maîtresse, en con- "tact avec un élève, me parut bien épaisse et bien placide; je fu "fus étonnée du peu d'acuité, du peu d'élan, du peu de flamme de "sa physionomie. Il me semble que moi... Car, enfin, il n'y a pas "à douter: l'école maternelle tente le premier labourage et la "première semaille... Voyons; la normalienne, la directrice, la "grosse Mme Galant, les a-t-on placées là, au hasard, au petit "bonheur, comme on en aurait placé d'autres?"

Mais oui, Rose, mais oui, et souvent sans que la vocation soit intervenue, comme il est aisé de le deviner à travers les auteurs que nous avons vus jusqu'ici, que nous verrons ~~encore~~ plus loin. Peut-être même y a-t-il plus grave encore:

p. 48.- "Mme Galant détient le record des punitions regretta- "bles. C'est une maîtresse fanatiquement dévouée à l'enseignement "- je ne dis pas dévouée aux enfants - elle emploie une pédagogie "de dévote: implacable, sans pardon. Quand elle a annoncé une pu- "nition, elle s'en souvient, fût-ce trois jours après, et elle pos- "sède cette extraordinaire faculté de pouvoir sévir comme cela, "<u>à froid</u>."

Certains pédagogues, cependant, ont défendu une théorie assez semblable à cela, - Spencer notamment. Nulle critique n'est meilleure que celle de Frapié, pour combattre ce système, - rapidement inhumain s'il est appliqué avec rigueur.

Il est un personnage que nous n'avons pas vu encore. C'est le délégué cantonal. En voici un, abondamment décrit.

p. 11.- "Vers dix heures, des pas précipités me firent sursauter: un monsieur s'était introduit dans l'école. Il s'arrêta, "le temps de me toiser et de me crier: "Madame la directrice!" "puis il fila tout droit à la petite classe.

"Mme Paulin accourut, l'air effrayé:

" - C'est le délégué cantonal! Vous avez été nommée à la place "de sa protégée; il vient voir comment c'est arrivé. Il est fu- "rieux. Gare à vous.

" - Comment, gare à moi?

" - Dame! Il vous a regardée de haut en bas. Et s'il indispo- "se la directrice contre vous? Il y a cinq ans, le délégué d'a- "vant, un vieux, avait pris la femme de service en grippe, il a "fini par le faire renvoyer."

Pas fort joli, le moral de ces messieurs; heureusement, le nouveau se montrera moins méchant que l'ancien. Il est même assez sympathique.

~~(id.).- "Cette question! S'il est jeune? A peine trente ans. Il "s'appelle Libois. Il est très bien pour un blond: ni trop grand, "ni trop petit. Si la normalienne était maligne...~~

~~Le portrait que trace ainsi Mme Paulin n'est pas achevé.~~ Chose remarquable, ce délégué est encore une fois un homme de

lettres . Que de magister démangés par la gloire littéraire!

p. 15.- "Mme Paulin a raison sur ce point: ce monsieur n'est "pas mal; une belle santé, ma foi! Il sait interroger les enfan- "fants; son visage bienveillant, réfléchi, n'est pas précisément "gai, il porte plutôt le reflet de la gaîté, avec une certaine "lassitude élégante.

"Ce monsieur tenait à la main des revues et un livre; sans "doute il fait de la littérature. Parbleu! son affection pour "les enfants consiste en la recherche de la documentation. Ce "monsieur met les pauvres en chef-d'oeuvre..."

M. Libois fait de nombreuses visites à l'école. Et voici la raison, selon Mme Paulin:

p. 11.- "Les enfants l'intéressent beaucoup: il aime bien à "bavarder, la directrice aussi; alors, voilà, il s'amène.

" - Bon! Je pourrai l'admirer à loisir. J'ai seulement vu "qu'il avait un pardessus noir, un magnifique chapeau de soie, ~~"à preuve qu'il avait oublié de le retirer, dans sa colère. Il "est assez jeune."~~

C'était encore du temps où un Monsieur se serait cru déshonoré s'il n'avait eu un chapeau haut de forme.

L'attitude des dames est assez plate devant le délégué cantonal.

p. 18.- "Le régulier, le périodique, le calamiteux M. Libois "avait passé dans trois classes, il avait recueilli les hommages "de ces dames: "Oui, monsieur le délégué, - Bien, parfaitement, "monsieur le délégué", et des révérences et des gestes obsé- "quieux."

Mais que dire alors de leur état d'esprit quand arrive l'inspecteur?

p. 49.- "Un jour, M. l'inspecteur primaire arrive à onze "heures, une partie des enfants étant en rang, dans le préau, "prêts à partir déjeuner? L'inspecteur, c'est le chef suprême dev "vant lequel les adjointes, la directrice même, bégaient et trem- "blent: si un enfant se tient de travers devant M. l'inspecteur, "ces dames se croient perdues."

Pour en revenir à notre délégué, voici un dernier trait:

p. 20.- " - Chuutt! malheureuse! a soufflé Mme Paulin. Il est "médecin, il n'exerce pas; mais, souvent, il remplace le médecin "de l'école qui est un de ses amis et qui devrait inspecter ici "au moins toutes les ~~xxxxxxxx~~ quinzaines, sans manquer. ~~Vous "avez bien vu, l'autre jour: M. Liboie a passé la revue~~ généra- "le des ~~enfants~~ dans les classes, parce que son ami était empê- "ché sans doute. ~~Surtout, pas un mot; censément il n'y a que la~~ "directrice qui sait le truc."

~~C'est la fin de tout!~~ Le délégué cantonal nous semblait cependant quelque peu destiné à faire observer les règlements, lui aussi. Or, nous le voyons ici être le premier à les transgresser. Qu'importe! Cela ne nous enlève pas un atome de la sympathie qu'il mérite, et nous approuvons fort ses idées. Ainsi, il s'intéresse aux enfants maltraités chez eux, et signale les parents coupables à l'attention des autorités, - mais non pas afin qu'on les punisse!

~~p. 49.- " Tiens, la philanthropie policière;~~

~~"Mme Paulin hausse les épaules:~~

" ~~- Non,~~ il les signale pour leur faire donner un secours! Il "prétend que c'est avec des pains de quatre livres que l'on em- "pêche le mieux les parents d'assommer leurs gosses!

— -- —

La vie n'est pas toujours drôle, à l'école. Le métier est éreintant. Certains jours, de grand vent, ou orageux, la discipline est bien dure à obtenir.

p. 21.- "Les deux adjointes, de leur côté, se sont égosillées "au point que la normalienne souffrait le soir d'un éraillement "du larynx pénible à entendre."

Frapié note ce phénomène, constant dans l'enseignement, de nos jours: l'amaigrissement des magisters à la fin de l'année scolaire.

p. 79.- "La normalienne anémique - selon le devoir de toute "bonne institutrice à la fin de l'année scolaire, - fiévreuse, "fanatique, s'évertue à maintenir la tranquillité dans les ran- "gées: il ne faudrait pas de flottement et pas de mauvaise tenue.

"Et, tout d'abord, mon coeur se serre au spectacle dérisoire "de cette jeune fille, usée à vingt ans, chargée d'entraver et "d'embellir ce demi-cent de gamins, ce lot débordant de pauvreté, "de laideur, de maladie et de vice."

Le résultat n'est pas bien difficile à deviner, et l'auteur nous montre une ancienne institutrice devenue photographe.

p. 78.- "Un grand événement cet après-midi.

"Une ancienne institutrice vient de se présenter, qui - vu sa "retraite insuffisante - a l'autorisation de parcourir les éco- "les et de photographier les élèves par groupes.

"La vieille qui n'a plus de larynx et s'exprime surtout par "hochements de tête, par sourires, par signes, avoue qu'en défi- "nitive elle ne gagne rien à ce métier, mais elle conserve la "joie "de voir des classes, d'être au courant de l'enseignement".

"Je considère son costume d'institutrice, autrefois noir, son "chapeau ravagé, ses gants troués; je ne sais quelle envie me

"prend d'aller m'incliner devant cette détresse acharnée à res-
"ter "chargée" de service".

— -- —

Frapié ~~passe en revue~~ examine la formation des maîtresses d'école, et il fait, contre les normaliennes, une diatribe assez vive.

p. 57.- "Les jeunes filles internes à l'école normale mènent "une vie incomplète et artificielle. D'abord elles sont trop "séparées du dehors, trop éloignées des affection naturelles "et du spectacle du monde; puis, jusqu'à dix-huit ans, elles "s'exilent encore, absorbées par l'idée du brevet supérieur à "conquérir, sans autres préoccupations que celles des composition "et des examens; elles ne prennent même pas assez d'exercice et "de récréation. De sorte qu'elles ont peu de santé, des mines "gravès et ennuyées, des amitiés romanesques pour leurs maîtres-"ses et pour leurs compagnes et que, de plus, elles sont profon-"dément pénétrées de leur propre supériorité."

A notre avis, ces jeunes filles ne sont peut-être pas fort responsables de cet état d'esprit. Ce qu'il faut incriminer avant tout, c'est évidemment l'enseignement qu'elles ont reçu.

(id).- "Ce sont des personnes de serre chaude; leur savoir pro-"fessionnel même est purement théorique: elles connaissent les "enfants d'après leurs livres, elles apprennent à faire la clas-sse par "principe". "

Les principes sont évidemment une fort jolie chose. Encore faut-il que la pratique l'étaie. Mais non; en aucun domaine, on ne s'est avisé de donner autre chose que des indications. Les conséquences sont brillantes!

(id.).- "Les normaliennes sont des demoiselles qui ne savent ni

"raccommoder, ni enlever une tache, ni mettre le couvert; jamais "elles n'ont touché un balai, un torchon, un fer à repasser (l'é- "conomie domestique n'existe dans le programme qu'à l'état doc- "trinal); quelle peut être leur conception des rapports entre les "différents éléments sociaux ?

"On prépare ces élues à être tout, excepté de vraies femmes "et des mères intelligentes et bonnes. Et ce sont des demoiselles, "névrosées et pédantes, incapables de s'assurer la santé, la gaie- "té, de se servir elles-mêmes, de participer au travail commun de "la cuisine et du nettoyage, - ce sont ces "précieuses" totale- "ment ignorantes des individus, des groupes, des concurrences "matérielles, qui se chargent de soigner l'enfance, de former "l'intelligence et le coeur des petits enfants, en vue des ter- "ribles difficultés de la vie!"

Mais le plus dur n'a pas été dit! C'est précisément l'union de leurs qualités et de leurs défauts qui rend des femmes plus redoutables encore:

p. 57.- "Aussi, avec quelle magistrale inconscience, avec quel "superbe dévouement propagent-elles l'erreur et le préjugé! Avec "quel sublime aveuglement distribuent-elles la pâture uniforme, à "tort et à travers! Et il faut avouer que, comme institutrices, "elles <u>font de l'effet</u>! "

Il reste, heureusement, direz-vous, les autres, celles qui ne sont pas normaliennes. Le bon billet! Celles-là, bien que plus simples, sont néanmoins de pauvres spécimens, elles aussi, de la gent enseignante:

(id.).- "Les autres, simples titulaires de brevet, vaudraient "mieux, s'il n'y avait pas cette satanée rivalité qui les oblige

"à parader aussi et à montrer un savoir livresque égal à celui des "normaliennes. Je crois que la générosité femelle est équivalente "de part et d'autre, mais les non normaliennes seraient séparées "des élèves par un abîme moins grand. Et encore..."

Bien des idées courantes sont ainsi renversées...

— — —

Sombre, très sombre jugement; non moins sombre impression, quand on songe à l'ensemble des personnages présentés, en dépit de toutes leurs qualités, puisque ces institutrices aboutissent à un verbiage inutile, pour finir, après des années d'enseignement consciencieux et vain, à l'aphonie finale, dans la médiocrité...

Les maîtresses d'école de Frapié sont cependant sympathiques. L'auteur connaît exactement le monde dont il parle, et il situe les institutrices dans leur milieu naturel, l'école; il note aussi les réactions des enfants, ce qui est précieux, et celles des maîtresses elles-mêmes, ce qui est intéressant.

Ces diplômées sont pénétrées de l'importance de leur tâche. Ce louable sentiment est malheureusement un peu amorti par l'importance excessive qu'elles s'accordent. Si les institutrices de "La Maternelle" ne sont pas des désaxées, si elles semblent avoir une vie matérielle aisée, elles sont cependant inaptes à la vie pratique qu'elles "devraient" apprendre aux enfants. Leur enseignement passe par-dessus la tête des mioches; elles emploient une méthode plus brillante qu'efficace, et le contrôle exercé est manifestement insuffisant.

Bien que les maîtresses d'école de Frapié restent très femmes (bavardages, souci de la toilette, dédain des inférieures, élan vers la jeunesse), elles ne comprennent guère l'enfant, et ne remplissent par leur véritable rôle d'écucatrices.

L'école normale n'est pas favorable à la vraie formation morale et professionnelle de la maîtresse d'école. La science livresque y règne, rien n'y est basé sur l'expérience, - si nécessaire, - et la sensibilité même semble s'émousser, parce qu'on n'y fait pas appel.

Pourtant, ces institutrices se livrent à leur enseignement de tout leur coeur, et cet enseignement les envoûte jusqu'à la fin de leurs jours. Il faudrait donc bien peu pour rendre presque parfaites celles qui le donnent, et le faire ainsi réellement efficace. Mais où prend-on le temps de former des éducatrices au sens plein du mot, quand tout le système tend à faire de ces jeunes normaliennes des Minerves, - sans les travaux à l'aiguille...

L' AME D' UN ENFANT ,

par Jean Aicard . première édition vers 1900. 1907

Paris, Edn. Flammarion, 1907.

Jean Aicard s'est penché sur l'enfant avec une touchante sollicitude, et l'on sent que "L'âme d'un enfant" est une autobiographie. C'est pourquoi les portraits de magisters qui y apparaissent nous ont retenu longtemps.

Il suffit de suivre le héros d'école à école pour voir surgir les

p. 19.- "(à Paris), j'allai dans une pension, qui était établie "rue des Saints-Père. Une jeune demoiselle - quel bonheur! - nous faisait la classe".

L'enfant sent encore le besoin d'une présence féminine. L'auteur constate, après tant d'années :

p. 20.- Oh! la voix de mademoiselle, comme elle sonnait doux, "au fond de mon coeur! (1) J'aimais beaucoup cette école, vrai-"ment maternelle."

Mais la vie change. A partir de ce moment, nous ne trouverons plus guère de personnages aussi sympathiques.

(id.).- "Six mois ou un an plus tard...(2) Je me retrouve à "Toulon.

"A Toulon, j'allai une seule fois, une seule matinée, à "une école tenue par des frères ignorantins. Ces personnages "en robe noire m'étonnaient fort, m'inquiétaient un peu. En "deux heures, je vis donner plusieurs fois la férule."

Cela se passe dans une ville française, vers 1870, ~~puisque, parlant de ce qu'il faisait quelques années plus tard, l'auteur~~ nous dit:

p. 159.- "~~... bref, un petit bourgeois français en l'an de "grâce 1870~~".

Pourquoi battait-on aussi rudement les bambins? Pour d'abominables forfaits, sans doute?

(id.).- "Des petits de mon âge, pour une faute d'enfant, "fautes adorables parfois, ~~comme celle de préférer - quel cri-"me! - à la leçon de grammaire, un oiseau familier caché dans "le pupitre~~, pour de légères distractions, des tout petits de-"vaient présenter leur menotte ouverte à l'épaisse courroie de "cuir, férocement levée par l'homme noir, par l'horrible adul-"te à barbe mal faite. ~~Pauvre menotte, toute tendre encore, "pareille encore, pour la finesse et la transparence des chairs~~

---

(1) l'enfant a sept ans

(2) l'enfant a huit ans environ

"aux feuilles des arbres en avril... La lourde règle sifflante "s'abaissait... la main, instinctivement était retirée...

" - Punition doublée! disait la grosse voix de l'ogre. Vous "aurez dix coups au lieu de cinq!

"On était puni double pour un mouvement réflexe!"

A force d'entendre parler de coups et de férules, on finirait par épuiser son indignation; mais vraiment, les parents de nos pères ont mis du temps à protéger leurs enfants contre les brutalités des pédants de tout poil.

L'enfant décrit par Aicard, justement épouvanté, refuse de retourner dans cette gehenne. On le met à l'école communale. Là, les choses ne vont pas trop mal. Mais il faut croire que Jean Aicard n'a de goût que pour les lamentations, car il ne nous présente aucun des maîtres qui furent bons. Seul lui reste le souvenir - assez ... frappant,il est vrai, - d'une sombre brute:

p. 40.- "Nous avions à l'école, deux fois par semaine, une "leçon de musique vocale, Un vieux professeur arrivait, le mardi "et le vendredi, de deux heures à quatre, son violon sous le "bras, et c'était, au tableau noir, des portées sur lesquelles "il fallait écrire les notes et les lire, en chantant tout "haut, l'un après l'autre, puis tous ensemble.

"Un jour, je m'embrouillai si bien dans les ré, les do et les "fa, - que le vieux mélomane exaspéré, pris d'un véritable ac- "cès de démence, bondit sur moi, me saisit, par mes cheveux, "que j'avais très longs, abondants et beaux, et me tira ainsi "hors de mon banc, en me renversant sur le dos; puis il se mit "à me traîner par terre plusieurs fois autour de la salle... "J'avais poussé un hurlement de douleur, mais surtout d'indi- "gnation confuse, de rage impuissante et de terreur... (...)

"Je me crus perdu, j'allais à la mort... on m'y entraînait... s
"et qui donc? un de ceux à qui mon père m'avait confié "pour
"apprendre"! "

"Quand ce misérable fou me lâcha, je demeurai sans force,
"anéanti, brisé, sur les ruines de mes rêves d'enfant - rêves d
"de douce protection, de bonté câline, de tendre amour rassu-
"rant".

Nous disions un peu plus haut que Jean Aicard n'avait de goût que pour les tableaux tristes. Nous avons signalé aussi, au cours de ce travail (Balzac, "Louis Lambert") combien il serait intéressant de voir l'école à travers l'oeuvre littéraire. Dans le genre "grand guignol", on ne fait pas mieux que l'auteur dont nous parlons à présent. Voici, par exemple:

p. 71.- "Prison d'innocents" (1)

"Je partis pour le lycée de Z..."

p. 74.- "Couvent et caserne" (2)

"La discipline des lycées n'est autre que celle qui régnait
"dans les collèges avant la Révolution; c'est la même, aggravée
"encore par l'empereur Napoléon Ier."

p. 78.- "La grande douleur" (3)

Il est vrai que, si tout ce que dit l'auteur est exact, il y a largement là de quoi condamner à tout jamais l'internat, - du moins, conçu de cette façon.

La galerie des têtes commence:

p. 80.- "M. le Proviseur, un homme à l'air sévère, persuadé que tout était pour le mieux dans le meilleur des

---

(1) (2) et (3) : Ce sont les titres des chapitres. On peut juger par là des chapitres eux-mêmes...

"lycées, nous accueillit avec une hauteur pleine de majesté et "une nuance de bienveillance politique, sans chaleur ni sincéri- "té. Il eut pour moi ces flatteries du dompteur qui appelle à "lui, pour le capturer, un animal sauvage, échappé.

(id.).- "Ils (le père et le proviseur) causèrent. De mes goûts, "de mon coeur, de mes affections, des habitudes de ma petite "âme, de mon trouble présent, il ne fut pas dit un mot."

Nous trouvons ici, comme chez Barrès, comme chez Frapié, le souci de la personnalité enfantine ou juvénile; mais là où Barrès procédait par grandes fresques, voyait large, Aicard n'examine que son cas personnel. C'est au lecteur à généraliser.

Ce qui paraît le plus pénible à Aicard, - parlant par la bouche de l'enfant, - c'est l'incompréhension dont les maîtres font preuve; l'enfant sanglote, le soir, dans son lit de fer:

p. 101.- " - Qu'avez-vous? Etes-vous malade?

" - Oh! lui dis-je à travers mes sanglots désespérés, je veux "m'en aller d'ici! Je veux m'en aller tout de suite!

"Il demeura interloqué, stupide. Je le vis bien, sous la "clarté de la veilleuse. Pareille idée lui parut voisine de la "folie. Il demeura un instant pensif, immobile, puis il haussa "les épaules et s'alla coucher."

Nulle rancune pourtant, parce que l'auteur se rend compte que le maître n'est qu'un homme comme les autres, ni meilleur, ni plus méchant.

(id.).- "A celui-là non plus, ce n'était pas sa faute. Rien "n'était de sa faute. Sans doute il avait souffert comme moi, "tout petit, l'internat, la peur des pensums, l'épouvante de la "solitude. Sa mère, morte ou vivante, l'avait livré à la Marâtre "à l'Université sans coeur, au monstre mécanique qui mange les

"âmes des adolescents, comme le Minotaure de leur mythologie "dévorait des vierges. Il subissait l'écrasement de la destinée; "il était pion et il tâchait de devenir professeur. Plus tard, "content de n'être plus élève et de n'être plus pion, il conti- "nuerait la tradition sans discuter. Une fois chef, il aurait "le l'autorité, les joies vaniteuses qu'elle donne apparemment, "et les petits enfants seraient ses moyens de parvenir, comme "sont les bons coupables pour les bons magistrats. "

Celui dont on vient de parler est un surveillant. Voici, devant le chagrin de l'enfant, les réactions d'un professeur, puis celles du proviseur:

p. 116.- "Je pleurais. Quand je ne pleurais pas, je songeais.

"Les premières fois, mon professeur, en présence de ce cha- "grin sans mesure, s'étonna, puis il devint impatient, puis il "m'envoya au proviseur, avec un rapport explicatif.

"Le proviseur essaya, avec une bonté un peu sèche et roide, d "de m'être consolant. Il poussa l'humanité jusqu'à me faire "asseoir."

Les choses tournent mal tout de même, parce que les larmes du petiot irritent cet homme, qui perd son temps.

Peut-être trouverez-vous, chez le prêtre attaché à l'éta- blissement, plus de patience? Certes:

p. 126.- "M. l'aumônier était très bon. Mais dans les inter- "nats, laïques ou religieux, le prêtre, en présence d'un trop "grand nombre d'enfants à contenir et à diriger, n'est plus "qu'un pion comme un autre. Lui aussi en est réduit à imposer "silence avec menace. Lui aussi il gourmande, il grogne, il "accable de punitions les plus petits, ces "parvulos" dont "Jésus attendri caressait les longs cheveux."

Partis de ce train, nous ne rencontrerons plus que des laideurs. Ce collège a bien des analogies avec le bagne.

p. 213.- "Nos maîtres ne s'occupaient point de gagner notre "estime, de mériter notre affection, de s'attirer notre respect. "Il leur suffisait d'être redoutés. Obtenir du silence était "leur grande affaire.

"Une étude où planait le silence de la mort était une étude " "qui marchait bien". "

D'où, naturellement, les maîtres s'évertuent à avoir le silence. Le règlement est un cauchemar figé. Le règlement interdit d'élever des bestioles dans les pupitres. L'élève Durand se voit arracher une araignée familière, et crie au maître:

- Sauvage!

Alors, ultima ratio:

p. 234.- "Et la main terrible qui transperçait les araignées, "coupables d'amuser les internes, s'abattit sur la joue du pe- "tit Durand."

"Les coups sont défendus par le règlement. Mais les mains "sont plus promptes parfois que la pensée. Les écoliers ne sont "pas les seuls à violer les règles. On est maître des enfants; "on n'est pas maître des actions réflexes."

"Sauvage est une injure pour un civilisé. Le maître d'étude, "un grand diable à lunettes, aux lèvres épaisses et rageuses - "je le vois encore - avait lancé sa gifle avant de l'avoir vou- "lu.

"Etonné lui-même de son action, il demeurait là, à considé- "rer le petit Durand. Toute la classe les observait."

~~Une farouche révolte emporte l'enfant:~~

id.).- "Et, levant sa main très petite, il appliqua, à toute

~~"volée, sur la joue du géant, une admirable gifle qui claqua~~
~~"comme un coup de fouet..."~~

Tous les portraits sont passés au bitume. Même lorsque de la distribution des prix, le censeur ne parvient pas à oublier qu'il est le censeur.

p. 139.- "Et l'on passait enfin à la lecture du palmarès.

"Le censeur annonçait les récompenses les plus glorieuses "du même ton d'adjudant féroce avec lequel il distribuait les "plus énergiques punitions. "

Ce charmant homme ~~a une [illegible] esthétique~~ a toutes les délicatesses; ~~que l'on peut attendre de ses prémisses:~~

p. 260.- "Un censeur ouvrit un jour la cassette de Durand - "une jolie cassette en bois d'ébène, capitonnée de moire blan- "che, et où il renfermait ses lettres, son journal intime, son "chocolat et ses élégies.

"Pendant une heure, le censeur lut à voix haute, malgré les "protestations du pauvre petit, son journal, plein d'effusions "naïves, aux élèves enchantés. (...)

"Ce censeur, que je me rappelle très bien ,n'était pas un "méchant homme. Son coeur eut ce jour-là je ne sais quelle "distraction fâcheuse."

Très fâcheuse, oui, très fâcheuse, parce que le petit Durand en reste blessé jusqu'à sa mort, survenue au lycée même, à cause du régime.

Cette distraction, d'autres encore l'ont parfois. Personnages de la scène: un maître d'études:

p. 91.- "Nous montâmes , - en rangs et en silence, sous la "conduite d'un maître d'études, court, velu, à tête carrée, - "déposer dans une autre salle cahiers et livres."

et un élève, Martel, qui écrit des vers maladroits de collégien. Scène:

p. 295.- " - Monsieur Martel, apportez-moi ce que vous écri-"vez là.

"Il fallut obéir. ~~J'essayai vainement de faire disparaître~~ ~~l'acte commencé. Il y avait en tête un prénom chéri suivi d'une~~ ~~initiale peut-être révélatrice: à Mademoiselle Lucie V.~~

"Et le maître d'étude, un crasseux, qui sentait la pipe, se "mit, en ricanant, à lire mes pauvres vers, et je pouvais lire, "moi, sur son visage, toutes les nuances de l'ironie qu'excitait "en lui mon joli amour d'enfant."

Une distraction dont le souvenir reste brûlant au coeur de la victime, comme une morsure de fer rouge.

Mais la liste des tortionnaires n'est pas finie.

p. 92.- "Un élève, un grand, quatorze ans, apparaissait au "seuil de la cour, dans un costume étrange; il avait sa tunique "à l'envers, et sur la rude toile de la doublure, on lisait le "numéro matricule: 102.

- j'appris que cet élève puni était le neveu du proviseur. Il "en résultait que le proviseur l'écrasait de sévérités, de gour-"mades et de pensums, par pure lâcheté, afin de n'être pas ac-"usé de "faire des injustices" en sa faveur!

p. 93.- "Moucharder, espionner, dénoncer, grâce à Dieu, cela "est demeuré une honte parmi le petit peuple des ~~mutins~~ éco-"liers... (...) Il n'en est pas moins vrai que nos grands chefs "nous donnaient l'exemple de l'espionnage, qui est déjà de la ~~in~~ "trahison. En effet, dans toutes les portes des études, à hau-"teur de l'oeil, il y avait un petit trou rond, fermé d'un ta-"quet mobile, et par là, à toute heure, lorsqu'on y songeait le

"moins, le professeur et les élèves étaient épiés.

p. 98.- "Chaque fois qu'on voyait entrer le proviseur, un "léger mouvement se faisait d'un coude à l'autre. Triste habi- "tude! Les terreurs s'avertissaient. On rectifiait les posi- "tions.

p. 98.- "... le neveu du proviseur répondit je ne sais quelle "impertinence. Elle lui attira une maîtresse bourrade.

"L'enfant résista d'abord, puis finit par cacher son visage "avec ses bras, et les horions se mirent à pleuvoir sur son crâ- "ne. D'oncle à neveu, rien de plus simple."

Rien de plus atrocement simple...

On s'étonne de voir si peu de haine chez les victimes. La vie efface bien des souvenirs. Cette haine éparpillée, pourtant, se localise parfois sur un seul des maîtres. Nous avons alors le professeur-martyr.

Aicard explique la genèse ~~des~~ de ces martyres.

p. 248.- "Au lycée déjà, le professeur persécuté ne fait, la "plupart du temps, que porter la peine méritée par un maître "d'étude ou un censeur. (...) Si un surveillant persécuteur les "a énervés à l'étude, à la promenade, au réfectoire, à la cha- "pelle, au dortoir, partout, - bombien vite, sans calcul bas, "mais poussés par une force de réaction incoercible, ils profi- teront, en classe, de la moindre défaillance du professeur!"

Soit. Mais il nous souvient avoir vu des professeurs persécu- tés, qui l'étaient uniquement parce qu'ils n'avaient, sur les enfants, aucun ascendant. Il leur manquait ce don mystérieux qu'est le prestige.

p. 249.- "Le professeur de classe n'est pas, par fonction, "comme le maître d'étude, un dompteur de jeunes animaux. S'il

"n'avait affaire qu'à des externes, il n'aurait jamais ou pres-
"que jamais affaire à des exaspérés. Il n'assisterait guère à
"des insurrections colectives. Mais quand, guidés par la lâche-
"té qui développée en eux l'habitude de craindre et de fuir la
"punition, les internes choisissent un professeur, le plus
"doux souvent, le plus poli et le meilleur, pour en faire un
"bouc émissaire et lui faire expier les fautes commises envers
"eux par les séides de l'internat, malheur à celui-là!"

Jean Aicard, dans sa haine de l'internat, oublie que l'on a vu, dans les externats aussi, des professeurs persécutés. Là, de même, c'était souvent le plus doux, le plus poli et le meilleur; mais ce pouvait aussi bien être le plus bête ou le plus brutal...

p. 250.- "Nous eûmes pour professeur de cinquième un de ces
"martyrs.

"C'était un homme doux et bon, mais d'esprit lent, et gau-
"che à plaisir. Toujours inattendues, ses punitions nous frap-
"paient, huit fois sur dix, pour un motif qui, la veille, l'au-
"rait fait sourire. Cette inégalité d'humeur nous donnait une
"impression d'injustice.

"La logique de notre défensive était avec lui trop souvent
"en défaut. Bref, il n'avait pas ce don mystérieux: l'autorité!"

Quand nous le disions!... Aicard analyse avec acuité les éléments de cette autorité:

(id.).- "Il y a une autorité artificielle que l'on acquiert
"et qu'on peut imposer systématiquement: on peut se faire crain-
"dre et obéir. Il y a une autorité naturelle que l'enfant re-
"connaît et chérit. Celle-ci est un don. Ce n'est que le don

"d'inspirer la confiance.

"Ceux qui inspirent la confiance peuvent être redoutés;ils "sont aimés quand même, car ils sont justes. Devant eux, si k "l'on craint quelque chose, c'est d'être en faute et non d'être "châtié, mais on n'éprouve jamais, rien qu'à entendre prononcer "leur nom, cette incertitude dans la crainte qui est le cons- "tant malheur et la démoralisation des internes."

La grande idée des nuances individuelles, trop longtemps, trop absolument méconnue, reparaît ici:

id.- "Au lycée, trop de fautes légères envers une règle spé- "ciale à la vie en commun sont considérées comme des crimes "absolus. Trop de surveillants appliquent, parfois avec une "passion aveugle, la lettre des règlements, pour qu'il n'y ait "pas, au coeur des enfants, un désir caché mais toujours pré- "sent et toujours accru de rompre la ligne et de ruer! ~~libres "pour une heure, hors du chemin monotone, encaissé, étroit, ens- "heureux.~~

L'autorité est faite d'une série d'impondérables, où interviennent le geste, la voix, la tenue, l'allure, le regard surtout. Mais ces impondérables manquent de stabilité, et il s'est vu des magisters redoutés qui, un beau jour, perdaient la face, pour n'avoir pas saisi l'instant psychologique.

p. 250.- "Notre professeur de cinquième s'appelait Lheureux. "Nom déplorable! Les externes lui auraient pardonné aisément "ses inégalités d'humeur, mais les internes, traqués cette an- "née-là par un maître d'étude à poigne, murmurèrent délibéré- "ment un jour où le professeur décernait à l'un d'eux une puni- "tion rigoureuse. Sans doute, ce jour-là, il eût encore pu se "sauver de nous. Un mot eût suffi, une parole de bon chef qui

"eût pénétré jusqu'à nos coeurs, tout en les dominant. Il ne "la trouva pas. Il n'avait pas le don. Il doubla la punition. "Il fut hué. Alors, perdant la tête, le brave homme, faible, "implora les insurgés, d'un ton plaintif... Il s'avouait vaincu! "Cette faute le perdit. Nous avions donc, à notre tour, une vic- "time! Nous allions pouvoir lui faire ce qu'on nous faisait, le "harceler, le piquer, le punir! Notre faiblesse s'enorgueillis- "sait. Tous nos mauvais instincts d'enfants, toutes nos rancunes "de détenus s'élevèrent à la surface de notre âme. Une sorte de "cruauté nous vint. Ce fut hideux. On vit cet homme essuyer une "larme, et l'on se mit à rire. "

Cris d'animaux, interruptions, sifflements, huées, grossiè - retés, toute la lyre. Cela dura longtemps.

p. 252.- "Plusieurs copiaient les farceurs, - pour s'amuser, - "sans penser au mal qu'ils faisaient à cet homme pâle et gémis- "sant.

" - Messieurs! messieurs! criait la victime.

"Le silence se rétablit enfin. Il essuya de nouveau ses yeux? Impardonnable faiblesse, que celle des larmes...

---- == ----

Aicard aurait-il fait mieux que certains des maîtres qu'il décrit? Peut-être, à l'entendre. Pour le démontrer, réunissons les passages suivants:

p. 83.- "En face de ces têtes, au milieu de la salle, se dres- "sait une chaire où trônait un professeur en robe de juge. Le "professeur me regardait aussi.

" - Monsieur, dit le censeur au maître, je vous amène le nou- "veau que je vous ai annoncé."

p. 85.- "Je regardai le maître. Il n'avait pas l'air méchant, "mais rien de ce qui me troublait à présent ne pouvait entrer "dans sa tête; je n'étais que le nouveau, un de plus, un être "sans personnalité, un enfant, rien... Encore une copie à cor- "riger!

"Si j'avais surpris dans son regard un peu de cette bonté "parlante que je connaissais ~~pour l'avoir vue dans les yeux de "Lise et dans les gros yeux de mon âne,~~ j'aurais ~~peut-être~~ été "peut-être sauvé de bien des douleurs. Mais, dans ma détresse, "aucune sympathie humaine ne se dégagea du maître pour me se- "courir."

p. 86.- " - J'ai dit: le troisième banc à droite! reprit la "voix du maître avec une certaine impatience. La droite, c'est "votre droite en montant... Le troisième rang - en - mon - tant.

"Il pesait sur les syllabes. Les rires devinrent bruyants. ~~"Les plaisanteries pantinent de tous côtés~~. Je perdis la tête "et fondis en larmes.

" - Voyons, mon petit ami, reprit l'homme adouci brusquement, "ne pleurez pas... et surtout ne dérangeons pas la classe."

p. 89.- "Il me semble que si j'étais professeur de huitième, "je ferais, en pareil cas, à mes élèves, une leçon sur la chari- "té, la pitié, la solidarité. J'expliquerais aux enfants, la ~~veille~~ "veille de l'arrivée du nouveau, combien le moment peut lui "sembler triste, surtout s'il est mal accueilli par eux. Je leur "dirais que la justice moderne inscrit à la base de son action "contre les prévenus et les accusés, qu'ils sont présumés inno- "cents et qu'à plus forte raison il ne faut pas torturer un in- "nocent par l'unique motif qu'on ne le connaît pas encore! J'é- "veillerais en eux, je tâcherais du moins, le sentiment de ten-

"dre et forte humanité dont l'avenir fera sans doute des ap-
"plications fréquentes et que nous oublions à toute heure.
"N'est-ce pas cet oubli, de la part de l'élite, qui est le ger-
"me le plus actif de toutes haines d'en bas?"

Jean Aicard ne se fait pas trop d'illusions, et il conclut:

p. 89.- "Mais une pareille leçon n'est pas commandée par les
"programmes. On assure même que ces prises de contact avec le
"coeur des enfants sont interdites aux professeurs..."

Quelquefois, pourtant, un sentiment humain se fait jour dans la poitrine d'un magister.

p. 313.- "Un jour qu'il (un maître d'étude) m'avait rudement
"puni et injustement, le maître d'étude de la deuxième division,
"un tout nouveau qui remplaçait notre persécuteur pour la durée
"de la récréation, m'ayant vu essuyer une larme de rage, me
"dit avec douceur:

" - Ne pleurez pas, Martel. Un peu de courage, mon ami.

"Je levai les yeux avec stupeur sur ce maître.

"Il était tout jeune, vingt ans à peine, avec une barbe nais-
"sante; très petit, il avait une redingote usée, l'air distin-
"gué et malheureux.

"Il vit la surprise dans mon regard.

" - Oui, dit-il, je vous étonne? Vous allez comprendre. Il
"n'y a pas deux ans, j'étais interne comme vous. J'ai souffert
"beaucoup".

Seulement, à force d'avoir vu des maîtres de toute espèce sous les aspects de tortionnaires perfectionnés, on se demande si celui-ci ne finira pas par devenir comme les autres, avec le temps.

Jean Aicard passe encore en revue l'enseignement dans les

intérêts religieux, puis dans un internat laïque modèle, conçu selon les dernières données pédagogiques du temps, et il arrive à cette conclusion, exprimée avec force : l'internat est une chose monstrueuse, parce que les magisters y sont inhumains.

Quand ils ne sont pas inhumains, ils sont bêtement organilleux; ils sont encore brutaux; ils sont aussi incompréhensifs; ils manquent de délicatesse...

Aicard les charge de tous les crimes : les uns abusent de leur force physique; les autres, de leur puissance règlementaire. On force les cassettes, on aplatit les esprits, on salit les sentiments. La cruauté morale est peut-être la pire de toutes.

Les portraits tracés par le romancier sont vraiment très noirs. Pourtant, nous pouvons dégager de l'ensemble des éducateur rencontrés, quelques déductions :

ils sont tels, parce que la vie les a faits tels, parce qu'ils continuent la tradition, parce qu'ils ramassent la férule symbolique dont on a usé contre eux.

ils sont incompréhensifs, parce que les programmes ne leur laissent pas le temps de s'intéresser aux particularités individuelles de leurs élèves.

ils sont brutaux parce que la bonne classe est la classe où règne le silence, et le silence s'obtient par la terreur...

ce que l'enfant demande au maître, c'est d'être juste. Or, comment appliquer de justes punitions ou d'équitables récompenses, si on ne connaît pas l'enfant ?

l'autorité est un don; ce don appartient à ceux qui inspirent la confiance, et l'on inspire la confiance en étant juste. La justice n'est pas, nous l'avons déjà vu, l'aveugle application des règlements à tous, toujours et dans tous les cas. Ceci revient

à dire, encore une fois, qu'il faut apprendre à connaître l'enfant avant tout.

Enfin, nous avons vu un professeur-martyr. Il est devenu une victime, parce qu'il n'est pas juste, parce qu'il n'a pas le don; il n'a pas non plus l'autorité artificielle par laquelle on se fait craindre et obéir. Mais surtout, il est impulsif et irritable Or, l'enfant a besoin d'avoir devant lui une force calme, il doit pouvoir compter sur l'égalité d'humeur du maître, et ne pas craindre les caprices et les violences.

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

L' ÉMIGRÉ , 1907

par Paul Bourget.

Paris, Plon-Nourrit, 1907.

Bourget trace le portrait d'un précepteur tel qu'il s'en rencontre beaucoup, paraît-il, dans les familles nobles et riches.

pé. 97.- "Il y avait longtemps que Chaffin avait (...) admiré, "avec une stupeur de petit bourgeois (...) ces magnificences (...). "C'était alors un pauvre professeur libre, marié, chargé de famille. "Il venait d'être introduit dans la maison(...) par le chapelain."

Ce chapelain le connaissait donc ? - Ce serait vraiment trop simple. Seules, les circonstances font, de d'un professeur médiocre, d'un demi-raté, le précepteur d'un jeune homme de haute naissance.

p. 98.- "Ce prêtre, qui avait élevé l'aîné, était trop vieux "pour entreprendre une nouvelle éducation. Il avait redouté la pré- "sence d'un autre ecclésiastique. Chargé par le marquis de trou- "ver quelque'un, il s'était souvenu d'un donneur de leçons, ren- "contré à Paris dans unpensionnat religieux . Celui-ci, à

"son tour, avait désigné son collègue Chaffin."

Le père, en cette occurence, a pris quelques renseignements? Il s'est inquiété du passé de cet homme auquel il délègue une partie de ses pouvoirs, - que disons-nous! : la plus grande partie de son autorité, sur son descendant? Non pas!

p. 98.- "En acceptant, comme il l'avait fait, de confier l'é-"ducation de Landri à un précepteur de hasard, M. de Claviers "s'était conformé, une fois de plus, au type classique du Grand "Seigneur. On demeure étonné de l'effrayante facilité avec la-"quelle, et depuis toujours, les gens des plus beaux noms aban-"donnent leurs enfants à des influences douteuses. Les princes "ne sont pas plus méticuleux sur ce chapitre. Un adolescent, "de qui dépend l'avenir d'un empire, aura été élevé quelquefois "par un fruit sec de l'Université qui vaudra en délicatesse le "Dubois du Régent!"

Vraiment, - et tant mieux pour les petits pauvres, - on en exige souvent un peu plus de ceux qui enseignent à l'école populaire...

p. 98.- "Heureusement pour Landri, Chaffin avait encore, à "cette époque, sinon les vraies vertus, les habitudes d'un père "de famille. Marié, ayant lui-même des enfants, ses garanties "honorabilité étaient réelles. Toutefois, ayant passé les quaran-"te ans sans réussir, il était aigri déjà, et très voisin de "considérer les humbles travailleurs de son espèce comme des "dupes sociales."

Sans nous demander comment un professeur d'institut privé peut "réussir", ainsi qu'on peut le voir, les sentiments du nommé Chaffin étaient bien ceux qui convenaient à un précepteur d'aristocrate... Mais abandonnons l'élève pour ne penser qu'au

maître. Bourget n'y va pas par quatre chemins, et rien n'est moins flatté que ce qui suit :

p. 98.- "L'atmosphère de grand luxe où il était entré sans pré- "paration l'avait gâté. On était convenu qu'il habiterait chez "son élève. Cette combinaison, en l'isolant de son foyer (...), "l'avait désarmé contre sa nouvelle ambiance. Puis il avait subi "l'intime et lent travail de corruption que produit nécessaire- "ment sur le plébéien pauvre, quand il est d'essence vulgaire, la "découverte des immoralités cachées des nobles et des riches. "C'est un véritable apprentissage de la dépravation, qu'un cer- "tain pessimisme d'office, fait de secrète envie et de bas espion- "nage".

— — —

Bourget insiste avec force sur le manque de qualités morales du précepteur qu'il décrit. Ce qu'il enseigne lui est indifférent, de même que la manière dont il enseigne. Il ne juge que l'homme, l'envieux et l'espion. Ce professeur devient intendant; les sentiments que lui prête l'auteur sont ceux de ce subalterne; et encore, l'intendant peut avoir une âme autrement noble. Rien, en Chaffin, ne décèle l'éducateur.

Mais, justement, si les observations de Bourget sont exactes, on peut se demander comment des personnages aussi vils peuvent faire illusion un seul instant, et comment on peut confier, sans renseignements préalables et sérieux, et sans contrôle, à des magisters pareils le soin d'instruire et d'éduquer un enfant...

MONSIEUR LE PROFESSEUR ,

1909

ROMAN DE MOEURS PÉDAGOGIQUES ,

par Joseph Chot .

Liége, Société belge d'éditions, 1909.

La Belgique a fourni à la littérature quelques portraits d'éducateurs. Certains auteurs même se sont tout particulièrement complu à décrire les magisters.

A cet égard, le titre d'un roman écrit par un inspecteur de l'enseignement moyen, est déjà suggestif. Le sous-titre accentue encore les intentions, et, réellement, ici, on ne peut les dire menteurs.

Le personnage central,

p. 5.- "Jacques Rauys, docteur en philosophie et lettres ,

"professeur de littérature à l'Institut communal de Berlissart, "depuis six ans sollicitait du gouvernement l'obtention d'une "chaire d'athénée (1)".

Ces lignes permettent de jeter un coup d'oeil sur la curieuse construction qu'est le régime de l'enseignement en Belgique. Il existe, les uns à côté des autres, des établissements fondés par l'Etat, d'autres créés par les ~~communes (municipalités)~~ villes ou les provinces, et, nous le verrons plus loin, d'autres enfin institués par des particuliers. Ilnutile de dire que l'unité en souffre, bien que, sous certaines conditions (d'inspection, par exemple), des établissements communaux (ou provinciaux), des collèges privés (laïcs ou religieux), soient soutenus, financièrement,par l'Etat. De là, pourtant, la possibilité de passer parfois d'une catégorie dans l'autre, si le postulant, - bien entendu, - possède les diplômes requis.

Si la chose est possible, elle n'est pas aisée, et l'exemple de Rauys est clair.

p. 5.- "... les années se succédaient et la destinée impas- "sible semblait vouloir tenir à tout jamais le professeur à "l'attache de cet établissement où n'était entré qu'avec l'es- "poir d'une position meilleure. Malgré l'aménité des habitants "de Berlissart, malgré la facilité du travail rendu agréable "par une connaissance sérieuse du métier, malgré aussi les sym- "pathies que lui vouaient ses nombreux élèves et les bons rap- "ports qui le liaient à un directeur affable, juste et intelli- "gent, le jeune maître, poussé par le souci de son avenir, cher- "chait à s'arracher à la situation dans laquelle il végétait..."

Après tant de directeurs stupides, odieux ou méprisables,

(1)nom donné en Belgique aux lycées. Le nom de lycée y est généralement appliqué aux établissements similaires, pour jeunes filles.

saluons en passant celui que nous venons de rencontrer: affable, juste et intelligent. De bien belles qualités rarement rencontrées jusqu'ici.

Que manquait-il donc à Rauys pour occuper une situation meilleure?

p. 6.- "L'époque était pénible pour les candidats sans protec-"tion. Afin d'arriver, il fallait découvrir le député au bras "long, mériter ses bienveillances. Cela se pratiquait depuis "toujours. L'intrigue, les flagorneries conduisaient seules au "but!"

Le noble jeune homme ne veut pas entendre parler de telles compromissions!

p. 6.- "Jacques, conscient de ses mérites, ne pouvait se laiss-"er gagner par de telles faiblesses; son esprit ferme, tolérant, "rêvant d'un idéal insensé de fraternité sociale (...) frémis-"sait à la seule pensée de quelque dégradante démarche."

Aussi se dérange-t-il lui-même, et, un beau jour, il arrive à se faire recevoir par le Ministre, après bien des déboires, et il défend sa cause avec éloquence et dignité.

p. 20.- "Cette fermeté que le professeur avait déployée pour "défendre ses droits et ses idées contrastait avec les plates " salutations, les sottes courbettes, les flagorneries que tant "d'autres, en de telles audiences, venaient régulièrement lui "servir avec des balbutiements mielleux et une insistance à "faire valoir et leurs opinions, et leurs protecteurs et l'en-"droit où le diplôme avait été conféré."

Car, encore une fois, les établissements les plus divers peuvent délivrer des diplômes, et leur valeur est réglée par des lois bizarres, et dont les plus récentes ont déjà l'air

désuètes, tant est flagrante l'incohérence d'un système fait de pièces et de morceaux, habilement mêlés de reprises et de repentirs.

Le jeune professeur demande donc avec insitance une place dans un établissement gouvernemental. Pourtant, il semble bien qu'on n'y est pas plus heureux qu'ailleurs.

p. 46.- "Le père de Rauys fut pensionné l'année où Jacques "termina ses études (...) On osait lui reprocher de n'avoir "pas voulu dénoncer en haut lieu la conduite politique d'un "des professeurs de l'établissement qu'il dirigeait. Comme "chef, il n'avait vu en ce fontionnaire qu'un maître remarquable "dévoué et enthousiaste. "

Joseph Chot, comme on le voit, ne ménage pas ~~à ses supérieurs~~ aux directeurs les qualifications laudatives.

Si Rauys reste digne dans ses démarches, ~~il n'en est pas de même chez beaucoup de ses collègues, qui~~ à l'autres se conduisent d'une assez piètre façon.

p. 7.- "~~A Berlissart, plusieurs de ses collègues, et tant d'autres ailleurs, partageaient les mêmes idées.~~" Mais, auprès "des résolus, il y avait les hésitants, les timorés ménageant "volontiers leurs convictions en public, par crainte qu'elles ne "soient rapportées; d'autres encore, ne se faisaient aucun s "crupule de renier devant des collègues, leurs démarches auprès "d'hommes influents alors que, discrètement, ils imploraient "ceux-ci de nombreuses requêtes."

Parodions un vers célèbre, et constatons avec mélancolie:

"Pour être ~~instituteur~~ éducateur, on n'en est pas moins homme...

et l'homme a bien des faiblesses. Seulement, comme un ~~instituteur~~ professeur, par essence même, doit donner le bon exemple, ses défaillances

n'en sont que plus frappantes.

En attendant sa nomination dans un athénée de l'Etat, Rauys a le loisir de faire quelques réflexions, et il xxxxxxx lui apparaît de plus en plus clairement que la situation des professeurs célibataires n'est pas brillante. Mais,

p. 7.- "A côté de ces célibataires, des collègues mariés et "pères de famille, se débattaient dans une situation malheureuse".

p. 8.- "La misère grondait à certains jours dans les ménages "où il fallait élever plusieurs enfants. A quoi leur servirait-"il, à ces maîtres dévoués, d'être devenus des hommes de sa-"voir, d'avoir reçu une éducation universitaire solide, d'avoir "été façonnés pour un emploi dont on avait abaissé la dignité "en le rétribuant honteusement".

M. Chot, dans cette dernière phrase, a peut-être résumé, plus nettement que tout autre, le mal secret dont souffrait l'enseignement, immédiatement avant la Grande Guerre.

— = —

Quelques collègues de Rauys, à Berlissart, sont dignes d'être notés? Voilà au moins des gens sympathiques, et il est reposant d'en rencontrer de ci de là, dans cette galerie de têtes où l'on trouve tant de visages ~~malgracieux~~ débarbatifs.

p. 22.- "Jean Van Boxtal, professeur d'histoire et de littéra-"ture, peintre, romancier et photographe..."

L'auteur n'apprécie guère le romancier et le photographe; il prise moins encore le peintre.

p. 23.- "Ses amis trouvaient en lui un garçon sympathique et "gai, d'une philosophie spéciale, doué par la nature d'un tem-

"péramment heureux qui lui permettait, vu ses goûts et des ressour-"ces personnelles, de s'accommoder de sa situation modeste de Ber-"lissart."

Constatation digne de remarque! Combien, jusqu'ici, en avons-nous rencontrés, des éducateurs heureux de leur sort ?

p. 24.- "Van Boxtal avait trente ans. Il était noir de poil por-"tait une barbe longue et touffue qui lui cachait tout le "menton et les lèvres (...). Et en classe, les regards des élèves "s'immobilisaient quand le nez du professeur, déviant de la ligne "droite, éveillait son rictus bizarre. Devait-on s'égayer avec "lui ou se taire? Etait-ce un moment de bonne humeur ou une ironie "qui pouvait leur coûter cher peut-être s'ils allaient l'interpré-"ter à rebours ?... L'éclat de l'oeil ajoutait encore à l'expres-"sion énigmatique de cette physionomie particulière, non exempte de bonhomie. Tout en étant un fonctionnaire parfait, craint mais " aimé des élèves, Boxtal savait en raison de la variété de son "caractère , jeter aux orties le froc sérieux de sa gravité profes-"sorale.

Avouons, malgré l'indulgence que montre l'auteur, que nous n'aimons guère cette façon de se comporter avec les élèves... Et cette épithète de "fonctionnaire" sonne bien mal.

Cet agréable jeune homme est flanqué d'un ami, dont l'auteur nous découpe la silhouette, morale et physique .

p. 26.- "Ce brave Rikes Van Dyck, avec tout le calme de sa pa-"role sympathique, y ajoutait (dans les discussions) le concours "d'un bon sens pondéré qui savait résumer et accorder les opi-"nions."

~~"secours d'un bon sens pondéré qui savait résumer et accorder~~
~~"les opinions. C'était un Flamand, de mine replète, doux et xxx~~
~~"dévoué dans ses amitiés, mais tenace aussi dans ses rancunes."~~

Vraiment, Rauys est peu sage, d'abandonner d'aussi honnêtes gens. D'autant plus qu'il se voit un xxxx beau jour envoyé à Potinbourg. Il annonce cette bonne nouvelle à ses amis, qui restent d'abord sans voix.

p. 33." - Potinbourg! s'écria enfin Boxtal effrayé. Pôtin-"bourg! Mais c'est une pétaudière, cela! (...). Oh! tu y seras "propre, à côté de certains pédagogues malfaisants, maîtres "d'école grossiers, d'une mentalité désolante. (...). Tu con-"naîtras des types légendaires, des rebuts qu'on ne veut nulle "part, que l'on nomme Gobevèse ou Brindoré, vrais chourineurs "de l'enseignement, capables de toutes les fourberies."

Malgré tout, il faut bien que Rauys s'en aille à Potinbourg, dans cette "pétaudière" (ce mot sera repris par Proumen, qui en fera le titre d'un de ses romans). Il rencontre, à son arrivée, un ancien professeur, qui lui donne de charmantes précisions:

p. 62.- "Brindoré, dans un de ses accès de folie furieuse, "a frappé brutalement, en plein visage, l'inoffensif Mouton, "un professeur zélé, un homme estimé de tous."

Puis, en guise de fiche de consolation, il ajoute:

p. 63.- "On trouve cependant d'excellents garçons parmi vos "collègues, tels Lesec, Pingouin (...). Clapette n'est pas mau-"vais non plus. Mais voilà, il est idiot et "rasoir" quand il "est ivre, ce qui lui arrive aujourd'hui moins souvent qu'à "Romanichel, très bon pédagogue celui-ci, mais dégradé par "une passion qui l'a jeté bas... Quant à Sépulchre, le maître

"d'étude, il ne sort guère que pour aller boire sa petite gout-
"te (1) d'un sou dans un des cabarets du faubourg."

On se demande avec effroi si l'auteur a réellement rencontré les types qu'il décrit. L'affirmative est possible, car M. Chot a fait dans l'enseignement une longue carrière, et son livre montre à trop d'endroits l'attachement sincère qu'il porte à l'enseignement. Un tel homme ne peut [illegible], bénévolement, sans cette impérieuse raison qu'est l'amour de la vérité, avoir jeté ainsi le discrédit sur tant de professeurs.

Comme nous le disions plus haut, ce ne sont pas seulement des scènes prises dans les milieux appartenant à l'enseignement officiel qui font la trame de ce livre; nous y trouvons aussi des passages concernant l'enseignement [illegible] appelé "libre."

Reuys, avant d'aller à Berlissart, a déjà cherché à se placer.

p. 47.- "Puis, par malheur, il devint professeur d'institut
"privé. Il revoyait aujourd'hui encore le lugubre établissement
"tenu par les sieurs Laglu et Rapia. Ceux-ci, en quête depuis
"des ans dûune pâture facile à exploiter, associant leur génie
"maléfique, avaient loué et approprié, aux environs de la capi-
"tale, au milieu d'une plaine à peu près déserte, un ancien
"bâtiment industriel dont ils firent l'Institut Rapia."

La tradition, vous le voyez, n'est pas morte.

p. 49.-"L'institut manquait d'élèves dans les classes latines;
"et les tenanciers rêvaient de constituer une section complète
"

---

(1) "boire la goutte" signifie vider un verre d'alcool. Cette coutume était, avant la guerre mondiale, déplorablement répandue en Belgique.

"d'humanités anciennes, afin de donner un certain prestige à "leur établissement. C'était pour arriver à ce but qu'ils ex- "ploitaient par de révoltants sophismes la naïveté et l'igno- "rance bourgeoises."

Sophismes grâce auxquels ils retenaient chez eux, - contre toute logique et toute honnêteté, - de braves garçons qui auraient absolument dû aller ailleurs, dans l'intérêt de leurs études futures.

Le sieur Rapia était

p. 49.- "... un petit homme très laid, blanc de poil, révé- "lant, par tout son être, une vulgarité étonnante. "

id. - "Il (Rapia) avait un lamentable accent condruzien. (...) "Rauys songeait qu'il allait devenir le sous-ordre de ce bonhom- "me ridicule, rustre mal lavé, cherchant par de vains efforts "à se dépêtrer des restes du terroir dans lequel il avait vécu"

Si Rapia n'offre rien de sympathique, Laglu n'a rien de bien attrayant non plus.

id. - "Laglu entra à son tour. Il était grand, plus présen- "table, bien qu'il fût affreusement maigre. ~~Il portait une "longue barbe rousse qui lui descendait en éventail jusqu'au "milieu de la poitrine~~. Il avait une redingote graisseuse et "de très longs pieds mal moulés sous le velours vert de ses "pantoufles."

Ne finirait-on pas par croire que l'enseignement (particu- lièrement chez les chefs de pension) rend les pieds difformes? Mais si le physique n'a rien d'agréable, que dire du moral!

p. 52.- "Laglu était dur, bourru, fourbe, brutal envers ses "sous-ordres."

~~Laglu était brutal envers ses sous-ordres.~~ Rapia, lui, avait

avait choisi d'autres victimes que les inférieurs.

p. 53.- "Si la discipline se maintenait quelque peu, c'était "grâce à la poigne de Rapia qui contrairement à Laglu, s'a- "donnait à de terribles colères, passait à tabac les potaches "rossards sommés de paraître à son bureau."

~~D'ailleurs, nous avons dit~~ C'est la gehenne. Au moins, les profes- seurs trouveront-ils, sous forme d'émoluments suffisants, quelque compensation à leur infortune? La vie leur sera-t-elle adoucie? ~~de quelque façon~~? N'exigera-t-on pas d'eux un travail excédant leurs forces?

p. 50.- "Il (Laglu) lui fallait un professeur actif, capable "d'enseigner le latin , le grec, le français, l'histoire dans "les deux classes supérieures, ce qui représentait un total "exact de 36 heures de cours par semaine!"

Il faut avoir enseigné pour savoir ce que cela signifie... La suite n'est pas moins édifiante:

p. 51.- "Nous donnions, dit Laglu, seize cents francs à votre "prédécesseur. "

Ne vous y trompez pas: ces seize cents francs sont un trai- tement annuel (cela se passe au début du XXe siècle). Rauys trouve cela vraiment peu et se récrie.

id. - "Moi, fit Rapia, (...) je propose dix-huit cents francs. "C'est magnifique pour un débutant... Seulement, je demanderai "à monsieur Rauys de bien vouloir faire, le dimanche matin, "deux petites heures de surveillance à l'étude?"

En somme, il donnait au professeur le poste de surveillant, et trente-huit heures de présence.

Rauys finit par accepter, et reste deux mois dans cette galère, qu'il quitte en faisant claquer les portes. Ces deux

mois le met à même d'observer bien des choses.

p. 52.- "La situation navrante de ses pauvres collègues le "peinait plus encore.

"C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens sans ressources, "les uns sans diplôme, ramassés un peu partout; d'autres, di- "plômés, dévorant leur chagrin en silence, vivotant avec des "traitements de famine. Il y en avait plusieurs qui ,avec des "écritures de bureau, fournissaient cinquante heures de tra- "vail! Ceux-là logeaient et étaient nourris à l'institut, et "touchaient quinze cents francs! La conduite des directeurs à "l'égard de ces pauvres diables ne contribuait pas précisément "à leur rendre, en cette galère, la vie plus agréable."

Ces malheureux, en effet, sont brimés, opprimés de toute façon, menacés de renvoi, reçoivent camouflet sur camouflet, et n'ont de recours nulle part. Cependant, tous corrigent les travaux classiques avec conscience, et s'usent désespérément à ce jeu, parce que les élèves sont le rebut de la gent scolaire.

p. 53.- "Les professeurs, malgré leur bonne volonté, n'arri- "vaient, par leur enseignement, qu'à de maigres résultats. Ce- "pendant, les bulletins mensuels envoyés aux parents par les te- "nanciers, signalaient d'heureux progrès chez leurs enfants."

Après ce dernier trait, il ne nous reste plus qu'à nous de- mander comment les parents pouvaient être, eux, assez sots ou assez ignorants pour ne pas se rendre compte, rapidement, de cette insigne duperie.

Dans l'ensemble, nous trouvons des personnages sympathiques, selon la formule du roman qui finit bien. A côté d'eux, servant de repoussoir, de noirs individus. Tous appartiennent à l'enseignement, les bons comme les mauvais.

Leur psychologie est évidemment un peu sommaire. En suivant les réactions de ces magisters entre eux, on est sûr, d'avance, de leur attitude. Malheureusement, nous ne les voyons guère en contact avec les élèves, qui devraient être cependant le but final de leurs efforts. Nous voyons même le personnage central du récit se préoccuper avant tout de son avenir, de ses relations, du "comportement" des autres à son égard, et de l'attitude qu'il doit prendre vis-à-vis du monde extérieur. Aucun de ces éducateurs ne tourne le regard vers soi-même, ne s'examine en tant que magister, ne se complaît pleinement à l'exercice de sa profession, et les mots pédagogie, éducation, enseignement, deviennent des mots creux, des pavillons flottant sur une carène vide.

Si nous nous bornons à examiner le professeur tel que nous le donne Joseph Chot, nous voyons une armée de pauvres, de pauvres instruits, généralement intelligents, mais trop préoccupés par les difficultés matérielles pour songer beaucoup à se perfectionner dans leur métier. La plupart, d'ailleurs ne pratiquent celui-ci que par hasard. Ils sont des fonctionnaires, bien plus que des éducateurs.

Ce qui est particulièrement frappant, chez quelques-uns des maîtres décrits par Chot, c'est leur passion pour l'alcool. C'est aussi le mode de recrutement en honneur dans les établissements privés : ratés, non diplômés, pauvres hères menacés de renvoi à tout instant. Quelles leçons de tels malheureux, plus à plaindre qu'à blâmer, peuvent-ils donc donner ?

DAVIDÉE BIROT , 1912

par René Bazin .

Paris, Calmann-Lévy, 1912.

Nous ne discuterons pas ici, comme le fit M. Orth (op. cit.) les tendances de René Bazin, mais nous essayerons, conformément à la règle que nous avons suivie dans tout le cours de cet ouvrage, de dégager, du portrait même des institutrices dont l'auteur nous parle, la façon dont il considère, soit leur mission, soit leur psychologie.

Dans une petite école de l'Ardésie, il y a deux institutrices, dont l'adjointe, Davidée Birot, nous apparaît ainsi dans lex paysage qui lui est coutumier :

p. 7.- "L'institutrice qui venait d'assister au départ de ses "élèves , se tenait sur le seuil de la porte (...). Elle était "jeune, elle se tenait bien droite, et ses yeux, las de lecture "et d'écriture, avaient plaisir à regarder la route.

Tout l'ouvrage a un ton

assez mélancolique, et propre à rendre la profession de l'institutrice un peu rébarbative.

La directrice de l'école est aussi dissemblable que possible de son adjointe. Plus âgée de huit ans, elle donne des conseils où l'on sent le désenchantement et la sécheresse de coeur: pp. 11-12.- " - Vous êtes encore une débutante après trois "ans et demi de professorat, et, comme une nouvelle arrivée, "naïve, après six mois de séjour à l'Ardésie. (...) ... à pro"pos d'une enfant malade, d'une femme qui meurt, d'une grêle, "d'un chat qui miaule et d'un mutinat qui se casse l'autre, je "vous vois vous agiter, souffrir, chercher la solution du pro"blème du mal, tandis que vous n'êtes qu'une pauvre petite "institutrice adjointe, exilée au bout de l'Ardésie, jabusée par "le curé, peu écoutée des habitants, surveillée par l'adminis"tration, et en somme assez mal partie. Fausse route! Croyez"moi: vivez pour vous, faites le nécessaire pour avancer, ayez "une bonne classe, bien tenue, des cahiers propres: le reste "est du superflu dont personne ne vous saura gré. Pas de zèle "pour la correction du mal; un joli doute universel, qui vous "fera bien voir; surtout pas de rêve d'amour conjugal. L'autre, "vous pouvez y rêver, si cela ne contredit pas vos principes. "Mais le mari de l'institutrice de village, qui est-il? Trois "fois sur quatre, un homme qui vit de nous, de notre travail. "Et quand nous le prenons parmi les instituteurs, nous renon"çons à l'avancement, car il faut de la chance pour trouver "deux postes vacants l'un à côté de l'autre! Et puis, ma petite, "je ne connais pas beaucoup de nos collègues masculins que je "consentirais à épouser!"

Voilà qui a dû flatter considérablement les instituteurs

qui ont lu le roman; voilà aussi qui montre, d'une pointe rapide, quelle opinion René Bazin a des instituteurs en général.

Quant à Mlle Renée Desforges, qui tient ces propos, elle nous semble bien loin des qualités que l'on peut exiger d'une éducatrice du peuple. Il n'est pas suffisant d'avoir "une bonne classe, bien tenue, des cahiers propres". Si tout cela est nécessaire à l'avancement, tout cela ne donne pas, quoi qu'on en dise, l'autorité morale dont tout magister a besoin pour être vraiment un éducateur. Mais cela, sans doute, dépend-il beaucoup du caractère des gens, et davantage des intentions d'un auteur.

p. 11.- "Mademoiselle Renée Desforges courba en arc ses lon-
"gues lèvres qui avaient un pli dédaigneux"

nous dit Bazin. Mais tout le monde n'a pas de longues lèvres aux plis dédaigneux, et il serait dangereux de généraliser, même après avoir lu ceci:

p. 23.- "La blonde et grasse mademoiselle Renée aurait souhai-
"té, chez sa compagne, une humeur plus abandonnée? Avait-elle
"connu la même inquiétude de tout, qui agitait mademoiselle
"Davidée? Elle avait dû alors la vaincre aisément. Cette fille
"de trente-deux ans vivait presque à l'abri du frisson qui
"vient de la haute mer. Elle n'aimait pas la mélancolie; elle
"en combattait les accès, de plus en plus rares et légers, en
"cherchant à l'étourdir, à ne pas réfléchir, à ne pas voir la
"fin, à ne plus s'émouvoir des questions qu'elle avait une fois
"décidé de ne point approfondir. Il y avait chez elle une gaî-
"té prompte, qui n'était pas de la bravoure, qui était une
"fuite, au contraire, devant la douleur, devant l'inquiétude
"morale, devant l'idée de la mort, mais qui faisait illusion".

Tout cela ne se rencontre pas spécialement chez les femmes appartenant à l'enseignement. Mais cela peut avoir une certaine répercussion sur le travail scolaire. Bazin examine les rapports que la directrice entretient avec les parents de ses élèves, et c'est là tout particulièrement que cet état d'esprit fait sentir ses effets.

p. 23.- "Elle est toujours d'un bon tour" disaient les parents "qui venaient causer avec l'institutrice. Ils sortaient de cet "entretien sans émotion, sans réconfort, ~~sans autre souvenir que~~ ~~celui des mots qui étaient nets et incolores~~, mêlés de petites familiarités et de plaisanteries étudiées. On n'aurait pu citer que trois ou quatre circonstances où mademoiselle Renée se fût montrée violente, agressive, d'une rigueur sans repentir."

Evidemment, l'emploi de conseiller serait plus glorieux, et sans doute plus utile dans bien des cas; mais qui oserait dire qu'il ne serait bien souvent, infiniment, plus dangereux? Ce n'est pas l'intruction qu'ont reçue les ~~magistrats de l'enseignement primaire~~ instituteurs et les institutrices qui leur octroie le droit de diriger leurs concitoyens; ~~et~~ tout le monde d'ailleurs n'a pas les qualités requises pour le faire avec habileté et discernement. ~~En tous cas,~~ La façon de faire de Mlle Desforges n'avait pas été si sotte, puisqu'elle avait obtenu l'estime de la population, hormis quelques personnes.

id.- "Le curé de l'Ardésie était l'un des habitants qu'elle "haïssait, bien qu'elle le connût à peine. Les deux autres en- "nemis de madeloiselle Renée étaient des femmes, des jeunes, "dont l'une s'était plainte que l'institutrice eût déchiré, en "classe, le cathéchisme d'une élève; dont la dernière avait osé "dire que "cette blonde serait bientôt couperosée"."

N'oublions pas que l'oeuvre de Bazin est celle d'un polémiste déguisé plus que d'un romancier. Ne nions pas les deux premiers faits, fort possibles; mais reconnaissons qu'ils ont été bien choisis.

Bazin porte sur les maîtresses d'école un jugement d'ensemble où il y a ~~bien~~ des choses à retenir, sous l'outrance et la généralisation assez fâcheuse.

p. 29.- "Comme leurs collègues, les deux maîtresses avaient "quitté leur famille pour enseigner; elles habitaient parmi des "pauvres, sans relations agréables, très absorbées par les oc-"cupations professionnelles, assez loin d'une ville, dans un pays "étrange et sévère; elles ne faisaient point d'économies sur "leur mince traitement."

~~Evidemment~~, cela ressemble plus à un apostolat qu'à autre chose; ~~soyons reconnaissants~~ sachons gré à René Bazin de le reconnaître; mais la contrepartie se présente immédiatement ~~après~~:

id. - "... elles ne se marieraient que difficilement, selon "leur condition présente, car elles appartenaient à un monde à "d'exception, déclassées par leur instruction même, devenues, "par la culture de l'esprit, capables de souffrir d'un mariage "inégal, et cependant demeurées très proches du milieu qu'elles "instruisaient, d'où elles sortaient, par leur éducation, la "plupart de leurs goûts, et plusieurs de leurs jalousies."

~~Au fait~~, Bazin ~~ne manquerait pas~~ rend un nouvel hommage à ces maîtres et à ces maîtresses d'école, qui se sont en somme élevés, et ~~qui~~, malgré cela, restent près de ce peuple d'où ils sont sortis,- ~~et tentent de~~ l'élevant à son tour. Il nous semble injuste de s'arrêter aux petits défauts inhérents à tout être

humain, pour en faire un reproche au magister.

— -- —

Les meilleures intentions, si on les présente sous un certain jour, peuvent sembler ridicules, ou odieuses. Telle, par exemple, la causerie morale donnée par mademoiselle Desforges:

p. 79.- "L'après-midi s'écoula comme les autres, mais, après "quatre heures, un incident troubla l'école. Quelques minutes "avant la fin de la classe, mademoiselle Renée avait l'habitude "d'énoncer et commenter devant les grandes, une maxime de morale. "Elle appelait cela, comme elle l'avait vu faire dans d'autres "écoles, la prière laïque, et elle soumettait, par avance, à "l'inspecteur primaire, la liste de ses points de méditation, "et le l'inscrivait sur son journal de classe. La veille, elle "avait développé, avec une facilité verbale qui la faisait bien "noter par ses chefs, cette maxime: "Le temps c'est de l'argent". "Le cahier portait pour le mercredi 24 mars: "Prière laïque: "l'alcoolisme est un suicide lent."

A force de faire un tableau sombre des méfaits de l'alcoolisme Mlle Desforges provoque l'évanouissement d'une élève. Mais nous gardons, dans nos souvenirs personnels, l'image d'un de nos condisciples, perdant les sens en écoutant une leçon sur les otites. Tout cela tient à la complexion des auditeurs, et non pas à l'éloquence de celui qui enseigne, ~~et dépend de la matière enseignée.~~

~~Mais, où~~ Bazin ~~a manifestement travesti son personnage, c'est~~ en campant un inspecteur de l'enseignement primaire positivement grotesque. Le passage suivant est suggestif à cet égard:

p. 258.- "La voix appartenait à l'espèce du Midi, scandante

"et déclamante, et pour qui un seul auditeur est déjà le forum.
"L'entrée dans la classe fut bruyante.

"Davidée, pendant ce temps, dictait aux petites une page
"d'un manuel d'instruction civique.

"C'était un plaisir d'entendre à travers la cloison et la
"porte qui séparaient les deux pièces, les moindres notes de
"ce baryton paternel, qui interrogeait les élèves, - la répon-
"se trop timide demeurait ignorée, - et félicitait ensuite l'en-
"fant et la maîtresse.

" - Très bien, cette différence entre les lépidoptères et les
"diptères! Quatre ailes, deux ailes! L'histoire naturelle fait
"chérir la nature... Indiquez-moi les méthodes pour séparer
"l'oxygène de l'eau d'avec l'hydrogène... Parfait! Voilà une
"future ménagère qui saurait expliquer, j'en suis sûr, le phé-
"nomène de l'ébullition. Quelle est la profession de son père,
"mademoiselle?

"Le fausset surveillé de mademoiselle Renée répondit:

" - Marchand de porcs, sauf votre respect, monsieur l'inspec-
teur.

" - Très bien. L'orthographe laisse encore à désirer. Mais
"la mémoire est bonne. Faculté maîtresse, mademoiselle.

" - Oui, monsieur l'inspecteur.

" - L'une des joies de la vie!

" - Oui, monsieur l'inspecteur.

" - Et que vous cultivez heureusement. Montrez-moi le cahier
"rotatif des devoirs quotidiens?... Vous ne savez pas ce que
"c'est? Je le comprends. Je vous excuse. J'avais proposé ce
"nom-là au ministre de l'instruction publique, que je connais
"beaucoup, pour désigner ce que vous nommez peut-être le ca-

"hier de class", ou le cahier de roulement. Moi, j'avais trouvé "rotatif, un mot qui vibre! Rotatif ajoutait au sens! Rotatif "faisait image; rotatif était de mon cru... Le ministre m'a dit, "depuis: "Je le regrette". Merci, mademoiselle. C'est bien cela.

Rien n'est omis pour nous présenter un bonhomme infatué de lui-même, et le tout par de petits traits habilement choisis. "Cahier rotatif" est une trouvaille, de même que le naïf orgueil du monsieur qui connaît le ministre. Bazin le juge ainsi:

p. 262.- "L'inspecteur (...) appartenait à cette race quine "se rassasie point d'elle-même. Il jouait, où qu'il fût, plus "que son rôle officiel."

Ses autres relations avec ses supérieurs et ses inférieurs, donnent une occasion de plus de le rendre odieux:

pp. 262-263.- "L'inspecteur ne discutait jamais un ordre, et "l'obéissance qu'il exigeait lui semblait embellie et sacrée "par son propre exemple. Cauteleux avec des formes rudes, il "avait l'art de glisser les yeux en se détournant, vers le sub- "ordonné ou la subordonnée, et d'insinuer ainsi: "Vous voyez, "je suis bon enfant, je puis sourire, protéger, user en votre "faveur d'un crédit qui me fait des jaloux, qui peut vous en "faire." Rarement, ce regard, dans le service, allait au-delà "de ces suggestions professionnelles. Quelques très jolies ad- "jointes avaient bien, ici ou là, compris que M. l'inspecteur "était un connaisseur. Mais il lui suffisait de laisser soup- "çonner sa sensibilité, de provoquer une rougeur, un étonnement, "un refus mental, dont il triomphait avec un lourd esprit et des "propos salés, affirmant qu'on ne le prendrait jamais à courti- "ser une subordonnée, et il disait vrai."

Dans son étude M. Orth (v. l'Educateur moderne, ep. cit.,

p. 12), s'élève avec raison contre ces portraits forcés, et poussés complaisamment au noir, bien propres à donner une idée fausse de celui que l'on veut décrire, - à moins que ce ne soit là le but inconscient de l'écrivain ?

— — —

Tout nous porte à le croire. Sans nous attarder au portrait de l'inspecteur, franchement ridicule, il suffit de songer au parallèle instinctivement établi entre les deux institutrices. L'une est l'esprit du mal, incarnant le rationalisme; l'autre est l'esprit du bien, que le mysticisme attire, et retiendra. L'auteur aura beau jeter des fleurs, dire que les institutrices accomplissent un apostolat, s'apitoyer sur leur déclassement, dû à leur instruction même, tous ses efforts tendent à prouver qu'il manque quelque chose à ces femmes faisant partie d'un monde d'exception, ne pouvant se marier, ne pouvant être mères qu'au prix de sacrifices trop grands. Ce qui manque, c'est l'esprit religieux.

La thèse apparaît même là où l'examen critique du rôle de l'éducateur est assez aigu. Ainsi, Bazin demande une collaboration plus étroite des parents et des institutrices; il voudrait voir celles-ci avoir avec ceux-là des rapports moins superficiels; mais ces rapports, en son esprit, se font sur un plan plus religieux que social.

Nous avons quelques instants l'espoir de voir les maîtresses d'école donner une leçon. L'espoir est vite déçu. Nous n'assistons qu'à une lecture, une causerie. Nous ne savons rien des réactions enfantines; sauf qu'une fillette s'évanouit. C'est une vue très superficielle de l'enseignement, de la façon d'enseigner, et nous pénétrons bien plus l'esprit de deux femmes instruites, mais de médiocre condition, que celui de deux éducatrices.

~~p. 12), s'élève avec raison contre ces portraits forcés, et pous~~
~~sés complaisamment au noir, bien propres à donner une idée fau~~
~~sse de celui que l'on veut décrire.~~

~~Mais n'était-ce pas là, peut-être, le but inconscient de~~
~~l'écrivain?~~

avril 1914.

Parmi les romans ayant pour personnages principaux des magisters, il en est un qui fit, lors de sa publication, quelque bruit, parce que c'était le type même du roman à clé, décrivant les événements qui précédèrent la chute,-retentissante, - d'une institution bruxelloise fort renommée. Ce roman s'intitule:

LA PETAUDIERE,

par H.-J. Proumen, Paris, E. Figuière et Cie, 1914.

et le personnage central,

p. 11.- "Le professeur Humours, qui s'appliquait à l'étude de "lui-même et de l'ambiance..."

ressemble à l'auteur comme un frère.

Notre galerie de pions eût été incomplète si nous n'y avions trouvé le glorieux portrait de M. Van Bockleuden.

pp. 13-14.- "La porte bayait. Humours entra et se heurta au "ventre flasque et proéminent de M. Van Bockleuden, le surveil~ "lant en chef, que les élèves, avec leur impitoyable esprit de "persiflage et d'abréviation, avaient surnommé "Bock".

"Le visage de ce personnage était un document; son histoire "s'y lisait monotone et douloureuse entre les rides. Le front,

"labouré de sillons profonds et irréguliers comme des rigoles "de marécages, témoignaient de vives et fréquentes animadver- "sions. ~~Entre les sourcils broussailleux comme ces bosquets~~ "~~s'ouvrant~~ en pleine lande, un grand pli se creusait, droit et "rigide, comme pour canaliser l'idée fixe. Les yeux tremblotants "et presque hagards par l'habitude de fouiller dix coins à la "fois, s'arrondissaient au-dessus d'un lorgnon à monture noire "chevauchant trop bas un nez camus, duveteux et barbouillé de "tabac. La lèvre, qu'ombrageait une moustache courte et dés- "ordonnée, encombrée de débris de nourriture, tombait en coins "~~lâcheux, dédaigneux, dégoûtés des hommes et des choses~~. Ce mas- "que pitoyable clamait sa détresse et son impuissance, et mon- "trait un vieux fond de rancune envers la gent collégienne, as- "tucieuse et féroce."

Vous le voyez, ici reparaît l'éternelle opposition entre le collégien et le ~~maître~~ pion, le premier jouant le rôle du fauve, le second, celui du belluaire. Le dompteur Bock ne doit certes pas trouver dans sa prestance et l'élégance de sa tenue, de quoi en imposer à ses partenaires, puisqu'il avait

p. 14.- "~~M. Bock, en dépit de l'heure matinale, agitait fébri- "lement sa molle corpulence dans~~ un veston très sale, où s'ins- "crivait en taches graisseuses le menu de ses repas. Le gilet, "déboutonné du bas, dégorgeait un bourrelet d'un linge douteux."

Est-ce une gageure? Voici le chapitre des pieds martyrs qui renaît sous une pluma nouvelle!

id.- "Ses pauvres pieds, qui pendaient comme des massues au "bout de ses jambes grêles, se hâtaient dans de misérables sou- "liers de gros cuir, dont les protubérances nombreuses accusaient "les malheureuses difformités de leur contenu."

M. Van Bockleuden avait usé sa vie dans l'institution, et peu à peu s'était adapté aux choses ambiantes.

p. 64.- "M. Bock semblait à l'âme vieillotte et retatinée de tous "ces meubles surannés, hétéroclites et branlants dont tout son "être reflétait l'aspect d'antiquaille. Dans la salle d'études, "le vieux pion, parmi les vieux bancs, vissé à son vieux pupitre, "se sentait chez lui, au milieu d'un cénacle de vieux compagnons.

Une longue accoutumance a rendu le vieux pion pour ainsi dire impavide. Le voici présidant à l'étude.

p. 65.- "M. Bock, à vrai dire, lorsqu'il se mouvait mollement "sur son siège, avait la grâce un peu gourde d'un colimaçon sor- "tant sa tête cornue.

"Il restait là de longues heures, rébarbatif et solennel, re- "gardant sans fixer, tournant machinalement les yeux dans leurs "orbites, couvant de regards hautains et un peu somnolents la "foule des collégiens qui grouillait devant lui. Jamais il ne "lisait; il aurait cru déroger à son devoir. Il demeurait immo- "bile, muet, impassible, comme un symbole d'autorité, comme un "fétiche qui reçoit les dévotions et les offrandes, effrayant et "sinistre, les traits gelés dans un sourire de cannibale qui mon- "tre des dents trop nombreuses et trop blanches. Monsieur Bock "incarnait la discipline inflexible, rigide et incorruptible.

Les collégiens, cependant, à force de niches et de bavardages, parvenaient à le faire sortir de son naturel.

id. - "Parfois, lorsque le vacarme devenait trop assourdissant, "M. Bock laissait tomber comme un fardeau un : "Silence, messieurs "nasillard et fatigué. D'autres fois, il frappait d'une règle de "fer son vieux pupitre dont les entrailles borborygmaient comme "les flancs d'une grosse caisse. Pour qu'il quittât sa chaise,

"il fallait un acte d'une gravité exceptionnelle. Il entrait "alors dans une virulente colère, arraché à ses chères habitudes "de somnolence et d'immobilité.

— = —

Abandonnons le vieux maître d'étude à sa colère momentanée, gravissons les degrés de la hiérarchie scolaire, et pénétrons chez le directeur de la pension.

p. 29.- "Le directeur, M. Leplat, était négligemment assis "dans son vaste fauteuil, les jambes croisées dans une attitude "d'importance, un long cigare aux lèvres. C'était un petit hom- "me joufflu, bouffi, d'une graisse pâle et morbide; la barbe "courte et jaune envahissait les joues jusqu'aux yeux; les che- "veux rares surmontaient un front où l'ennui éclatait en petites "rides désordonnées; sous les sourcils clairsemés se perdait, "vague et somnolent, le regard de deux yeux gris clignotants "et bridés."

M. Leplat n'est pas un modèle d'ordre. La désorganisation dont témoigne le bureau s'est étendue à tout l'établissement au point d'en provoquer la ruine finale.

p. 31.- "La table derrière laquelle trônait M. Leplat était "encombrée de paperasses hétéroclites. (...) On y devinait un "désordre habituel, et lentement accumulé, élevé, stra- "tifié feuille à feuille..."

Le bureau directorial est encombré en outre d'une série de collections, dont le passage suivant nous donne un agréable aperçu.

p. 30.-"Le directeur faisait grand cas de cet amoncellement hybride d'ossements et de pelages, de plantes péniblement col-

"ligées par de nombreuses générations de collégiens. Aussi,
"feuilletait-il d'une main pieuse, aux yeux des parents éblouis,
"les herbiers où étaient rangées les tribus végétales indigènes.

Sans doute l'auteur a-t-il été fort frappé par le respect témoigné par M. Leplat à ces merveilles, parce qu'il écrit un peu plus loin:

p. 54.- "Le directeur tenait en estime ces collections; il en
"ignorait d'ailleurs le suprême degré de vétusté. Elles exis-
"taient. Cela lui suffisait. Elles représentaient, pieusement
"laissées en repos, comme des malades incurables, le "matériel
"scientifique de l'école Descartes"."

Dans ces collections figuraient certains appareils de physique et de chimie, ~~mais~~ absolument inutilisables, mais impressionnants.

p. 55.- ~~"Et le directeur se prévalait leur existence (sic)~~. Il (le directeur)
"annonçait même, dans le prospectus de sa maison: Laboratoire
"de physique et de chimie. Nombreuses expériences et manipula-
"tions."

Froidement, ~~d'ailleurs,~~ il faisait étalage de ses trésors quand les parents venaient lui rendre visite, particulièrement lors de la première entrevue. Mais surtout,

p. 31.- "Lorsqu'il flairait une bonne affaire, M. Leplat fai-
"sait miroiter l'avantage indéniable de soins spéciaux: la cham-
"brette séparée au lieu du dortoir commun, la jouissance d'une
"salle de bains, la bouillotte dans le lit, l'hiver, afin que
"le "cher petit" ne souffrît point du froid"

Le résultat, vous le prévoyez déjà: (L'unique)

p. 32.- " Et ces soins spéciaux majoraient le prix habituel
"de sommes énormes qui faisaient frémir les parents.

Les professeurs, peut-être, rachetaient par leur zèle et leur capacité, l'incurie et la rapacité du directeur. Ce serait trop beau, et nous assistons, lors d'une conversation entre professeurs, à un démolissage en règle du corps enseignant, - les présents étant naturellement hors cause.

p. 62.- "Tenez, ce gros homme, le nouveau surveillant, c'est "un raté qui a fait pas mal de frasques, je vous assure. On l'a "chargé de l'enseignement de la littérature et du dessin dans "la classe de quatrième, et du cours unique de physique, - car "vous savez que la physique se rabâche toutes les classes réu- "nies, - c'est prodigieux!"

Dans le passage suivant, l'auteur, par la bouche de son personnage dit vertement ce qu'il pense d'un pareil état de choses, trop facilement admis en Belgique, où n'importe qui, n'importe où, n'importe quand, et n'importe comment, peut donner n'importe quel enseignement:

p. 62.- "Et l'on trouve des parents assez dépourvus d'esprit "et de discernement pour confier l'éducation de leurs enfants "à de pareils ânes bâtés. Je vous dis, mon cher, que c'est un "scandale que la législature devrait avoir à coeur de faire "cesser."

Et , pour appuyer son opinion, le personnage donne un exemple topique:

p. 62. - " - Et l'allemand, et l'anglais, qu'ânonne ce vieux "gâteux d'Herreling! Où donc a-t-on déniché cet oiseau rare "qui se borne à donner éternellement les mêmes thèmes et les "~~mêmes~~ mêmes versions à tous les degrés! Nullement di- "plômé d'ailleurs, le bonhomme, sinon d'incapacité notoire."

Celui qui parle est sans doute un vrai pédagogue, ayant conquis lui-même un diplôme lui donnant la capacité d'enseigner? Il a fréquenté une école normale, obtenu un diplôme d'instituteur, un brevet de régent, un grade pédagogique conquis à l'université ? Allons donc! C'est un ancien officier qui s'est trouvé apte à enseigner congrument les mathématiques... Mais, si le personnage est tout aussi peu qualifié que ceux qu'il critique, les idées que lui prête l'auteur ne manquent pas de pertinence :

p. 63.- "(le capitaine Ribaud) voulait et réclamait bien haut la "réforme de l'enseignement, sa réglementation sagement établie. Sa "franchise lui avait déjà attiré plus d'une semonce du directeur. "Mais Ribaud s'était rebiffé avec tant de véhémence que le direc- "teur avait renoncé à arrondir ses angles. Il préférait fermer les "yeux (...) afin de ne pas s'aliéner la sympathie d'un homme dont "le titre donnait du lustre à sa maison.

— — —

Les personnages de Proumen ne sortent pas de la règle : un pion venu on ne sait d'où, aux moeurs douteuses; des professeurs sans diplômes, et claquedents; un directeur d'institution privée prétentieux et sot, mal au courant des méthodes d'enseignement, mais, par contre, habile à jeter la poudre aux yeux des parents et à faire rentrer l'argent dans les caisses, en attendant la faillite. Un seul personnage à peu près sympathique, le narrateur, qui promène son ironie désabusée dans un monde pourri. Mais nous ne le voyons pas un seul instant devant les potaches. Le seul éducateur (et encore, est-il vraiment digne de ce titre?) que l'on voie aux prises avec les collégiens, c'est le pion, et son attitude oscille entre l'indifférence et la colère. Piètres, extraordinairement piètres professeurs...

CONCLUSIONS.

Il est temps, pensons-nous de tenter une synthèse générale. Nous avons vu des éducateurs de tous les genres, s'échelonnant du plus bas au plus haut de l'échelle, de la "maternelle" et de l'instituteur de village au professeur de Lycée et d'université. Nous avons rencontré des hommes et des femmes, des vieillards et des jeunes filles. Les romanciers nous ont présenté des religieux et des laïcs, des maîtres pris dans l'enseignement officiel, et d'autres appartenant à l'enseignement libre. De cet ensemble de documents, peut-être sera-t-il possible de dégager quelques lignes générales.

Evolution.

Tout d'abord, avant de passer à l'examen du personnage lui-même, constatons que, à mesure que nous avançons dans les époques littéraires, les romanciers, d'amuseurs qu'ils étaient (Scudéry, "Le Grand Cyrus"), deviennent en même temps des moralistes (Rousseau, "La Nouvelle Héloïse"), des sortes d'essayistes (Stendhal, "Le Rouge et le Noir"), des psychologues appliqués à leur tâche (Bourget, "Le Disciple"), des sociologues (Pérochon, "Le Chemin de plaine"), des pédagogues aussi (Frapié, "La Maternelle").

Bien entendu, nous ne poussons pas fort loin l'analyse du roman français en le classant ainsi, - assez arbitrairement, nous le reconnaissons volontiers; mais, "Le Grand Cyrus" excepté, nous voyons, dans chacun des romans cités plus haut, apparaître un type spécial de magister. Cette constatation nous semble assez importante pour montrer combien, pour chacune des

branches de l'activité intellectuelle humaine auxquelles nous venons de faire allusion, - morale, essai, psychologie, sociologie, pédagogie, - l'étude du personnage qui nous occupe peut être intéressante.

Au début, nous ne trouvons pas, à travers les ouvrages "romancés", la moindre trace d'un "statut" propre à l'éducateur. Les précepteurs, les gouvernantes, sont choisis au petit bonheur, et peuvent être renvoyés comme des domestiques. Les précepteurs sont des ecclésiastiques, - ou presque, (tel Julien Sorel); les gouvernantes, des étrangères. On ne prend aucun renseignement sur leurs capacités professionnelles, on se fie à des recommandations et à des ouï-dire. Si nous en croyons Bourget et d'autres, on ne prenait guère plus de précautions vers la fin du XIXe siècle.

Nous avons été introduits aussi, par les romanciers, dans des établissements dirigés par des religieuses et des religieux. Les méthodes semblent fort désuètes, l'instruction peu étendue, l'éducation superficielle, les professeurs peu instruits; mais encore faudrait-il savoir ce qui se faisait ailleurs... Quoi qu'il en soit, ces éducateurs sont respectés, mais infiniment plus à cause de l'habit qu'ils portent, qu'à cause de leurs fonctions.

Les mesures coercitives sont de règle. Les gifles et la férule sont les sûrs garants de la discipline.

Vienne 1830. Les idées nouvelles se répandent, dans le domaine de l'éducation. Si les maîtres de l'ancienne école défendent avec feu le système des coups, c'est bien que celui-ci est vivement attaqué : on ne défend pas une chose admise par tout le monde.

Les chefs d'institutions libres sont soumis au contrôle du doyen de leur paroisse; les instituteurs sont choisis et nommés par le curé de leur village, bien que le bourg leur accorde

un modeste traitement.

Mais le sentiment de l'égalité des hommes s'est introduit pour de bon dans les esprits des laïcs, et leur enseignement en est imprégné. M. de Lâtre (Pigault-Lebrun) fournit les idées de la Révolution en même temps que le latin. Mais si ce "maître d'école" paraît assez instruit, il n'en est pas de même des instituteurs, qui ont ramassé un peu partout des bribes de connaissances, tout juste suffisantes pour enseigner l'alphabet et la table de Pythagore aux petits campagnards.

Les maîtres particuliers, les coureurs de cachet, étaient de pauvres hères, méprisés et obséquieux. Dans les villages, les maîtres d'école n'étaient pas mieux lotis; eux aussi, d'ailleurs, dépendaient en quelque sorte de leurs élèves, puisque ceux-ci leur devaient une légère redevance, chaque mois.

(Cette humiliante coutume se continuera ainsi longtemps encore, puisque nous la retrouverons, décrite comme solidement établie, dans un roman paru vers 1845).

Nous n'avons guère vu le maître d'école ou le professeur à l'ouvrage; mais le régime du "par coeur" leur était cher. Ils ne se soucient guère de ce que pense l'élève, ou de ce qu'il ressent. Pourvu qu'on emmagasine beaucoup de connaissances, tout est pour le mieux. Nous trouvons le même état d'esprit chez les précepteurs. Julien Sorel se pose en modèle parce qu'il récite de mémoire, en latin, des passages entiers de la Bible.

Rien ne nous est dit des programmes, sans doute parce qu'il n'y a guère à en dire. Le latin chez les uns, le français et le calcul chez les autres, c'était là l'essentiel, sans oublier les exercices de dévotion. Nul contrôle, d'ailleurs, pour mettre un frein à la fantaisie étrange de certains. Nulle part, - même dans les établissements officiels, - de plan nettement tracé, sûrement

suivi.

Les éducateurs ont rarement souci de la personnalité de leurs élèves, et ne s'inquiètent guère de former leur caractère. Trop de maîtres faisaient souvent preuve de fort peu de contrôle personnel, eux-mêmes, puisque leur colère se manifestait généralement par des coups.

La condition des professeurs appartenant à l'enseignement officiel est assez précaire, si nous en croyons Balzac. Un maître peut être révoqué par le ministre, sans autre forme de procès, et la situation des malheureux renvoyés, vieux, sans pension, inaptes à toute besogne, devait être tragique.

Le magister excite la verve des satiristes. Ses travers sont en effet faciles à ridiculiser. Sa mise, piteuse et prétentieuse à la fois, en fait une cible; son naïf orgueil, sa pédanterie, sa demi-science, permettent de lui faire dire mille sottises sans grand mal.

Mais , tout à coup, le vent tourne. Le romancier se met à considérer avec sympathie cet homme dont l'humble tâche n'est pas sans grandeur. L'étable dans laquelle il doit enseigner n'est pas un objet de moquerie, mais de pitié; la pauvreté du costume devient un sujet de nobles tirades; la misère de la condition, la bassesse des besognes accessoires dont l'instituteur de village est chargé, vers 1845, excitent l'indignation.

D'autre part, les maîtres de pension commencent à voir leur enseignement et leurs procédés d'éducation ... et autres, examinés sans bienveillance, - avec infiniment de raison.

Sous le second empire, la situation des précepteurs devait vraisemblablement être meilleure que celle qu'offrait l'enseignement officiel, puisque nous voyons, dans "Dominique", de Fromentin,

le professeur Augustin, accepter, sans difficulté, de passer d'une condition à l'autre. Ce professeur, chez qui on aurait pu s'attendre à trouver quelques notions de pédagogie, devenu précepteur, a une méthode vraiment trop personnelle, et positivement incohérente, pour inculquer les connaissances à son élève. Il y a pourtant amélioration sensible, car il n'est pas question de brutalités, et la bonté est mise à l'avant-plan.

Si l'instituteur des campagnes est encore un fort pauvre diable, méprisé, ignoré, le précepteur et la gouvernante commencent à faire quelque figure. Ils sont traités avec égards, et non plus en domestiques.

Après l'empire, les romanciers commencent à comprendre le véritable rôle social de l'éducateur. Coppée en donne un saisissant exemple dans "Le Coupable", où l'instituteur relève moralement un enfant délinquant.

Ce rôle social se fait sentir aussi à travers les réactions observées par Hubert Krains; l'opprobre public accable le maître d'école déchu. On ne pardonne pas à l'éducateur d'avoir donné le mauvais exemple. Il a beau être mal payé, être sorti de la foule qu'il doit instruire, cette foule le regarde comme supérieur à la condition commune, et cette supériorité lui crée des devoirs impérieux.

D'ailleurs, éducateurs et éducatrices prennent nettement conscience de leur mission. Ils se mettent à s'observer eux-mêmes; ils décrivent leur propre milieu; ils cherchent à dégager, pour eux-mêmes et pour les autres, les principes de leur "art". Par un paradoxe étrange, la pédagogie va peu à peu s'imposer au pédagogue...

Mais le pédagogue, par un penchant bien humain, va s'apitoyer

sur son propre sort. L'enfant ne sera plus là que comme une ombre. Avant tout, les préoccupations sociales vont se dresser dans l'esprit des éducateurs. Avec la conscience de leur dignité, de leur importance, ils vont aussi avoir la perception de leur déclassement. Ce ne seront plus des tirades grandiloquentes et vagues, mais d'énergiques et précises revendications. Le thème du désaxement va devenir de plus en plus courant, du bas en haut de l'échelle. L'instituteur gémit, le régent réclame, le professeur proteste, le savant d'Université se trouve malheureux. Reconnaissons que la situation des magisters de tous ordres, à la fin du XIXe siècle, est encore loin d'être brillante.

Elle n'est pas meilleure dans l'enseignement libre, bien au contraire. Les chefs d'institution nous sont dépeints sous les traits de sinistres gredins. Aussi, les malheureux qu'ils emploient essaient-ils d'entrer, le plus vite possible, dans l'enseignement officiel, s'ils possèdent un diplôme légal. Nous voyons apparaître un type nouveau d'éducateur, le type actuel : l'éducateur-fonctionnaire.

Reconnaissons que socialement, c'est une ascension. Pédagogiquement, ce n'est peut-être pas l'idéal. Les règlements et les programmes trop étroits figent nécessairement les esprits. D'autre part, ils les guident aussi, et empêchent les écarts inconsidérés. Mais ce qui est particulièrement inquiétant, c'est le manque d'enthousiasme constaté, chez les éducateurs, par la plupart des romanciers qui les ont décrits. La préparation est infiniment meilleure qu'avant; mais la vocation faisant généralement défaut, les élèves, en fin de compte, pâtissent.

Si nous en croyons les romanciers

Le résultat de cette amélioration durant social est surprenant. L'éducateur se sert de l'école comme d'un tremplin. Il veut et peut ar-

river à tout, à condition de quitter l'enseignement. L'un fait de la politique, l'autre de la littérature...

D'autres, hélas, et qui, eux, ne s'en vont pas, font servir les enfants à leurs fins, ou les plient à une idée préconçue, plutôt que de se soumettre aux nécessités de la psychologie enfantine.

Quant à la sympathie que l'éducateur ou l'éducatrice inspirent aux romanciers, elle n'est généralement pas fort vive, si ces romanciers n'appartiennent pas eux-mêmes à l'enseignement. Les auteurs leur reprochent surtout de ne pas parvenir à oublier qu'ils sont des hommes ou des femmes, et d'en avoir toutes les faiblesses.

Influence.

L'éducateur, le fait n'est point niable, a une influence sur ceux qui lui sont confiés. Si nous essayons de dégager celle que lui prêtent les littérateurs, nous voyons qu'au début ils le considèrent fort simplement comme un homme pareil à tant d'autres, n'attachant pas lui-même une importance excessive à ses fonctions, sans réactions spéciales, et n'en cherchant guère chez l'enfant, - si ce n'est l'obéissance passive. Peu chaut même à l'auteur l'influence que son personnage est susceptible d'avoir sur l'élève. Mais, petit à petit, l'intérêt s'attache à son action sur les autres; on s'inquiète de ce que pensent les enfants ou les adolescents qu'il forme. Un Dumur, dans "Les trois demoiselles du père Maire", sans avoir l'air d'y toucher cependant, pose nettement le problème, parce que là, le maître est étudié à travers l'enfant, et on aperçoit tout à coup l'importance énorme que prennent, dans les jeunes esprits, les faits et les gestes de ceux qui sont chargés de les instruire. Aicard, lui, aborde directement le pro-

blème, et "L'âme d'un enfant" est un long réquisitoire où sont dénoncés les abus, - mais hélas, sans les remèdes; Ch.-L. Philippe aussi, dans "La mère et l'enfant", montre le retentissement que peut avoir, sur un esprit juvénile, l'attitude de ceux qui lui donnent l'instruction. Enfin, nous voyons des auteurs, comme Mlle Carion, dans "Le roman d'une petite classe" , s'interroger sur leur propre rôle, et chercher la meilleure façon de toucher les enfants et d'agir sur eux.

Or, contrairement à ce que pense Charles Bigot, - dont nous avons intentionnellement mis une phrase en épigraphe, p. 5, - il est indéniable que le romancier, par contre-coup, finira par influencer la formation des maîtres eux-mêmes. Le romancier crée un courant d'opinion. Les exemples de "La case de l'oncle Tom", de l' "Emile", sont célèbres à cet égard. Le romancier attire l'attention du public, - et des éducateurs à plus forte raison, dans ce cas-ci, - sur la formation morale et intellectuelle nécessaire à celui qui enseigne. Il le met en garde contre des erreurs de pédagogie trop grandes, et il est, à notre sens, évident, que la lecture de quelques romans bien choisis, où apparaît un pédagogue, ferait, à tous les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement, - à quelque degré d'enseignement que ce soit, - le plus grand bien.

Il est du reste évident que la psychologie instinctive nécessaire à tout romancier est propre à jeter parfois de vives lueurs sur certains aspects de l'éducation, et l'exemple imagé fourni par le roman est souvent plus impressionnant qu'une étude systématique, à laquelle beaucoup de personnes ne songeraient pas à s'astreindre, et laisse souvent aussi une trace infiniment plus profonde dans l'esprit.

La vocation.

Un romancier, enfin, peut faire naître une vocation, et là, peut-être, est le plus grand retentissement du roman.

"O combien de marins, combien de capitaines" (V. Hugo) le sont devenus, parce qu'un livre de marine leur est tombé sous la main! La profession d'éducateur, nous le savons bien, n'a pas le panache de tant d'autres; mais tout le monde n'a pas les appétits d'un conquistador, ni les qualités physiques requises par certaines professions, et certaines âmes sont surtout assoiffées de dévouement. Il n'est que de les révéler à elles-mêmes.

Si nous voulons nous rappeler tant d'exemples donnés par les auteurs, où nous voyons un magister enseigner à contre-coeur et à contre-sens, il faut bien se dire que la vocation n'est pas quelque chose de fort commun. Or, même dans des romans où le pédagogue est représenté sous de sombres couleurs, les remarques dont s'agrémente le texte sont généralement propres à faire naître, dans l'esprit des jeunes, le désir de faire mieux; elles font éclore ce sens obscur et admirable de la justice réparatrice, et peuvent créer ainsi, enfin, de vrais éducateurs.

Et même, le roman pût-il éclairer sur lui-même et sur sa tâche future l'adolescent que nulle vocation n'entraîne, qui pourtant se destine à l'enseignement (ah! le mirage des vacances!), et à l'écarter de cette redoutable galère où les rames lui seront dures si rien ne l'y appelle, honneur au romancier!

Peut-être, cependant, serait-il excessif de demander à tous les éducateurs d'être animés par une irrésistible vocation. Le recrutement deviendrait difficile... Mais, alors, qu'on donne à chacun le juste sentiment de sa responsabilité, qu'on éveille

la conscience professionnelle de tous! C'est là le rôle primordial des écoles normales; c'est dans ce domaine aussi que les Universités, qui forment tant de professeurs auxquels manquait la plus élémentaire préparation pédagogique et psychologique, pourraient accomplir une tâche extrêmement utile, et préparant mieux à l'enseignement les jeunes docteurs désireux d'instruire à leur tour les élèves des athénées et des lycées.

Qualités de l'éducateur-type.

Le véritable éducateur, nous finirons peut-être par trouver ses qualités essentielles, en relisant les documents que nous avons rassemblés.

Le sentiment premier que tous les auteurs désireraient, - ouvertement, obscurément, peu importe, - trouver chez ceux qui enseignent, c'est la bonté.

La bonté unie à la patience, à la persévérance et à la justice, tel est le sol sur lequel on bâtit une saine pédagogie. Tout concourt à nous le crier. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire, non pas cet ouvrage tout entier, mais les traits que nous ont fournis les auteurs. Que d'enfants malheureux, et, d'avance, aigris contre les hommes, parce que leur enfance a été gâchée par un misérable pédant! (1)

D'autre part, l'éducateur doit être intelligent et sensible. L'intelligence et la sensibilité doivent lui faire comprendre l'état d'esprit, les réactions, l'intelligence et la sensibilité des enfants. Il doit donc attirer la sympathie, en attendant de s'imposer par le savoir.

---

(1) Sophie Gay, "Anatole"; Stendhal, "Vie de Henri Brulard"; François Coppée, "Le coupable"; Gabr. Tinayre, "La maison du péché"; Ch.-L. Philippe, "La mère et l'enfant"; Jean Aicard, "L'âme d'un enfant"; H.-J. Proumen, "La pétaudière".

Le savoir seul ne suffit pas pour en imposer aux enfants. Il faut encore certaines qualités naturelles, non plus morales ou intellectuelles, mais physiques. Ce sont les éducateurs doués de ces qualités qui, d'après les romanciers, obtiennent le plus de considération auprès des élèves. Ceci est conforme aux données de la psychologie de l'enfant et de l'adolescent: l'admiration éprouvée pour le maître, l'institutrice, le professeur, est un phénomène bien connu. Ce sentiment peut être d'une grande utilité dans l'enseignement. Encore faut-il ne rien négliger pour l'éveiller, ou, tout au moins, ne pas le refouler.

Si leur esprit doit être bien meublé, il faut aussi que les efforts de l'éducateur ou de l'éducatrice soient logiques. La connaissance du milieu où vivent les enfants doit être au moins aussi nette que celle des enfants eux-mêmes. Cela permettra de donner un enseignement exactement adapté aux nécessités pratiques (Cf : Barrès, Frapié).

Enfin, le titre d'éducateur impose certaines obligations. Le magister peut être un conseiller, il peut jouer un rôle utile, non seulement auprès des enfants, mais encore auprès des parents. Aussi, les romanciers réclament-ils de lui une inattaquable dignité morale, jointe à l'esprit de sacrifice.

Comme on peut le voir, les auteurs demandent beaucoup de l'éducateur, et voudraient celui-ci pourvu de rares qualités. Mais la grandeur même de la tâche qu'il accomplit les y invite, et c'est peut-être le plus bel hommage que l'on ait rendu jusqu'ici au pédagogue, en voyant dans l'enseignement un apostolat.

Les châtiments.

Ensuite, nous trouvons, presque chez tous les auteurs, l'horreur la plus profonde pour les châtiments corporels. Cependant, chose curieuse, ceux-ci ont connu d'énergiques défenseurs, tels ce curieux Pigault-Lebrun (cf : "Contes à mon petit-fils"). L'immense majorité des écrivains témoigne néanmoins dun violent dégoût sitôt qu'il est question de coups de férule, de gifles, de brutalités quelconques (1). Mais nous devons arriver à la seconde moitié du XIX siècle avant que cette question les préoccupe réellement. L'habitude de donner des coups de férule aux enfants vient du fond des âges. Un bas-relief gallo-romain ne représente-t-il pas le magister armé de verges ? Si tant de siècles ont été nécessaires à la réforme de cette coutume antique, c'est qu'il a fallu des siècles aussi pour que la psychologie fasse des progrès réels. Le jour où quelques médecins n'ont plus été les seuls à attacher du prix aux réactions mentales, on s'est aperçu que les enfants en avaient aussi. Qu'un Montaigne se soit élevé contre les châtiments, dès le XVIe siècle, c'est fort bien; mais c'était chez lui une question de sentiment. Les autres défenseurs de la manière douce en feront une question pédagogique, ce qui a bien son mérite aussi. Mais seule la psychologie scientifique a été capable de faire tomber les ultimes barrières, en faisant comprendre combien est dangereux pour un jeune cerveau l'emploi de la méthode coercitive. Or, nous voyons clairement, à travers les oeuvres, que les constatations des romanciers donnent à cet égard la plus éclatante confirmation.

---

(1) François Coppée, "Le coupable"; Ch.-L. Philippe, "La mère et l'enfant"; Louis Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"; Jean Aicard, "L'âme d'un enfant"; Joseph Chot, "Monsieur le Professeur".

Le magister - souvenir.

Une remarque explique bien des choses : rares sont les auteurs xxx parlant de magisters qui leur sont contemporains. Ils décrivent généralement des maîtres ou des professeurs datant de 30 ou de 40 ans. Cela se comprend aisément : ils puisent dans leurs souvenirs personnels, et montrent, souvent, ainsi, un stade révolu de l'enseignement (1). C'est ce qui fait qu'on ne peut, de ces oeuvres, tirer tout l'enseignement désirable, d'autant plus que le souvenir a nécessairement estompé ou déformé les silhouettes. Ceux qui se sont occupés des éducateurs contemporains de l'oeuvre elle-même sont le plus souvent des professeurs ou des instituteurs, ou des hommes ayant fait, tout au moins pendant quelque temps, partie de l'enseignement (2) (Cependant, le cas de M. Bergeret, d'Anatole France, est une remarquable exception). Il est certes possible de trouver infiniment plus d'enseignements dans les travaux de cette dernière catégorie d'auteurs. Mais ils ont généralement une vue assez étroite de la question, et mettent souvent, à dénigrer le monde où ils ont vécu, une telle passion, que leur opinion devient suspecte.

---

(1) Mme de Souza, "Adèle de Sénange"; Stendhal, "Le rouge et le noir", "Vie de Henri Brulard"; Balzac, "La peau de chagrin", " "Louis Lambert"; Marcelle Tinayre, "La maison du péché"; Barrès, "Les déracinés"; Ch.-L. Philippe, "La mère et l'enfant"; L. Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"; Jean Aicard, "L'âme d'un enfant"; Paul Bourget, "L'émigré".

(2) A. Daudet, "Les rois en exil", "Le petit Chose", "Jack"; L. Carion, "Le roman d'une petite classe"; L. Frapié, "La maternelle"; J. Chot, "Monsieur le Professeur"; H.-J. Proumen, "La pétaudière".

L'éducateur contemporain de l'oeuvre.

Parmi les oeuvres qui montrent un personnage pris dans le temps même, il faut tout particulièrement signaler les romans populaires, tels "Martin, l'enfant trouvé", d'Eugène Sue, et "L'amoureux transi" de Paul De Kock, parce que les auteurs, bien que ne touchant pas, que nous sachions, à l'enseignement, nous fournissent des détails tout à fait concrets sur l'état du maître d'école entre 1840 et 1850. De même A. Lavergne, dans "Jean Coste" pour la fin du XIXe siècle, et J. Chot, dans "Monsieur le Professeur" pour le début du XXe siècle. Répétons, pour ces derniers, ce que nous venons de dire il y a un instant : ils dénigrent le milieu dont ils ont fait partie. Mais, ici, le personnage principal est sympathique. Malheureusement pour lui, il est accablé des malheurs les plus divers. Sa profession attire les désastres comme le paratonnerre attire la foudre...

Conditions d'existence.

Tâchons d'examiner les conditions d'existence des éducateurs, vus à travers le roman français.

Occupons-nous, tout d'abord, de l'instituteur, ou, selon le mot ancien, du maître d'école, - mais du maître d'école employé par les administrations publiques. Nous avons, dans "Le maître d'école", de Soulié, quelques indications assez précises sur le magister de l'échelon inférieur, au début du XIXe siècle. Il a la jouissance d'une maison, - délabrée, il est vrai, - à charge de la tenir en bon état (60 fr. de loyer et 80 fr. de réparations, - par an). Les garçons et les filles (les écoles ont longtemps été, et presque uniquement, mixtes) payent une rétribution de 20 sous par mois, dont la moitié seule lui revient. Le tout constitue une

place de 350 fr. par an. Il donne des leçons particulières à raison de 6 francs par mois, pour deux enfants.

Mais c'est particulièrement dans "Martin, l'enfant trouvé", d'Eugène Sue, que nous découvrons des renseignements précis. Nous les résumerons rapidement. L'instituteur est l'égal du mendiant, les maires le font manger à la cuisine (et encore, par amitié!), il est fossoyeur et tambour, nettoie le lavoir public, monte l'horloge, est chantre et sacristain à la fois, paie les hosties, blanchit le linge de l'autel, paye les balais de l'église, le tout pour un salaire de 200 francs par an. Le temps n'a donc pas amélioré la situation, - sauf erreur de la part d'un des auteurs. Ne nous étonnons pas de le voir, en 1846, dans sa classe, sans bas, en sabots, sans gilet ni cravate. Pourquoi ? Parce que les administrations communales essaient de récupérer la somme déboursée par elles, en chargeant l'instituteur des besognes les plus inattendues, voire les plus désagréables et les plus humiliantes. Les élèves lui payent de 25 à 40 centimes par mois. Il ne retire, en fin de compte, "qu'une centaine de francs par an tout au plus". D'où, nécessairement, obligation pour beaucoup de maîtres d'école de négliger la classe afin de gagner quelques sous ailleurs, au besoin comme "domestique chez un fermier".

L'école est une ancienne étable ou une grange...

De telles conditions d'existence et de milieu n'étaient évidemment pas propres à assurer au maître d'école la considération de ses concitoyens... D'un autre côté, on conçoit aisément que les ratés des autres professions étaient les seuls qui consentissent à tomber aussi bas !

L'inconséquence de ceux qui rabaissaient l'instituteur à ce niveau, puis lui confiaient leurs enfants, est réellement paradoxal

Sautons une cinquantaine d'années. Hubert Krains, dans "Circé" ("Amours rustiques"), nous parle d'un instituteur belge, alors que les précédents étaient français. Nous le voyons sous la coupe du bourgmestre (l'équivalent du maire), lequel lui fait sentir la distance qui les sépare, mais ne dédaigne pas le cadeau (deux jeunes coqs) que lui apporte l'instituteur. Ce dernier a 80 francs de pension par an, après une quinzaine d'années d'enseignement. Si nous ne savons rien du traitement proprement dit, il faut croire cependant que celui-ci paraissait assez élevé aux yeux des paysans peu aisés et des ouvriers, puisque le père de l'instituteur s'est sacrifié, des années durant, pour permettre à son fils de devenir maître d'école, et occuper ainsi un rang social plus élevé que le sien.

Enfin ,au début du XXe siècle, nous voyons, dans "Jean Coste", d'A. Lavergne, que le traitement de certains instituteurs français atteint (lorsque les localités sont assez importantes, ... et assez larges), 1.700 fr. par an, après dix ans d'enseignement. Mais d'autres, après 12 ans de service, dans les campagnes, touchent 79 fr? 16 par mois, soit 2 fr. 63 par jour, - moins qu'un journalier de l'époque. Enfin, les stagiaires ont 900 fr. par an, plus 25 francs d'indemnité de résidence, et, retenue faite, ils touchent 73 fr. par mois, - ce qui est vraiment peu, surtout quand il faut avoir une redingote et un chapeau haut de forme, - selon le goût du temps.

Il est juste cependant de reconnaître que les institutrices dépeintes par Frapié dans "La maternelle" ne laissent pas cette impression pénible. Elles sont bien habillées, bien parées. Il est vrai qu'elles bénéficient sans doute d'un régime spécial, celui de Paris. Mais, pensionnées, elles n'en mènent pas large.

Si nous examinons ce qu'on nous a dit des maîtres d'école et des professeurs ne faisant pas partie de l'enseignement officiel, force nous est de constater que leur condition n'est pas meilleure -disons même : au contraire... Faisons abstraction des prêtres, qu sont prêtres avant tout, et bien plus considérés comme tels qu'en qualité de magisters, par ceux même qui les emploeint. Mais les autres ! Que de blessures d'amour-propre (1), que de renvois arbitraires (2), quel maigre salaire! (3). Bien souvent, cela ressemble à l'état d'un domestique d'enfant, et trop souvent aussi, le serviteur se venge sur l'enfant de la médiocrité de la vie qu'on lui impose (4).

Le coureur de cachets est un paria, lui aussi. Situation précaire et mal payée, considération médiocre; le malheur est plus complet encore (5).

Un degré plus haut, dans l'enseignement moyen ou supérieur, nous retrouvons, que ce soit dans les écoles officielles ou dans les écoles privées, les miséreux en redingote. Cependant, "Les déracinés", de Barrès, ne laissent pas cette impression pénible,

---

(1) Sophie Gay, "Anatole"; Stendhal, "Le rouge et le noir"; Alph. Daudet, "Les rois en exil"; Jules Renard, "Poil de Carotte"; Paul Bourget, "L'émigré"; Joseph Chot, "Monsieur le Professeur"; H.-J. Proumen, "La pétaudière".

(2) Alphonse Daudet, "Les rois en exil"; J. Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière".

(3) Paul De Kock, "L'amoureux transi", "La maison blanche"; Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; Stendhal, "Le rouge et le noir".

(4) Sophie Gay, "Anatole"; Stendhal, "Le rouge et le noir", "Vie de Henri Brulard".

(5) Balzac, "Une fille d'Eve"; Eugène Sue, "Martin, l'enfant trouvé".

pas plus que "Dominique", de Fromentin.(1)

Enfin, si nous considérons les chefs d'institutions, cela varie assez. Généralement, nous les voyons âpres au gain, et peu scrupuleux sur les moyens de gagner de l'argent (2)

Quant aux professeurs d'université, à la fin du XIXe siècle, ils sont pauvres, si nous en croyons Anatole France.

Stabilité.

Inutile d'insister sur l'instabilité des fonctions accomplies par le magister dans les institutions privées (3). Les établissements officiels donnent plus de sécurité à leur personnel. Néanmoins, il semble bien que, au début, la situation des instituteurs et des professeurs payés par les villes ou l'Etat n'était pas très sûre non plus (4). Lentement, la situation s'affermit, et c'est parfois avec beaucoup de peine que les administrations parviennent à sévir contre les maîtres qui ne les satisfont point (5)

---

(1) Anatole France, "L'orme du mail", "Le mannequin d'osier"; J. Chot, "Monsieur le Professeur"; Balzac, "La peau de chagrin"; Proumen, "La pétaudière".

(2) Gustave Flauvert, "L'éducation sentimentale"; Joseph Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière".

(3) J. Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; Jules Renard, "Poil de Carotte".

(4) F. Soulié, "Le maître d'école"; Eugène Sue, "Martin, l'enfant trouvé"; Balzac, "La peau de chagrin".

(5) Gustave Guiches, "Céleste Prudhomat"; Bazin, "Davidée Birot"; M. Barrès, "Les déracinés"; Chot, "Monsieur le Professeur; L. Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"; Hubert Krains, "Amours rustiques".

Dignité de l'éducateur.

L'éducateur, par ses fonctions mêmes, doit garder un certain rang, et imposer le respect. Consciemment ou inconsciemment, la plupart des auteurs ont appuyé sur ce point. Les uns ont relevé ses ridicules, parce que ces ridicules trop saillants leur ont semblé inadmissibles, ou contraster avec la profession (1), les autres ont relevé ses vices ou ses travers, en en montrant clairement les dangers (2).

Certains écrivains même, ont noté les réactions sociales qu'entraîne l'inconduite, l'indignité, ou le manque de conscience professionnelle de l'éducateur (3).

Disons donc que le magister doit avoir, de sa profession, une conception assez haute pour s'efforcer d'en être digne à tous les égards, - dans sa vie publique autant que dans sa vie professionnelle.

La servilité montrée par certains (4), soit à l'égard du client

---

(1) Aicard, "L'âme d'un enfant"; Paul De Kock, "L'amoureux transi"; "La maison blanche"; Pigault-Lebrun, "Contes à mon petit-fils"; Flaubert, "L'éducation sentimentale"; Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; Jules Renard, "Poil de Carotte"; Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire".

(2) Bourget, "L'émigré"; Marcelle Tinayre, "La maison du péché"; Ch.-L. Philippe, "La mère et l'enfant"; Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; Stendhal, "Le rouge et le noir", "Vie de Henri Brulard".

(3) Aicard, "L'âme d'un enfant"; Krains, "Amours rustiques"; Guiches, "Céleste Prudhomat; Coppée, "Le coupable"; Chot, "Monsieur le professeur"; Barrès, "Les déracinés"; Bourget, "L'émigré"; Philippe, "La mère et l'enfant"; Proumen, "La pétaudière"; J. Renard, "Poil de Carotte"; Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"

(4) Stendhal, "Vie de Henri Brulard"; De Kock, "L'amoureux transi"; "La maison blanche"; Bourget, "L'émigré", etc.

(dans l'enseignement privé, ou comme précepteur ou coureur de cachets), soit à l'égard des supérieurs (dans l'enseignement public, officiel), est le défaut le plus habituellement fustigé, sans doute parce qu'il est plus éclatant que d'autres.

En fin de compte, les romanciers attirent l'attention sur le respect ~~nécessaire~~ dû à l'éducateur. Les facteurs de ce respect sont intérieurs d'abord, extérieurs ensuite. Les facteurs intérieurs sont, outre la dignité de vie, la haute conception que l'éducateur lui-même doit avoir de son rôle; le savoir absolument nécessaire; la noblesse des sentiments; la bonté qu'il peut manifester dans tous ses actes professionnels.

Les facteurs extérieurs sont ceux qui peuvent lui faciliter tout cela : une rétribution plus juste de ses services, un logis convenable, des écoles bien construites et agréables, la considération des autorités.

Or, ces deux espèces de facteurs réagissent les uns sur les autres. On accordera plus facilement un meilleur salaire à l'éducateur qui le mérite; on respectera celui qui se fait respecter; d'autre part, tout éducateur exemplaire pourra plus facilement exiger des autres le respect, la considération qu'il mérite... Il ne faut pas être grand sociologue ou grand psychologue pour s'en rendre compte.

Caricatures.

Il existe dans la littérature un certain nombre de types caricaturaux. Ils y ont été introduits, soit par l'imagination d'un auteur (Monsieur Pipelet, d'Eugène Sue), soit par le dessin (le Titi, de Daumier), soit par les deux ensemble (Joseph Prudhomme, d'Henry Monnier), soit encore par la tradition populaire, jaillie

on ne sait d'où (l'Anglais, l'Allemand, - vus par le peuple : le premier, avec de longues dents et un pantalon à carreaux; le second, avec une trogne rouge, assis devant un pot de bière et fumant la pipe, par exemple).

Nous nous sommes efforcés de découvrir un type du même goût, parmi les éducateurs. Nos recherches ont été vaines. Le fait seul qu'il ait fallu chercher, prouve que le type n'existe pas... Il avait ~~xxxxxxxxx~~ cependant, le maître d'école, tout ce qu'il fallait pour devenir un personnage parfait, en ce genre. Faute d'une étincelle, - peut-être géniale ? -, la caricature est restée à l'état d'ébauche, et, fort probablement, avec notre uniformisation des hommes et notre nivellement actuels, en restera-t-elle là, à tout jamais.

Cette ébauche, nous la trouvons, avec des cocasseries inattendues. Ecartons délibérément les verges, martinets et autres férules. Et pourtant... Mais contentons-nous de deux types assez caractéristiques.

Le premier, c'est le magister en robe de chambre, avec un bonnet et des chaussons, et marchant péniblement, parce qu'il a des cors aux pieds. Celui-là, c'est le type fixé par Pigault-Lebrun ("Contes à mon petit-fils"), Paul De Kock ("L'amoureux transi") et, dans une certaine mesure, par Gustave Flaubert ("L'éducation sentimentale") et par Proumen ("La pétaudière").

Le second, c'est une espèce de fonctionnaire en redingote et chapeau haut de forme, tirant neuf fois sur dix le diable par la queue. Nous le trouvons chez Antonin Lavergne ("Jean Coste"), Léon Frapié ("La maternelle"), Joseph Chot ("Monsieur le Professeur"), Proumen ("La pétaudière"), Jules Renard ("Poil de Carotte"). Le noir est, en tous cas, la couleur dominante du costume; mais,

xxxxx

souvent, ce costume est une misérable relique du passé.

Espérons, pour l'éducateur, que nul génie caricatural ne s'exercera quelque jour à ses dépens, car le sujet risque fort de ne pas sortir, de l'épreuve, bien grandi...

Violons d'Ingres.

Généralement, pour se délasser de leurs austères fonctions, les éducateurs ont un violon d'Ingres.

Nous avons vu certains d'entre eux manier le sécateur, et jouer aux cartes, tel le père Largue, de "Jean Coste" (A. Lavergne), se piquer de connaissances musicales, - à témoin, M. Férulus, de "La maison blanche", (Paul De Kock), peindre, comme Van Boxtal, dans "Monsieur le Professeur" (J. Chot), élever des canaris, à l'exemple de l'abbé Raillane, décrit dans la "Vie de Henri Brulard" (Stendhal). Mais la passion dominante de la plupart des éducateurs, c'est la littérature.

Tous, plus ou moins, sont écrivains. Les maîtres d'école, les précepteurs, les professeurs de tout âge et de tout lieu, le plus souvent, sont en même temps écrivains. Nous en avons des exemples nombreux et vraiment frappants (1).

Mais, d'aucun de ces fantoches littéraires, les auteurs ne nous disent qu'il a du talent. Jalousie de confrères, probablement sans doute...

Toute ironie mise à part, nous pourrions peut-être trouver entre le métier d'éducateur et celui de romancier, quelques analogies. C'est sans doute ce qui, inconsciemment, a frappé les auteurs. Le romancier, comme l'éducateur, enseigne. Il leur faut

---

(1) Barrès, "Les déracinés"; Fromentin, "Dominique"; Bergeret, d'A. France; Philippe, "La mère et l'enfant"; Chot, "Mr le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; Daudet, "Les rois en exil"; Dumur, "Un coco de génie"; etc.

à tous deux, une certaine puissance verbale. Rien d'étonnant donc à voir l'éducateur s'essayer au métier d'homme de lettres. Nous avons vu trop souvent des écrivains prendre la parole en public afin de défendre leurs idées, donner des cours, des conférences, prononcer des discours, pour nous étonner fort du phénomène contraire.

Le comédien.

Nous relevons certaines analogies aussi entre le métier d'éducateur et celui de comédien.

Bon nombre d'auteurs ont été frappés par la mise en scène que nécessite parfois l'enseignement, et qui fait, de certains professeurs un peu trop ... doués, des espèces d'acteurs. Le Paul Bouteiller de Barrès ("Les déracinés") est caractéristique sous ce rapport, de même que le pion tortionnaire décrit par Ch.-L. Philippe ("La mère et l'enfant"). L'abbé Guitrel, d'Anatole France, ("Histoire contemporaine", "L'orme du mail"), appartient dans une certaine mesure à cette catégorie.

Si l'excès en ce domaine est incontestablement un défaut, il n'est pas mauvais pourtant que l'éducateur ait un certain sens de la mise en scène et de la mimique. Un cours donné froidement par un professeur au visage impassible, à la voix sans chaleur, au timbre sans expression, serait mortellement ennuyeux. Il semble donc bien qu'il n'est pas mauvais de donner aux jeunes gens qui se préparent à la mission d'éducateur, quelques notions d'art théâtral, si paradoxal xxx cela ~~soit-il~~ il ~~semble~~ au premier abord.

En ce qui regarde la diction, il existe heureusement chez les magisters, - si nous en croyons les romanciers, du moins, - une

tendance marquée en faveur de la correction, ce qui, lorsque cela ne tourne pas à l'affectation (cf "Céleste Prudhomat", de Guiches) est évidemment louable. Le premier devoir de l'éducateur est, en effet, de se faire comprendre, et ensuite de n'enseigner qu'en un langage pur.

Le pion.

De tous les éducateurs, quelque étonnant que cela puisse paraître de prime abord, le plus marquant dans la littérature, c'est le pion.

Suivant Frédéric Soulié ("Le maître d'école"), ce sont les écoliers qui ont baptisé ainsi celui que l'on appelait, avant (début du XIXe s.), "chien de cour". Cette dernière appellation est trop sauvage pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la condition du malheureux qui la remplissait. Pion est un adoucissement indéniable.

Mais le pion a toujours la vie dure et sans joie. Mais le pion est toujours pris parmi la "pègre" des intellectuels, si nous le jugeons d'après les romanciers. Aussi, le pion cherche-t-il un moyen de se hausser lui-même dans l'ordre social. Nos esprits sont ainsi faits, dans leur barbarie foncière, qu'on ne se croit grand qu'en dominant les autres. C'est pourquoi le pion fait peser sur les enfants qu'il surveille la plus ignoble tyrannie, - non tant celle de la force, mais plutôt celle du manque d'esprit.

Le pion a des détracteurs acharnés. La littérature abonde en portraits de pions, et, s'ils ne sont pas ridicules et, du fait même de leurs ridicules, des victimes (car il y en a aussi de ce genre), ils sont odieux. (cf Aicard, "L'âme d'un enfant"; Coppée, "Le coupable"; Philippe, "La mère et l'enfant"; Proumen"La pétaudière")

L' éducateur, victime des enfants.

Comme si la médiocrité de leur vie sociale n'était pas une tare suffisante, certains maîtres sont encore des martyrs scolaires, pourchassés par les enfants (1).

Si nous examinons les facteurs qui font des enfants les bourreaux de leurs maîtres, c'est généralement chez ces derniers eux-mêmes qu'il faut chercher la raison de leur propre déchéance. Ainsi, nous trouvons en premier lieu le manque de prestige personnel. L'autorité de l'attitude, l'assurance de la voix, l'harmonie du geste, la pénétration du regard, sont des choses essentielles pour en imposer à de jeunes êtres qui ne demandent qu'à admirer le professeur (Barrès, "Les déracinés"), mais aussi chez lesquels il est indispensable de ne pas éveiller les instincts de moquerie ou l'inconsciente cruauté (Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire").

Ensuite, l'attitude ou les actes publics des éducateurs peuvent être sévèrement jugés par les parents; si ces derniers commettent l'imprudence de témoigner leurs sentiments devant les enfants, ils enlèvent au magister une de ses grandes forces; il lui sera dorénavant impossible de recourir à l'autorité paternelle (G. Guiches, "Céleste Prudhomat"). Il faut donc que l'éducateur fasse tout ce qui est en son pouvoir pour ne point donner lieu à critique.

L'oubli du respect de soi-même entraîne l'irrespect des autres. Le maître pris de boisson qui se montre ainsi à ses élèves, risque

---

(1) Aicard, "L'âme d'un enfant"; Guiches, "Céleste Prudhomat"; Jean Nesmy, "L'homme en proie aux enfants"; Soulié, "Le maître d'école"; Pergaud, "La guerre des boutons"; A. Daudet, "Le petit Chose".

fort de n'avoir plus qu'une autorité très relative (H. Krains, "Amours rustiques"). De même, s'il fréquente des lieux infâmes où il peut rencontrer des potaches émancipés (Barrès, "Les déracinés").

Enfin, l'instabilité des fonctions (dans l'enseignement privé), qui fait craindre le renvoi si quelque esclandre se produit, incite de malheureux professeurs à supporter sans se plaindre de douloureuses avanies (Proumen, "La pétaudière"; Chot, "Mr le Professeur").

Mais il est un point sur lequel il faut insister tout particulièrement : ces magisters martyrs, sont généralement des martyrs par leur propre faute; une erreur de psychologie est souvent à la base de la persécution dont ils sont l'objet. A cet égard, "L'âme d'un enfant", de Jean Aicard, est symptômatique. L'injustice révolte les enfants, et l'éducateur injuste qui, un jour, perd pied, est définitivement perdu. Il est condamné à devenir le jouet d'enfants plus inconscients que méchants.

Mais aussi, répétons-le, pourquoi tant de gens s'obstinent-ils à entrer dans l'enseignement, alors qu'ils n'ont aucune des qualités indispensables?

/ / / /

Le précepteur.

Le précepteur, la gouvernante, ont fourni un important contingent de personnages littéraires (1).

---

(1) Ducray-Duménil, "Alexis"; Paul De Kock, "L'amoureux transi"; Abel Hermant, "Chronique du cadet de Coutras"; Fromentin, "Dominique"; Bourget, "L'émigré"; Marcelle Tinayre, "La maison du péché"; A. Daudet, "Les rois en exil"; Stendhal, "Le rouge et le noir"; "Vie de Henri Brulard".

Que vaut le précepteur ? Nous craignons, d'après les auteurs qui se sont occupés de lui, qu'il ne vaille rien du tout. Les raisons qui président à son choix sont de tout ordre, hormis les raisons pédagogiques et morales, qui, seules, devraient compter. Cela se passe par recommandation (1), par vanité (2), et, trop souvent, par hasard (3). Rarement, on s'informe exactement de la valeur morale de cet homme ou de cette femme, ainsi introduits dans un intérieur, et auxquels on confie l'avenir intellectuel et moral des petits éclos au foyer... L'influence d'un précepteur, que rien ne contrebalance, aboutit, dans certains romans, à des résultats effroyables (4).

Si, en d'autres domaines, l'intervention des pouvoirs publics peut sembler excessive, en ce domaine-ci, incontestablement un contrôle devrait être établi. L'Etat devrait suppléer au manque d'expérience ou à l'imprudence coupable des parents, en ne permettant pas à des gens non diplômés ou ne présentant pas toutes garanties, d'exercer une profession aussi délicate que celle d'éducateur particulier. Nous ne prétendons pas établir une règle, mais le mal doit pourtant appeler un remède.

Les éducateurs dans les internats.

Dans tous les romans ayant envisagé la question, chaque fois qu'il s'est agi des internats, implicitement ou explicitement, le

---

(1) Paul De Kock, "L'amoureux transi"; Abel Hermant, "Chronique du cadet de Coutras"; Bourget, "L'émigré"; Daudet, "Les rois en exil"

(2) Stendhal, "Le rouge et le noir", "Vie de Henri Brulard".

(3) Paul De Kock, "La maison blanche"; Fromentin, "Dominique".

(4) Sophie Gay, "Anatole"; Marcelle Tinayre, "La maison du péché" Stendhal, "Vie de Henri Brulard"; M. Prévost, "Les anges gardiens".

régime a été condamné. La mise en vase clos de ces hommes (nous n'avons pas voulu allonger encore cette étude en prenant le cas des femmes, signalé, par exemple, dans "Siona chez les Barbares", de Myriam Harry, ou "Les Sévriennes", de Gabrielle Reval) et de ces enfants a de désastreux résultats sur la vie intérieure de tous (1). Ch.-L. Philippe et Jean Aicard se sont particulièrement insurgés contre le système, et il est difficile de ne pas leur donner raison.

L'enseignement offert par un précepteur, l'enseignement donné dans les internats, semblent bien être condamnés par les écrivains, au profit de l'enseignement officiel dispensé dans les externats (2), où le contrôle public s'exerce, et où le sentiment et l'influence de la famille ne s'anéantissent pas.

La responsabilité des éducateurs employés dans les pensionnats est trop redoutable pour n'être pas dangereuse. Les réactions et les sentiments des enfants sont exaspérés par l'emprisonnement véritable que constitue la mise en pension. Les sanctions que peut prendre le professeur sont anormales , parce qu'elles ne répondent en rien à la psychologie de l'enfant ou de l'adolescent, et le maître est facilement enclin à en abuser.

D'autre part, le magister, dans les internats, acquiert rapidement un coeur sec. Il ne saurait suffire à tout, et la fatigue de l'enseignement ne l'incline pas à écouter avec patience les plaintes des enfants sevrés de bonheur, d'amour familial et d'ami-

---

(1) Coppée, "Le coupable"; Philippe, "La mère et l'enfant"; Chot, "Mr le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; J. Renard, "Poil de Carotte"; Aicard, "L'âme d'un enfant".

(2)Aicard, "L'âme d'un enfant"; Pigault-Lebrun, "Contes à mon petit-fils"; Barrès, "Les déracinés"; Balzac, "Louis Lambert"; Philippe, "La mère et l'enfant"; Chot, "Mr le Professeur"; Proumen, "La pétaudière"; J. Renard, "Poil de Carotte"; Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire".

tié (1) (En note) (1) "L'âme d'un enfant", de Aicard; "La mère et l'enfant", de Philippe; "Louis Lambert", de Balzac).

Les chefs.

Par quel phénomène étrange la plupart des chefs, directeurs ou inspecteurs, - sont-ils représentés, non seulement (s'ils sont directeurs d'établissements privés) âpres au gain, mais encore grotesques, odieux ou brutaux, c'est là un point que nous n'avons pu élucider. Mais nous pouvons relire tous les exemples, nous pouvons, dans notre mémoire, reprendre tous les romans lus jusqu'à ce jour, nous ne trouvons que quelques rares exemples de chefs réellement méritoires et conscients de leur rôle(Chot,dans "Monsieur le Professeur" présente les deux types). Les autres sont de médiocres individus, gonflés de leur importance ou abusan de leur puissance (1) (En note) (1) Coppée, "Le coupable"; Lavergne, "Jean Coste"; Philippe, "La mère et l'enfant"; France, "L'orme du mail"; Bazin, "Davidée Birot"; Proumen, "La pétaudière").

Origines des éducateurs.

Nous n'avons pas trouvé, parmi les éducateurs décrits par les romanciers, un seul qui sortît de la bourgeoisie, que ce soit l'abbé Raillane (Stendhal, "Vie de Henri Brulard"), M. Bergeret (A. France, "Histoire contemporaine"), Claude Gérard (Eug. Sue , "Martin, l'enfant trouvé"), Elysée Méraut (A. Daudet, "Les rois en exil") ou Davidée Birot (le personnage de R. Bazin).

Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles on a tenu si longtemps le magister en piètre estime ? Mais aussi, qu'auraient -ils été faire en cette galère, où les galériens sont si mal rétribués, ceux qui pouvaient prendre un métier plus rémunérateur ?

Situation sociale de l'éducateur.

La situation sociale de l'éducateur vu par les romanciers est évidemment assez variable, selon l'époque où on le considère, selon aussi, bien entendu, la hiérarchie. Il est certain que, fils du peuple, s'il s'en écarte, il sera considéré par le peuple comme un renégat, sans être admis dans les autres milieux. Cet homme qui, ici, mange à la cuisine, chez son "patron" (Krains, "Amours rustiques"), est, là, considéré comme "une relation de choix" (Guiches, "Céleste Prudhomat"), ailleurs comme un fonctionnaire pouilleux (Lavergne, "Jean Coste"). A d'autres degrés, plus élevés, il fréquente les salons (Proumen, "La nétaudière") ou y est invité (Barrès, "Les déracinés"). Parfois aussi, il jouit d'une considération toute spéciale, - malgré les brocards dont on le couvre, - mais due surtout à son remarquable esprit (Anatole France, "Histoire contemporaine").

Quant au précepteur, c'est une sorte de demi-domestique, placé, ici, plus bas que l'intendant (Soulié, "Le maître d'école"), là, sur le même rang que lui (Bourget, "L'émigré"; Feuillet, "Le roman d'un jeune homme pauvre")

Fin des éducateurs.

Les romanciers nous ont montré quelques éducateurs arrivés à la fin de leurs jours. Ne nous arrêtons pas au lamentable suicide de Céleste Prudhomat (G. Guiches), qui relève presque d'une psychose. Mais retenons la mort du père Maire (Dumur), envoûté par le souvenir de ses leçons, ou plutôt, de ses extraordinaires procédés pédagogiques, jusqu'en son agonie. Retenons encore le vieux père Porriquet (Balzac), obligé de chercher auprès de ses anciens élèves un appui pour ne pas mourir de faim, ou le vieille institutri-

ce photographe de "La maternelle" (Frapié), aux vêtements élimés, à la voix cassée. Leur vie n'a pas été bien heureuse; leur fin est lamentable. Plus lamentable encore est le déclin de l'instituteur ivrogne dépeint par Hubert Krains dans "Amours rustiques".

Mais il ne faudrait pas déduire de tels exemples une règle absolue. La vieillesse est pénible pour tous les hommes, et les éducateurs ne sont pas les seuls à qui peut être réservée une fin misérable.

Formation des éducateurs.

Les auteurs que nous avons étudiés ne nous ont guère parlé de la formation des éducateurs. Néanmoins, nous avons pu voir que, d'extraordinairement médiocre (Soulié, "Le maître d'école"; Balzac, "Louis Lambert"), elle devient réellement sérieuse, dans l'enseignement officiel (Chot, "Monsieur le Professeur; Gabrielle Reval, " Les Sécriennes"), même pour les instituteurs et les institutrices (G. Guiches, "Céleste Prudhomat"; Frapié, "La maternelle"). Malheureusement, dans les institutions privées, le recrutement se fait aussi parmi les ratés et les incapables (Chot, "Monsieur le Professeur"; Proumen, "La pétaudière").

Il se dégage cependant une évidence; avant tout, il faudrait tremper le caractère du magister, afin de lui permettre de lutter efficacement contre l'ignorance du milieu où le sort le jettera, de lutter aussi contre lui-même, contre le redoutable dégoût (G. Guiches, "Céleste Prudhomat"), et de résister aux effets déprimants d'un désarmement possible.

Ensuite, la formation des maîtres et maîtresses d'école devrait plus exactement les adapter à leur rôle d'éducateurs du peuple, et avoir une orientation infiniment plus pratique (Frapié)

Enfin, des notions psychologiques plus étendues devraient les mettre mieux à même de comprendre les réactions enfantines ou juvéniles (Aicard, "L'âme d'un enfant").

L'éducateur et la politique

L'éducateur n'a pas échappé à l'influence de la politique. Comment y aurait-il échappé, du reste, ce malheureux qui doit recourir aux protections pour être casé enfin, lorsqu'il a conquis avec peine son diplôme ?

Julien Sorel ("Le rouge et le noir", de Stendhal) est admis par M. de Rênal parce qu'il n'est pas noté comme libéral; Théodore (M. Krains, "Amours rustiques") s'intéresse aux opinions des châtelains des environs, et est exactement renseigné à ce sujet; Céleste Prudhomat (G. Guiches) et Davidée Birot (R. Bazin) sont nommées institutrices, grâce à la protection des hommes politiques de leur village; M. Bergeret, MM. les abbés Lantaigne et Guitrel (A. France, "Histoire contemporaine") sont intimement mêlés à la politique de leur temps; Bouteiller (Barrès, "Les déracinés") se destine à la politique, et en fait même au collège; Jean Coste (A. Lavergne) en est la victime; "Monsieur le Professeur"(J. Chot) en est farci; Elysée Méraut (A. Daudet, "Les rois en exil") est un Maurras avant la lettre...

Le résultat de ces préoccupations politiques, en ce qui regarde l'enseignement, n'est pas nécessairement favorable... Il s'agirait donc de mettre les gens d'enseignement à l'abri de ~~xxx~~ soucis propres à les porter aux actions dégradantes, et certes peu propices à les rendre plus sympathiques.

Le psittacisme.

Le nombre de maîtres ayant des connaissances pédagogiques claires est assez petit, si ce que nous disent les romanciers est vrai. Certains ont du prestige, tel Bouteiller (Barrès, "Les déracinés"), d'autres une discipline basée sur la force, comme M. de Lâtre (Pigault-Lebrun, "Contes à mon petit-fils") et le père Maire (Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"); certains sont obéis à cause de leur caractère énergique, ou spécial (1). Mais trop souvent, ceux qui, une fois leur discipline assise, versent dans le psittacisme le plus préjudiciable au cerveau de l'enfant. Que de malheureux petits perroquets ainsi formés ! Voyez la petite fille, dans "Anatole", de Sophie Gay , récitant en anglais, sans comprendre un traître mot de ce qu'elle débite; voyez comment s'y prennent Julien Sorel , dans "Le rouge et le noir" , et l'abbé Raillane, dans la "Vie de Henri Brulard", de Stendhal, comment font la normalienne de "La maternelle" (L. Frapié) et le père Maire aux trois demoiselles (Dumur).

Après cela, il y aura encore des gens qui nieront l'utilité des études pédagogiques ! Quand elles ne feraient que mettre en garde contre le "par coeur", elles seraient indispensables.

La charge que Frapié, dans "La maternelle", mène à fond contre la science livresque, le pédantisme, le manque de contact avec la vie réelle, est une page que tous les apprentis éducateurs feraient bien de lire, - et de méditer longuement...

---

(1) Ducray-Duménil, "Alexis"; Fromentin, "Dominique"; Marcelle Tinayre, "La maison du péché".

Individualisme des éducateurs.

Une des choses les plus frappantes, lorsqu'on collationne les traits fournis par les romanciers, est l'individualisme très net marqué par les éducateurs qu'ils ont silhouettés. Nulle part nous n'avons trouvé décrite une association volontaire de magisters. On dirait que leur plus grande préoccupation, après leurs rapports professionnels, est de se fuir les uns les autres. Le père Maire, de Dumur, en recevant chez lui un régent, son vieil ami, est une rare exception, de même que l'amitié qui lie les professeurs dépeints par Chot ("Monsieur le Professeur").

Il nous a été impossible de découvrir la raison de ce fait. Nous ne savons s'il est basé sur les observations mêmes des auteurs, ou s'il est l'effet du hasard. Peut-être, si nous parcourions les romans postérieurs à la guerre de 1914-1918, pourrions-nous rencontrer des exemples contraires; mais nous n'avons, jusqu'à ce jour, pas eu le loisir d'examiner la chose.

L' éducateur et les enfants.

Trop souvent, les romanciers ont oublié de nous montrer l'éducateur en face des enfants, et là même où nous voyons un maître enseigner, nous ne savons rien de ses sentiments profonds. Nulle part nous ne le voyons se livrer avec une sorte d'ivresse à son métier, nulle part nous ne le voyons fier de son oeuvre, comme un bon menuisier amoureux de la matière qu'il travaille, puis heureux du meuble qu'il vient de finir et dont l'achèvement le remplit de joie et lui donne cette sensation de plénitude propre à l'artiste consciencieux.

Il y aurait là, pourtant, sujet à bien des remarques, à bien

des études, à bien des suggestions. Si quelque maître de la plume avait accompli ce qu'a tenté, Mlle Carion, dans "La roman d'une petite classe", quelle admirable leçon ce romancier n'aurait-il pas donnée aux éducateurs ? Frapié, dans "La maternelle", a passé tout près de ce sujet si nouveau, mais il s'est mis à côté des éducatrices, en faisant parler la femme de charge; il les observe, il les critique; mais, nulle part, il ne participe à cette communion qui existe entre les petits et ceux qui les enseignent. Au contraire : il semble même en nier l'existence.

Nulle part, nulle part, nous n'avons trouvé la moindre trace des sentiments si divers qu'éveille la présence de ces enfants dont les regards suivent leurs moindres mouvements, dont les jeunes cerveaux tentent de pénétrer le sens des mots qui leur sont prodigués, de ces enfants dont les jeunes esprits doivent être encouragés quand la fatigue les abat, dont les jeunes coeurs ont besoin de tendresse et de protection.

Les romanciers n'ont vu que des hommes en proie à toutes les peines des hommes. Ils n'ont pas tenté de savoir si ces hommes n'oubliaient pas ces peines, devant les enfants qu'ils doivent rendre plus savants, et surtout, meilleurs. Même les écrivains qui furent aussi pédagogues, n'ont vu que le côté sociologique des relations entre maîtres et élèves, autorité, discipline, punitions, - et n'ont pas essayé, par une introspection qui eût donné de bien curieux résultats, de faire leur propre psychologie.

Les idées pédagogiques des romanciers.

Bien que ce point n'appartienne pas directement au sujet que

nous traitons, il nous a paru intéressant de faire une courte synthèse des idées pédagogiques des romanciers, parce que c'est sur elles, justement, que se basent les auteurs pour faire la critique, - consciente ou inconsciente, - de l'éducateur dépeint.

~~Il faut bien le dire, les romanciers ne sont généralement pas des experts en ce qui regarde l'enseignement. Pourtant, certain "Emile" a laissé quelque trace dans la pédagogie...~~

Les romanciers s'occupent infiniment plus de l'aspect et de la psychologie "sociale" des magisters qu'ils décrivent, que de leurs procédés d'enseignement. C'est pourquoi les idées pédagogiques des romanciers sont peu nombreuses, et rarement fort intéressantes (dans leurs romans, bien entendu), - même lorsque les auteurs sont pédagogues de métier; ils ne font, en ce dernier cas, qu'introduire dans le roman ce que d'autres ont dit ailleurs, dans des essais, des articles, ou des manuels.

Nous ne voulons retenir qu'une seule de ces idées, - d'une valeur réelle, et que voici :

il faut adapter l'enseignement à ceux auxquels il s'adresse.

Cette règle a été formulée clairement par Barrès ("Les déracinés"), Jean Aicard ("L'âme d'un enfant") et Léon Frapié ("La maternelle"); elle se dégage de l'oeuvre de Coppée ("Le coupable"), de Ch.-L. Philippe ("La mère et l'enfant"), de Proumen ("La pétaudière"), de Daudet ("Les rois en exil").

A côté de cette idée maîtresse, les auteurs, ou réclament une formation intellectuelle et morale saine, qui donne des éducateurs vraiment humains et capables, ou mettent en relief... le manque de formation de certains maîtres qu'ils décrivent (1)

---

(1) Aicard, "L'âme d'un enfant"; Sophie Gay, "Anatole"; Coppée, "Le coupable"; Bourget, "L'émigré"; Balzac, "Louis Lambert"; Fra-

Nous voyons une tendance très nette se marquer en faveur :

1° de la suppression des internats;

2° de la formation pédagogique complète des éducateurs;

3° du contrôle des établissements privés, ou même de leur suppression;

4° d'une réforme en ce qui regarde le précepteur privé;

5° d'une meilleure rétribution des services rendus dans l'enseignement.

N'essayons pas de trouver des programmes d'études complets chez les romanciers. Cette étude sortirait du cadre assigné à ce travail, et ferait aisément le sujet d'un autre volume. Les programmes que les auteurs prêtent généreusement à leurs magisters, ou qu'ils leur attribuent, sont le plus souvent de la plus ébouriffante fantaisie (1). Les écrivains ne sont pas toujours des pédagogues, et, répétons-le, leur intérêt s'attache bien plus au personnage qu'à ses fonctions.

Ils ont pris l'éducateur, soit comme un marionnette épisodique, un confident (2), soit pour avoir un personnage nouveau

---

pié, "La maternelle"; Ch.-L. Philippe, "La mère et l'enfant"; Proumen, "La pétaudière"; L. Carion, "Le roman d'une petite classe"; Stendhal, "Vie de Henri Brulard".

(1) Marcelle Tinayre, "La maison du péché"; Fromentin, "Dominique" P. De Kock, "La maison blanche", "L'amoureux transi"; A. Daudet, "Les rois en exil"; Stendhal, "Le rouge et le noir", "Vie de Henri Brulard".

(2) Ducray-Duménil, "Alexis"; Fromentin, "Dominique"; Octave Feuillet "Le roman d'un jeune homme pauvre".

dans la littérature (1), soit pour agiter un pantin comique (2), soit enfin pour en faire le support d'un thèse (3).

Là est la source des différences que nous rencontrons parmi les éducateurs qui nous furent présentés. Les uns sont sympathiques, - généralement ceux qu'ont décrits des éducateurs ou d'anciens éducateurs devenus écrivains (4), - les autres sont antipathiques ou odieux, - quand l'auteur a été leur victime (5), - les derniers enfin sont ridicules et grotesques, - lorsque le romancier a voulu faire une charge, tout simplement -(6).

—— = ——

Nous voici arrivé au terme de notre travail. Saluons une dernière fois tous ces éducateurs, - hommes et femmes, - que nous avons rencontrés. En dépit de leurs ridicules, de leur suffisance, de leur pédanterie, ne méprisons pas ces personnages qui ont réussi à éveiller la curiosité de tant d'écrivains, depuis un siècle et demi. Au contraire, penchons-nous sur ces maîtres (songez à la signification terrible que peut prendre ce mot) que l'on étudie de plus en plus près, que l'on critique, que l'on corrige ainsi de mieux en mieux, et dont on fera bien, quelque jour, à force d'en signaler les défauts, des êtres dignes de la mission qu'ils

---

(1) Proumen, " La pétaudière"; Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"; Pérochon, "Le chemin de plaine".

(2) P. De Kock, "La maison blanche", "L'amoureux transi"; Balzac, "Une fille d'Eve"; Pigault-Lebrun, "Contes à mon petit-fils".

(3) G. Guiches, "Céleste Prudhomat"; Barrès, "Les déracinés"; Lavergne, "Jean Coste"; Proumen, "La pétaudière".

(4) Chot, "Monsieur le Professeur"; A. Daudet, "Les rois en exil" L. Carion, "Le roman d'une petite classe"; Lavergne, "Jean Coste".

(5) Aicard, "L'âme d'un enfant"; Barrès, "Les déracinés"; Philippe, "La mère et l'enfant"; Dumur, "Les trois demoiselles du père Maire"; Stendhal, "Vie de Henri Brulard"

remplissent.

Ce jour-là, [illegible] quelque roman chantera leur los, et les magisters le liront avec un plaisir sans orgueil, car ils auront acquis enfin la grande modestie, - que leur ont déniée tant de romanciers ! -, celle du vrai savoir, et du devoir noblement accompli.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des diverses espèces d' éducateurs,
des auteurs, des noms et des livres
cités dans l'ouvrage.

EDUCATEURS.

abbé pages 29, 50, 110, 152, 154

adjoint 103, 108

adjointe 171, 180, 215, 222

aumônier 189

censeur 114, 115, 145, 191

chef 189, 192, 195, 206, 220, 259

chef d'institution 38, 210, 227, 232, 236, 248

chien de cour 54, 144, 254

cuistre 6

délégué cantonal 177

demoiselle 181, 184

directeur 2, 7, 85, 102, 108, 146, 153, 204, 213, 227, 259

directrice 169, 216

docteur 203, 240

doyen 156, 157

éducateur fonctionnaire 236, 251

éducateur-type 240

examinateur 133, 134

femme de service 169

frère ignorantin 185

gardien 85

gouvernante 17, 31, 74, 232, 256

gouverneur 2

inspecteur 7, 178, 203, 259

inspecteur d'académie 22, 103, 105

inspecteur primaire 22, 75, 104, 179, 220

instituteur 2, 5, 7, 14, 21, 23, 54, 66, 72, 73, 88, 95, 102, 134, 139, 216, 230, 232, 233, 235, 244, 245, 261

institutrice 7, 16, 83, 99, 113, 133, 172, 180, 215, 241, 246, 261

Jésuite 29, 34, 51

magister 2, 4, 5, 6, 7, 73, 93, 102, 135, 159, 184, 203, 214, 217, 234, 239, 242, 243, 256, 258

maître 2, 4, 41, 44, 53, 93, 186, 188, 197, 204, 234, 241, 255, 263

maître d'école 33, 38, 44, 53, 58, 88, 95, 113, 134, 233, 235, 244, 245, 251

maître de conférences 154

maître d'étude 79, 146, 190, 191, 198, 209

maître de musique 38

maître particulier 233

maître de pension 66, 70, 72, 210, 234

maîtresse 27, 183, 219

maîtresse d'école 176, 181, 219

normalienne 171, 180, 181

Oratorien 40

pédagogue 2, 43, 209, 230, 235, 238

pédant 39, 50, 186, 240

pion 54, 115, 141, 189, 224, 253, 254

précepteur 2, 30, 45, 48, 50, 57, 59, 79, 90, 110, 200, 232, 233, 234, 250, 256, 258, 260

préceptrice 17, 92

préfet des études 41, 145, 152 154

prêtre 50, 189, 200, 247

principal 29

professeur 2, 23, 33, 43, 59, 69, 113, 133, 141, 157, 189 194, 195, 200, 204, 207, 208, 210, 219, 224, 229, 232, 233, 235, 240, 241, 253, 255, 256

professeur au grand séminaire 152, 154

professeur d'éloquence sacrée 153

professeur de musique 38, 186

professeur de philosophie 157

professeur d'université 5, 152, 248

professeur particulier 5, 73,233

proviseur 44, 114, 115, 187, 189, 192

recteur 145, 157

recteur d'Académie 55

régent 7, 40, 41, 159, 166, 230

religieuse 28, 32, 232

religieux 29, 232

répétiteur 74

sous-maître 2, 4, 62

stagiaire 108, 246

surveillant 54, 189, 193, 212, 224, 229

supérieur au grand séminaire 152

supérieure 27

surnuméraire 136

titulaire 103

titulaire de brevet 182

universitaire 109

AUTEURS et NOMS cités.

Acremant, G. 10

Aicard, Jean 184, 237, 256, 258, 261, 266

Ariam 23

Balzac, Honoré de 15, 38, 40, 42, 68, 115, 187, 260, 261

Baour-Lormian 5

Barrès, Maurice 110, 113, 188 241, 247, 253, 255, 256, 260, 262, 263, 266

Bazin, René 19, 20, 22, 215, 250, 259, 262

Bédier, Joseph 25

Bertheroy, Jean 17

Bigot, Charles 5, 238

Bouché, Ferdinand 25

Buisson, 5, 26

Bourget, Paul, 200, 231, 232, 260

Brémont 25

Brieux 18

Carion, Mlle L. 99, 238, 265

Chantavoine, Jean 13, 24, 25

Chantavoine, Henri 20

Chateaubriand 5

Chot, Joseph 203, 244, 251, 252, 256, 259, 261, 262, 264

Colette Willy 10, 144

Compayré 25

Coppée, François 84, 148, 235, 254, 259, 266

Daudet, Alph. 2x 10, 24, 90, 259, 262, 266

Daudet, Léon 13, 135,

Daumier 250

De Kock, Paul 57, 66, 72, 145, 244, 251, 252

Déries 19, 20, 22

D'Orbaix, D.-J. 24

Ducray-Duménil 29

Dumur, Louis 24, 159, 237, 252 (en note) 255, 260, 263, 264

Erckmann-Chatrian 20

Fabre, Ferdinand 154

Feuillet, Octave 83, 260

Flaubert, Gustave 68, 251

France, Anatole 152, 243, 253, 259, 260, 262

Frapié, Léon 10, 11, 14, 18, 21, 22, 24, 169, 188, 231, 241, 246, 251, 261, 265, 266

Fromentin, Eugène 79, 234, 248

Gay, Sophie 31, 263,

Guex 25

Guiches, Gustave 11, 17, 133, 254, 255, 260, 261, 262

Harry, Myriam 258

Hazard, Paul 25

Hermant, Abel 256, 257 (en note)

Jaloux, Edmond 92, 235

Krains, Hubert 93, 246, 256, 260, 261, 262

Lanson 25

Lavedan, Henri 13

Lavergne, Antonin 14, 20, 24, 102, 244, 246, 249, 251, 252, 260, 262

Lemercier, Népomucène 5

Leroux, Jules 25

Loliée, 26

Mailloux 20

Migne 159

Monnier, Henry 250

Montaigne 27, 38, 242

Nesmy, Jean 14, 20, 22, 24, 255 (en note)

Nodier, Charles 5

Normand, Jules 24

Orth, R. 16, 24, 25, 215, 222

Pergaud, Louis 255 (en note)

Pérochon, Ernest 13, 23, 255

Pestalozzi 52, 159

Petit de Julleville 25

Philippe, Charles-Louis, 139, 238, 253, 258, 266

Pigault-Lebrun 33, 59, 70, 150, 162, 233, 246, 251, 263

Pourcel, Georges 17

Prévost, Marcel 17, 249

Proumen, H.-J. 209, 224, 251, 256, 259, 260, 261, 266

Renard, Jules 87, 146, 251

Reval, Gabrielle 258, 261

Rousseau, J.-J. 3, 231, 236

Scudéry 3, 231

Soulié, Frédéric 11, 53, 144, 214, 247, 254, 260, 261

Souza, Mme de 27

Specncer 2, 177

Staël, Mme de 5

Stendhal 45, 50, 231, 252, 259, 262, 263

Sue, Eugène 72, 244, 245, 250, 259

Thierry 22

Tinayre, Marcelle 110

Vauclin, Noël, 20, 22

Waltz, Renée 20

Willy 10, 148

Zola, Emile 21, 22

L I V R E S , T R A V A U X , etc.

L'abbé Tigrane par Ferdinand Fabre page 154

Adèle de Sénange Mme de Souza 27

Alexis, ou La maisonnette dans les bois Ducray-Duménil 29

L'âme d'un enfant Jean Aicard 184, 237, 256, 261, 266

L'amoureux transi Paul De Kock 57, 66, 244, 251

Amours rustiques (Circé) Hubert Krains 93, 246, 256, 260, 261, 262

Anatole Sophie Gay 31

Les anges gardiens	Marcel Prévost	17, 249
Les barbacoles	Jules Normand	24
Blanchette (théâtre)	Brieux	18
Un bohémien passa	G. Pourcel	17
Bulletin de l'Assoc. amicale des Inst. et Inst.ces de L'Aube		13
La case de l'Oncle Tom	Beecher-Stowe	238
Céleste Prudhomat	Gustave Guiches	11, 17, 133, 254, 255, 260, 261, 262
Le chemin de plaine	Ernest Pérochon	231, 255
Ces dames aux chapeaux verts	Germ. Acremant	10
Circé (Amours rustiques)	Hubert Krains	246, 256
Chronique du cadet de Coutras	Abel Hermant	256, 257 (en note)
Claudine à l'école	Willy et Colette	10, 148
Un coco de génie	Louis Dumur	252 (en note)
Conférence de	Jean Chantavoine	13
Contes à mon petit-fils	Pigault-Lebrun	33, 162, 242, 251
Le coupable	François Coppée	84, 148, 235, 266
Davidée Birot	René Bazin	19, 20, 215, 259, 262
Les déracinés	Maurice Barrès	113, 247, 253, 255, 256, 260, 262, 266
Le disciple	Paul Bourget	231
Dominique	Eugène Fromentin	79, 234, 248
Dictionnaire de la littérature	F. Loliée	26
Dictionn. de pédagogie	F. Buisson	5, 26
Le don du maître	D.-J. D'Orbaix	24
L'éducateur moderne		16
L'éducation sentimentale	Gustave Flaubert	68, 251
Les égarés	Jean Nesmy	14, 21, 24

L'émigré	Paul Bourget	200, 260
Emile	J.-J. Rousseau	3, 238, 266
Enquête aux pays du Levant	Maurice Barrès	110
Une fille d'Eve	H. de Balzac	38
Le grand Cyrus	Scudéry	23
La guerre des boutons	Louis Pergaud	255 (en note)
Hist. contemporaine (L'orme du mail, L'anneau d'améthyste)	Anatole France	250, 259, 260, 262
Histoires de l'instruction et de l'éducation		25
Hist. d'un sous-maître	Erckmann-Chatrian	20
L'homme en proie aux enfants	A. Thierry	22, 255
L'instituteur (Les caractères de ce temps)	Ernest Pérochon	13
L'institutrice dans le roman contemporain	R. Orth	16
L'institutrice de province	Léon Frapié	14, 18, 24
Jack	Alphonse Daudet	243 (en note)
Jean Coste, ou L'instituteur de village	Antonin Lavergne	14, 20, 24, 102, 244, 246, 251, 252, 260, 262
Journal d'une institutrice	Déries	19, 20
Ker-Avès	A. Mailloux	20
Léon Chatry, instituteur	Jules Leroux	24
Louis Lambert	H. de Balzac	40, 187, 261
La maison blanche	Paul De Kock	66, 252
La maison du péché	Marcelle Tinayre	110
Le maître d'école	Frédéric Soulié	11, 53, 144, 254,260, 261
Le mannequin d'osieur	Anatole France	152
Marcelin Gayard	Léon Frapié	11
Martin, l'enfant trouvé	Eugène Sue	72, 244, 245, 250
La maternelle	Léon Frapié	10,21, 24, 169, 231, 246, 261, 263,265,266
Mémoires d'un instituteur français	Noël Vauclin	20

La mère et l'enfant	Charles-Louis Philippe	139, 238, 253, 266
Monsieur le Professeur	Joseph Chot	203, 244, 251, 256, 261, 262, 264
Le nouveau jeu	Henri Lavedan	13
La nouvelle Héloïse	J.-J. Rousseau	23
Les Nouvelles Littéraires		92
La peau de chagrin	H. de Balzac	42, 115
La pétaudière	H.-J. Proumen	224, 251, 256, 260, 261, 266
Le petit Chose	Alphonse Daudet	10, 24, 243 (en note)
Poil de Carotte	Jules Renard	87, 146, 251
Les primaires	Léon Daudet	13, 135
Les rois en exil	Alphonse Daudet	90, 259, 262, 266,
Romans pédagogiques (article de journal)	Ariam ("Le Soir")	23
Le roman d'une petite classe	Mlle L. Carion	99, 238, 265
Le roman d'un jeune homme pauvre	Octave Feuillet	83, 260
Le rouge et le noir	Stendhal	43, 231, 262, 263
Les Sévriennes	Gabrielle Reval	258, 261
Siona chez les Barbares	Myriam Harry	258
"Le Soir" (journal)		23
Les trois demoiselles du père Maire	Louis Dumur	24, 159, 170, 237, 255
Vérité	Emile Zola	21
Vers les humbles	Renée Waltz	20
La vie de François Cuzol	Ferdinand Bouché	25
Vie de Henri Brulard	Stendhal	50, 252, 259, 263
Le vieux Marcheur	Henri Lavedan	13

BIBLIOGRAPHIE.

SOURCES.

Ariam — Romans pédagogiques (Article du journal "Le Soir", Bruxelles, 18 nov. 1923)

Bédier, J. et Hazard, P. — Histoire de la littérature française (Larousse, Paris, 1923)

Brunet, J.- Ch. — Bibliographie du libraire et de l'amateur de livres (Paris, Firmin Didot, 1860)

Calvet, J. — L'enfant dans la littérature française (F. Lanore, Paris, 1930)

Campan, Mme — Lettres de deux jeunes amies, élèves d'Ecouen (Paris, 1811)

Carteret, L. — Le trésor du bibliophile romantique et moderne, 1801-1875 (Paris, L. Carteret, éd., 1904, t. I, II, III)

Chantavoine, J. — Conférence: La place du roman d'instituteur dans la littérature contemporaine (Paris, Bulletin de l'Association amicale des Instituteurs et Institutrices publics laïques de l'Aube, 8e année, n° 34, oct. 1908)

Chateaubriand — Mémoires d'Outre-Tombe (Bruxelles, "La presse", 1849-1850)

Doutrepont, Georges — L'enfant chez les écrivains classiques ("Revue Générale", oct. 1919, Brux.)

Fénelon — Télémaque (1699)

Genlis, Mme de — Adèle et Théodore (lettres sur l'éducation) (Paris, Lambert, 1782)

Leçons d'une gouvernante (Paris, 2 vol. 1791)

Lorenz — Catalogue général de la librairie française (Paris, D. Jordell)

Lamartine — Confidences (Bruxelles, 1849)

Nouvelles confidences (Paris, 1851)

Lanson, Gustave — Histoire de la littérature française (Hachette, Paris, 1918, 14e éd. revue)

Le Breton, André — Le roman français au 19e siècle (avant Balzac) (Paris, Boivin et Cie, 1901)

Le Sage — Histoire de Gil Blas de Santillane (1717)

Marquiset, A. — Les bas-bleus du premier empire (Paris, Champion, 1913)

Merlant, Joachim — Le roman personnel de Rousseau à Fromentin (Paris, 1905)

Michelet, J. — Ma Jeunesse (Paris, Flammarion, 1894-1900)

Mignet, Fr. — Histoire de la Révolution Française (1789-1814) (Bruxelles, 1839)

Merillet, Paul — Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours (Paris, 1892)

Orth, R. — L'institutrice dans le roman contemporain (Paris, Prieur et Cie, "L'éducateur moderne", 8e année, déc. 1913 et 9e année, janvier 1914)

Pérochon, E. — L'instituteur (Paris, Hachette, "Les caractères de ce temps", 1927)

Petit de Julleville — Histoire de la langue et de la littérature françaises (Paris, Colin, 1896-1899)

Rousseau — Julie, ou la Nouvelle Héloïse (1761)

Emile (1762)

Séché, Alph. et Bertaut, Jules: — Au temps du romantisme (Paris, Sansot et Cie, 1909)

Senancourt — Obermann (1804) (Paris, G. Charpentier, et E. Fasquelle, 1892; préface de Georges Sand)

Thiers, Ad. — Histoire de la Révolution française (Bruxelles, Société des Bibliophiles belges, 1841)

Voltaire — Candide (1759) Jeannot et Colin

Buisson, F. — Dictionnaire de pédagogie (Paris, Hachette, 1882)

ROMANS (de 1789 à 1914)

About, Edmond
1828-1885

Le roman d'un brave homme (vers 1875)
(Paris Hachette, 1908)
Magisters décrits: principal, professeur

Aicard, Jean
1848-1921

L'âme d'un enfant (vers 1900)
(Paris, Flammarion, nouv. éd. 1907)
Pion, professeur, censeur, recteur, professeur ecclésiastique.

Benjamine
(Plon-Nourrit, Paris, s. d.)
Institutrice

Tata
(Paris, Flammarion, s. d.)
Préceptrice

Balzac, Honoré de
1799-1850

Une fille d'Eve (vers 1830)
(Paris, Calmann-Lévy, 1891)
Professeur de musique

Louis Lambert (1833)
(Paris, Houseaux, 1870)
Régent

La peau de chagrin (1832)
(Paris, Calmann-Lévy, 1898)
Professeur

Barrès, Maurice
1862-1923

Colette Baudoche (1908)
(Nelson, Paris, s. d.)
Professeur allemand

Les déracinés (1897)
(Paris, Félix Juven, s. d.)
Pion, professeur, censeur

Bazin, René
1853-1932)

Davidée Birot (1912)
(Paris, Calmann-Lévy, 1912)
Institutrice, inspecteur

Bourges, Elémir
1852-1925

Le crépuscule des Dieux (1877-82)
Sto(Paris, Stock, 1923, 9e éd.)
Précepteur

Bourget, Paul
1853

Le démon de midi (1914)
(Paris, Plon, s. d.)
Jésuites (professeur, proviseur)

Le disciple (1889)
(Paris, 1889)
Professeur d'Université, précepteur

Bourget, Paul
1853

L'émigré (1907)
(Plon-Nourrit, 1907)
Précepteur

L'étape (1903)
(Plon-Nourrit, s. d., Paris)
Professeur

Boylesve, René
1867-1926

L'enfant à la balustrade
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Curé précepteur

Brète, Jean de la

Mon oncle et mon curé (début du XXe s.)
(Paris, Nelson, s. d.)
Précepteur curé

Carion, Mlle L.

Le roman d'une petite classe (1898)
(Bruxelles, Lebègue, 1898)
Institutrice

Cherbuliez, Victor
1829-1899

L'aventure de Ladislas Bolsky
(Paris, Nelson, s. d.)
Curé précepteur

Le secret du précepteur (1893)
(Paris, Hachette, s. d.)

Chot, Joseph
1871)

Monsieur le professeur (1909)
(Liége, Société belge d'éditions, 1909)
Directeur, professeur, directeur d'institution, pion, maître d'étude

Claretie, Léo

Le roman d'un agrégé
(Paris, librairie Molière, s. d.)

Coppée, François
1842-1908

Le coupable (vers 1880)
(Paris, Flammarion, s. d.)
Directeur, gardien, instituteur, dans une maison de correction

Daudet, Alphonse

L'évangéliste (1883)
(Paris, Al. Houssiaux, 1899)
Institutrice

Jack (1876)
(Paris, Al. Houssiaux, 1899)
Recteur (prêtre), directeur d'institution privée, instituteur, professeur de chant, professeur

Numa Roumestan (1881)
(Paris, Al. Houssiaux, 1899)
Frères ignorantins

Le petit Chose (1868)
(Paris, Fasquelle, 1900)
Principal, pion, professeur, surveillant-

maître d'armes, abbé

Daudet, Léon — Les primaires (début XXe s.)

Instituteur, institutrice

Daudet, Alphonse 1840-1897 — Les rois en exil (1879) (Paris, Al. Houssiaux, 1899)
Précepteur

De Kock, Paul 1794-1871 — L'amoureux transi (vers 1840) (Paris, A. Degorce-Cadot, s. d.)
Précepteur, instituteur

La maison blanche (vers 1840) (Paris, Jules Rouff et Cie, s. d.)
Instituteur, directeur d'institution privée

Delarue-Mardrus, Lucie — Le pain blanc (vers 1910) Paris, Ferenczi, s. d.)
Institutrice

Déries, Léon — Journal d'une institutrice (1914?) (Paris, Colin, 1914, 5e éd.)

Desnoyers, Louis 1802-1868 — Les mésaventures de J.-P. Chopnart (1837) (Paris, La Sirène; les Arts et le Livre, s. d.)
Professeur.

Dimier, Louis — La souricière (1901) (Paris, Plon, 1901)
Professeur

Droz, Gustave 1832-1895 — Le cahier bleu de Mlle Cibot (vers 1870) (Paris, Hetzel, 1872, 22e éd.)
Supérieure de couvent

Ducray-Duménil, F.-G. 1761-1819 — Alexis, ou La maisonnette dans le bois (1798) (Paris, Belin-le-Prieur, 1828, 9e éd.)
Précepteur

Dumur, Louis — Un coco de génie (vers 1910) (Paris, Plon-Nourrit, s. d.)
Ancien instituteur

Les trois demoiselles du père Maire (1904) (Paris, "Mercure de France", 1904, X)
Régent

Erckmann-Chatrian 1822-1899 1826-1890 — Histoire d'un homme du peuple (vers 1870) (Paris, Hetzel, s.d.)
Instituteur

Erckmann-Chatrian

Histoire d'un sous-maître (vers 1870)
(Paris, Hetzel, s. d.)
(Action: début du XIXe s.)

Les Rantzau (Les deux frères) (1873)
(Paris, Nelson, 1928)
Instituteur

Estaunié, Edouard
1862

L'empreinte (1895)
(Paris, Férenczi, 1925)
Jésuites

Fabre, Ferdinand
1827-1898

L'abbé Tigrane (1874)
(Paris, Fayard, 1898)
Professeurs ecclésiastiques

Julien Savignac (1863)
(Paris, 1863)

Feuillet, Octave
1821-1890

Histoire de Sibylle
(Paris, Nelson, s. d.)
Curé précepteur, gouvernante

Le roman d'un jeune homme pauvre (1857)
(Paris, Michel Lévy frères, 1865)
Institutrice particulière

Fèvre-Després

Autour d'un clocher (1884)
(Bruxelles, 1884)
Instituteur, institutrice

Flaubert, Gustave
1821-1880

L'éducation sentimentale (écrit en 1845, publié en 1869)
(Paris, F. Sant'Andrea et L. Marcereau, 1924)
Directeur d'institution privée.

Madame Bovary (1857)
(Paris, Fayard, 1930)
Professeur (passage très bref)

Fournier, Alain
1882-1915

Le grand Meaulnes (1912)
(Paris, Emile-Paul, 1912)
Instituteur, institutrice

France, Anatole
1844-1924

Le crime de Sylvestre Bonnard (1881)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Précepteur

Histoire contemporaine.- L'Orme du Mail.- Le Mannequin d'Osier (1897-1900)
(Calmann-Lévy, 1919)
Professeur d'Université, ecclésiastique professeur de séminaire, supérieur de grand séminaire

France, Anatole

Le_livre_de_mon ami (1885)
(Paris, Calmann-Lévy, 1924)
Professeur, abbé professeur

Pierre_Nozière_
(Paris, Calmann Lévy, 1924)
Institutrice

La_rôtisserie de_la Reine Pédauque_(1893)
(Paris, Calmann-Lévy, 1922)
Capucin professeur, abbé professeur

Frapié, Léon
1863

L'institutrice de province_(~~1893~~ vers 1900)
(Paris, Fayard, s. d.)
Institutrice, instituteur, inspecteur

La_maternelle (1904)
(Paris, E. Flammarion, s. d.)
Institutrice, directrice, normalienne, délégué, inspecteur

Marcelin Fayard (?)

Fromentin, Eugène
1820-1876

Dominique (1862)
(Paris, Plon-Nourrit, s. d.)
Précepteur

~~xxxxxx~~
Gay, Sophie
1776-1852

Anatole (1827)
(Bruxelles, J.-B. Dupon, 1827)
Gouvernante anglaise

Guiches, Gustave

Céleste Prudhommat (fin XIXe s.)
(Paris, A. Fayard, s. d.)
Instituteur, institutrice, examinateur

Guy, Jules

Histoire d'un instituteur (1882)
(Paris, Hachette, 1882)

~~Xxxx~~ Gyp,
(comtesse de Martel)
1850-1932

Bijou (vers 1890)
(Paris, Nelson, s. d.)
Précepteur

Miquette_
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Abbé précepteur

Petit Bob (1882)
(Paris, Calmann-Lévy, 1897)
Abbé précepteur

Harry, Myriam

Siona chez_les_Barbares (commencé en 1913)
(Paris, Arthème Fayard, 1918)
Directrice d'institution (Allemande), professeur~~x~~ femme

Hermant, Abel
1862

Confessions d'un enfant d'hier (1908)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Précepteur

Chronique du cadet de Coutras (1910)
(Paris, A. Fayard, s. d.)
Précepteur

Hymans, Louis

L'instituteur de village (vers 1850)
(Bruxelles, s. d.)

Krains, Hubert
1862

Amours rustiques (Circé) (1899)
(Bruxelles, La Renaissance du Livre, éd. définitive, 1925)
Instituteur déchu

Laenen, Jean

Coeur damné (1907)
(Bruxelles, Editions de Belgique, 1907)
Instituteur

Lafon, André

L'élève Gilles (1912)
(Paris, Perrin, 1912)
Maître (instituteur) professeur, directeur

La Jeunesse, Ernest

Le forçat honoraire (1905)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Professeur

Laurie, A. et Verne, J.

L'épave du Cynthia (1885)
(Paris, Hetzel et Cie, 1885)
Instituteur

Laurie, A.

Professeurs divers dans les Oeuvres (Mémoires d'un collégien russe.- Histoire d'un écolier hanovrien.- Autour d'un lycée japonais.- etc.) (dernier tiers du XIXe s.)
(Paris, Hachette)

Lavergne, Antonin

1908 ?

Jean Coste, ou L'instituteur de village (1903) ou 1908
(Ollendorff, Paris, 1903)
Instituteurs

Lemonnier, Camille
1845-1913

Comme va le ruisseau (1903)
(Paris, Société des éditions littéraires et artistiques)
Institutrice

Leroux, Jules

Léon Chatry, instituteur
(Paris, Fayard, 1913)

X Lepage, Edouard

Amédée Lobuse, pion (1907)
(Paris, Albin Michel, 1907)
Pion, professeur, censeur, répétiteur, recteur.

Lichtenberger, André — Mon petit Trott (1898)
(Plon, Paris, s; d.)
Gouvernante anglaise

Loti, Pierre
1850-1923 — Le roman d'un enfant (1890)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Professeur de lycée

Prime jeunesse (1890)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Précepteur

Mailleux, Auguste — Ker-Avès
(voir: Revue Internat. de Pédag. comparative, Nantes, 1899-1904, 6 vol. 8°)
Instituteur

Malot, Hector
1830-1907 — Les besogneux
Paris)

Séduction
(Paris)
Professeur

Margueritte, Paul
1860-1918 — Le prisme (1905)
(Paris, Plon, s. d.)
Institutrice, directrice

Mirbeau, Octave
1848-1917 — L'abbé Jules (vers 1900)
(Paris, A. Fayard, s. d.)
Abbé précepteur

Sébastien Roch (1906)
(Paris, Charpentier-Fasquelle, 1906)
Jésuite

Moniot, Mlle — Le journal de Marguerite (1860)
(Paris, 1860)
Institutrice

Monti, Jérôme — La maîtresse d'école (vers 1870-80)
(genre grossièrement polisson)
(Paris, collection Olympia, s. d.)
Professeur, directeur de pensionnat, institutrice, maître d'étude

Nesmy, Jean — Les égarés (1906)
(Calmann-Lévy, Paris, 1906)
Instituteur, régent, adjoint, institutrice, inspecteur primaire, inspecteur d'académie.

Neveux, Pol
1865 — La douce enfance de Thierry Sandre (1914)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Instituteur

Normand, Gilles

Les barbacoles, moeurs scolaires et provinciales (début du XXe s.)
(Albin Michel, Paris, s. d.)
Maître d'école

Pergaud, Louis
1882-1915

La guerre des boutons, (vers 1910)
(Paris, Mercure de France, 8e éd. s.d.)
Instituteur

Pérochon, Ernest

Le chemin de plaine (vers 1910)
(Paris, Plon-Nourrit, 1921)
Instituteur, institutrice

Pert, Camille

La petite Sady (vers 1910)
(Paris, Lafitte, s. d.)
Gouvernante anglaise

Philippe, Charles-Louis

Charles Blanchard (1913)
(N. R. F. Paris, 1913)
Instituteur, professeur, pion

La mère et l'enfant (1900)
(Paris, N. R. F. 4e éd. 1911)
Instituteur, pion, professeur, directeur

Pigault-Lebrun

Contes à mon petit-fils (vers 1830)
(Paris, Barba, s. d.) (date probable: 1831)
Directeur d'institution privée (maître d'école) professeur, officier, recteur, censeur

Pourcel, Georges

Un bohémien passa (vers 1905)
(Paris, Plon, s. d.)
Institutrice

Robert Fougères (début du XXe s.)
(Paris, Plon, s. d.)
Directeur, inscituteur, inspecteur

Prévost, Marcel
1862

Les anges gardiens (1913)
(Paris, Lemerre, 1913)
Précepteur, préceptrice, gouvernante

Léa (Les vierges fortes)
(Paris, Lemerre, s. d.)
Directrice d'école libre, institutrice, adjointe

Miss Nette (vers 1900)
(Paris, Baudinière, s. d.)
Gouvernante anglaise

Proumen, H.-J.
La pétaudière (1914)
(Paris, E. Figuière, et Cie, 1914)
Directeur d'insitution privée, professeur, pion

Renard, Jules
1864-1910
Poil de Carotte (1900)
(Paris, Calmann-Lévy, 1917)
Directeur d'insitution privée, maître d'étude

Restif de la Bretonne
1731-1806)
Monsieur Nicolas (1791-1797)
(Paris, Michaud, s. d.)
Maître d'école (rôle très bref; Restif est obsédé par la luxure...)

Réval, Gabrielle
La bachelière en Pologne (1911)
(Paris, Mirasol, 1911)
professeur femme

A Réval

Un lycée de jeunes filles (1901)
(Paris, Ollendorff, s. d.)
Préfète, directrice, professeur femme

? Les — Lycéennes (1902)
(Paris, Ollendorff, s. d.)
Recteur, professeur femme, directrice, normalienne, répétitrice

Les Sévriennes (1900)
(Paris, Ollendorff, s. d.)
Aspirante, examinateur, directrice, professeur, professeur femme

Richepin, Jean
1849
Flamboche (1896)
(Paris, Charpentier, 1896, 6e éd.)
Professeur, pion, directeur d'insitution privée, précepteur

Rolland, Romain
1868
Jean-Christophe.- L'aube.- Antoinette.(1904)
(Paris, Paul Ollendorff, s. d.)
Instituteur, institutrice

Régnier, Henri de
1864
Les vacances d'un jeune homme sage (vers 1900)
(Paris, A. Fayard, s. d.)
Examinateur, répétiteur

Ségur, Mme de
(née Rostopchine)
1799-1874
Dans ses romans destinés aux enfants, types divers de magisters (directeurs d'institutions privées, gouvernantes, pions, professeurs, maîtres d'école, préfet, etc.)
(Hachette, Paris, s. d.) (vers 1840-50)

Séverine
1855-1930.
Line (1855-1867)
(Paris, G. Crès et Cie, 1921)
Maîtresse de piano, directrice de pensionnat, professeur femme, sous-maîtresse

Soulié, Frédéric
1800-1847

Le maître d'école (1839)
(Bruxelles, Société belge d'imprimerie, Hauman et Cie, 1839)
Instituteur

Souza, Mme de
(comtesse de Flahaut
1761-1836

Adèle de Senange (Londres, 1794)
(Paris, Garnier frères, 1865)
Insitutrice religieuse

Stendhal
1783-1842

Vie de Henri Brulard (1832)
(Paris, Champion, 1913)
Abbé précepteur

Le rouge et le noir (1831)
(Paris, Barba, s. d. Oeuvres compl.)
Précepteur

Sue, Eugène
1804-1859

Martin, l'enfant trouvé, ou Mémoires d'un valet de chambre (1846)
(Bruxelles, H. Bourlard, 1846)
Instituteur

Theuriet, André
1833-1907

Monsieur Lulu Bigarreau (1902)
(Paris, Lemerre, 1902)
Directeur de maison de correction, gardien-chef, gardien

Michel Verneuil (1880)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Universitaire professeur

L'oncle Scipion (fin XIXe s.)
(Paris, Calmann-Lévy, s. d.)
Professeur

Thierry, Albert

L'homme en proie aux enfants, (1909)
(Paris, Cahiers de la quinzaine, XI, 3)
Professeur

Tinayre, Marcelle

La maison du péché (1902)
(Paris, 1902)
Précepteur

Töpffer, Rodolphe
1799-1846

La bibliothèque de mon oncle (1840)
(Paris et Genève, Collection helvétique, 1919)
Précepteur à l'ancienne manière

Voyages en zigs-zags (1843)
(Paris et Genève, Coll. helv. 1919)
Professeur (lui-même)

Valery-Larbaud
1881

Fermina Marquez (1911)
(Paris, Plon, s. d.)
Préfet des études, professeur (école de l'Amérique du Sud)

Vallès, Jules 1833-1885 — Jacques Vingtras.- L'enfant.- Le bachelier. (1879) (Paris, Quantin, 1884) Pion, professeur

Vauclin, Noël — Les mémoires d'un instituteur français (début du XXe s.) (Paris, s.d.)

Verne, J. et Laurie, A. — L'épave du Cynthia (voir: Laurie)

Verne, Jules 1828-1905) — Voyage au centre de la Terre (Paris, Hetzel, s. d.) Professeur

Yver, Colette — Princesses de science (1907) (Paris, Calmann-Lévy, s. d.) Professeur de médecine

Willy et Colette — Claudine à l'école (1900-1903) (Paris, Ollendorff, s. d.) Institutrice, instituteur, examinateur, inspecteur, directrice

Zola, Emile 1840-1902 — Travail (1901) (Paris, Fasquelle, 1921) Instituteur, inspecteur primaire, directeur d'école normale

Vérité (1903) (Paris, Fasquelle, 1903) Frère des Ecoles chrétiennes, directeur, instituteur, inspecteur.

ROMANS POSTERIEURS A 1914. (1)

Acremant, G. — Ces dames aux chapeaux verts (Paris, Plon, 1927)

Aicard, Jean — Arlette des Mayons, roman de la terre et de l'école (Paris, E. Flammarion, 1917)

Baillon, André — Le neveu de Mlle Autorité (Paris, Rieder, 1930)

Bazin, René — Il était quatre petits enfants (Paris, Calmann-Lévy, 1923)

(1) à titre d'indication seulement

Bertrand, Louis — Jean Perbal (1925)
(Paris, A. Fayard, 1925)

Bordeaux, Henri — La Maison

Valombré (1929)
(Paris, Plon, 1929)

Bouchardon, Pierre — Célestine Doucet, institutrice
(Paris, Albin Michel, 1928)

La tragique histoire de l'instituteur Lesnier (1847-1855)
(Paris, Perrin et Cie, 1925)

Bouché, Ferdinand — Vie de François Cuzol
(Bruxelles, Les Editions gauloises, 1926)

Burniaux, Constant — La bêtise
(Paris, Rieder, 1922)

Les maîtres d'école: Mr Dugan (vers 1928)
(Bruxelles, l'Eglantine, s. d.)

Cahuet, A — Mademoiselle de Milly
(Petite Illustration, 1928)

Cazin, Paul — Décadi, ou la pieuse enfance
(Paris, Plon, 1921)

Charasson, Henriette — Deux petits hommes et leur mère
(Paris, Flammarion, s. d.)

Charny, Roland — Vertu de province

Chérau, Gaston — Champi-Tortu
(Paris, Plon, s. d.)

Colette — La maison de Claudine
(Paris, Ferenczi, 1923)

Corday, Michel — Les révélées

Delarue-Mardrus, Lucie — Le roman de six petites filles
(Paris, Fasquelle, 1924)

Delattre, Louis — Le fil d'Or
(Bruxelles, Office de publicité, 1927)

Derème, Tristan — Patachou, petit garçon
(Paris, 1929)

D'Orbaix, D.-J. — Le don du maître
(Paris, Le Monde Nouveau, 1922)

Dubois, Fernand	Les barrières (Bruxelles, 1927)
Duhamel	Les plaisirs et les jours (Paris, 1927)
Delarue-Mardrus, L.	La petite fille comme ça
Descaves, L.	L'hirondelle sous le toit (Paris, Plon)
Dunois, Dominique	Le bourgeois au calvaire
Duhamelet, Geneviève	L'espace d'un matin
	Rue du Chien qui pêche
Fargues, Marie	Mr Cornouzières au coin de son feu (Dijon, "Lumière", 1928)
Farrère, Claude	La porte dérobée
France, Anatole	Le petit Pierre (Paris, 1918)
	La vie en fleurs (Paris, Calmann-Lévy, 1922)
Gâchons, Jacques des	Le chemin de table
Garric, Robert	Belleville (Paris, Grasset, 1928)
Gaulène, Guillaume	Maman et Claude
Gide, André	Si le grain ne meurt (Paris, N. R. F.) 1927
	Les faux monnayeurs (Paris, N.R. F.)
Haine, R.	Le poète ensorcelé (Bruxelles, "La revue sincère", 1927)
Hansi	Professor Knatschké (Paris, H. Floury, 1916)
Hennique, Léon	Poeuf
Jaloux, Edmond	Le reste est silence

Landre, Jeanne — Mademoiselle de Rivère, institutrice (Paris, "La vraie France", 1926)

Leblanc, M. — La vie extravagante de Balthasar (Paris, Lafitte, s. d.)

Leroy, Georges — Murmures: Esquisse d'une vie meilleure (Paris, Hachette, 1923)

Le Goffic, Charles — L'illustre Robinet (Paris, Plon-Nourrit, 1922, 8e éd.)

Lekeux, Martial — Maggy (Bruxelles, 1928)

Ménétrier-Piot, Mathilde — Delabelle, ou le roman d'une éducatrice (1925) (Bruxelles, 1925)

Mauriac, François — L'enfant chargé de chaînes

Mille, Pierre — Caillou et Tili

Poulaille, Henri — Ames neuves

Morand, Paul — Champions du monde

Renaud, Jean — La jeunesse de Prosper Bourrasset (Paris, Ollendorff, 1923)

Roubaud, Louis — Les enfants de Caïn (Paris, Grasset)

Silvestre, Charles — Prodige du coeur (Paris, Plon, 1926)

Thierry, A. — Le sourire blessé (Paris, N. R. F.)

Tousseul, Jean — Le maître d'école (Paris, Rieder, 1929)

Le retour (Paris, Rieder)

Le village gris (Paris, Rieder, 1931, 5e éd.)

Voisins, Gilbert de — L'enfant qui prit peur

Van de Walle, Victor — L'école de Cransdonck: le roman de l'instituteur (Bruxelles, 1920)

Wasmair, Emile — Passionnément... pas du tout.
(Bruxelles, "La revue sincère", 1926)

TRADUCTIONS (1)

Brontë, Charlotte (Currer Bell)	Jane Eyre ~~ou~~ Mémoires d'une institutrice (2 vol/2 vol) (traduit de l'anglais)
Collins, Wilkie	Le Traître La dame en blanc (trad. de l'anglais)
Conscience, Henri	La fiancée du maître d'école (trad. du flamand)
	Maître Valentin (trad. du flamand)
Farrar	Eric (adapté de l'anglais)
Finne, Francis	Tom Playfair
	Percy Winn (traduits de l'anglais)
	Harry Dee
Latzko, Andreas (Autrichien)	Les hommes en guerre (traduit de l'allemand)
Page, Hamilton	Un collège de femmes (trad. de l'anglais)
Remarque, Erich-M.	A l'Ouest, rien de nouveau (trad. de l'allemand)

(1) Liste extrêmement succincte. A titre d'indication seulement.

SOMMAIRE.

Liminaire page 2

L'éducateur, personnage littéraire 3

Synthèse 5

Méthodes de travail 7

Examen de la bibliographie 13

1. Conférence de M. Jean Chantavoine 13
2. L'institutrice dans le roman contemporain, par R. Orth 16
3. Romans pédagogiques, par Ariam 23
4. Critiques 25
   Histoires de la littérature 25
   Dictionnaires 26

L'éducateur vu par les romanciers 27

Adèle de Sénange, par Mme de Souza 27
Alexis, ou La maisonnette dans les bois, par Ducray-Duménil 29
Anatole, par Sophie Gay 31
Contes à mon petit-fils, par Pigault-Lebrun 34
Une fille d'Eve, par H. de Balzac 38
Louis Lambert, par H. de Balzac 40
La peau de chagrin, par H. de Balzac 42
Le rouge et le noir, par Stendhal 45
Vie de Henri Brulard, par Stendhal 50
Le maître d'école, par F. Soulié 53
L'amoureux transi, par Paul De Kock 57
La maison blanche, par Paul De Kock 66
L'éducation sentimentale, par Gustave Flaubert 68
Martin, l'enfant trouvé, par Eugène Sue 72
Dominique, par Fromentin 79
Le roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet 83
Le coupable, par François Coppée 84
Les rois en exil, par Alph. Daudet 90
Amours rustiques (Circé), par Hubert Krains 93
Le roman d'une petite classe, par L. Carion 99
Jean Coste, ou L'instituteur de village, par Antonin Lavergne 102
La maison du péché, par Marcelle Tinayre 110
Les déracinés, par Maurice Barrès 119
Céleste Prudhomat, par Gustave Guiches 133
La mère et l'enfant, par Charles-L. Philippe 139
Poil de Carotte, par Jules Renard 146
I.- L'orme du mail, par Anatole France 152
II.- Le mannequin d'osier, par An. France 152
Les trois demoiselles du père Maire, par Louis Dumur 159
La maternelle, par Léon Frapié 169

L'âme d'un enfant, par Jean Aicard 184
L'émigré, par Paul Bourget 200
Monsieur le Professeur, par Joseph Chot 210
Davidée Birot, par René Bazin 215
La pétaudière, par H.-J. Proumen 224

Conclusions 231

Evolution 231
Influence 237
La vocation 239
Qualités de l'éducateur 240
Les châtiments 243
L'éducateur - souvenir 243
L'éducateur contemporain de l'oeuvre 244
Conditions d'existence 244
Stabilité 248
Dignité de l'éducateur 249
Caricatures 250
Violons d'Ingres 252
Le comédien 253
Le pion 254
L'éducateur, victime des enfants 255
Le précepteur 256
Les éducateurs dans les internats 257
Les chefs 259
Situation sociale des éducateurs 260
Formation des éducateurs 261
L'éducateur et la politique 262
Le psittacisme 263
Individualisme des éducateurs 264
Les idées pédagogiques des romanciers 265
L'éducateur et les enfants 264

Index alphabétique 270

Bibliographie
Sources 277
Romans (de 1789 à 1914) 279
Romans postérieurs à 1914 289
Traductions 293

Table des matières 294